
U d'/of OTTAWA
39003002431244

Francaise

Jul 1 1967

donné par m^me Suard
à m. Hochet
1820

Suard, Mme Amélie

ESSAIS

DE MÉMOIRES

SUR M. SUARD.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

1820.

PQ
2066
.S87Z88
1820

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cette Notice l'ayant composée uniquement pour les amis de M. Suard et pour les personnes qui ont en vénération sa mémoire, elle les prie instamment de ne communiquer l'exemplaire qui aura été offert par la main de l'amitié ou en témoignage d'estime qu'aux personnes animées des mêmes sentiments. L'impression de ces feuilles n'a pour but que le desir de leur eviter la peine de lire une copie manuscrite.

S'il arrivoit que, par un abus de confiance, un récit qui n'est point destiné

au public devînt l'objet d'annonce et de discussion dans les journaux, elle considéreroit cette publicité comme une violation du dépôt qu'elle supplie ses amis de prévenir par toutes les précautions que pourront leur dicter leur délicatesse et leurs égards pour le vœu de madame Suard, formellement exprimé ici, comme la condition attachée à cette communication entièrement confidentielle.

ESSAIS

DE MÉMOIRES

SUR M. SUARD.

« ..... Je lègue à ma bonne et tendre Amé-
« lie le soin de ma mémoire ; condamné par
« la nature, résigné par la raison à la laisser
« seule après moi sur la terre, la peine de
« cette cruelle séparation n'est adoucie
« que par l'idée que je vivrai encore long-
« temps dans le cœur qui m'a aimé,
« qu'elle aimera la vie pour m'aimer en-
« core, pour parler de moi à nos amis
« communs, pour s'entretenir avec eux
« de ce qu'il y a pu avoir en moi qui mé-
« ritât leur estime et leur affection. Je
« n'ai jamais vécu pour l'opinion des hom-
« mes, je n'ai jamais songé à celle de la

« postérité, mais j'aime à penser qu'après « moi mon nom sera prononcé avec bien- « veillance et avec intérêt par ceux que « j'ai estimés et chéris. Tant que mon « image restera empreinte dans le cœur « tendre de mon Amélie, je ne puis me « persuader que ce ne soit pas là une « douce existence.

« Je lui confie ce dépôt avec l'espérance « de nous rejoindre un jour dans un mon- « de plus desirable, etc., etc. »

Telles sont les paroles que j'ai lues dans le testament de M. Suard, et qui m'ont imposé le devoir que je remplis aujourd'hui. Ces *Essais de mémoires*, auxquels j'aurois voulu donner un titre plus modeste, ne sont destinés qu'aux amis de M. Suard et aux personnes qui l'ont connu. Une plume beaucoup plus habile avoit desiré se charger de ce soin; la connoissance parfaite que cet écrivain avoit du caractère et des vertus de M. Suard, les larmes abondantes qu'il répandoit sur sa tombe, m'ont fait céder à ses

vœux. Mais ni mes intentions, ni celles que je lisois dans les dernières volontés de M. Suard n'ayant été remplies par cet écrit, dont à peine quelques fragments m'ont été communiqués, des considérations très puissantes à mes yeux et dont je ne dois compte à personne, me décident à le désavouer auprès de mes amis Je vais donc essayer de peindre les qualités aimables et les vertus douces de l'homme excellent auprès de qui j'ai commencé à compter ma vie par le bonheur que j'ai tenu de lui, et avec lequel j'espérois la terminer. Qu'on ne s'attende à aucun ordre dans un travail fait à la hâte et où je ne consulte que mes souvenirs. Mais si j'ai pu réussir à rendre l'homme dont je vais parler plus cher à ceux qui l'ont aimé, si je puis le rendre regrettable à ceux qui ne l'ont point connu, je serai assez récompensée d'une occupation où la douleur se mêle sans cesse à la satisfaction de remplir un devoir sacré pour moi, mais qui me retrace sans cesse aussi la

cruelle séparation de l'ami le plus tendre et le plus chéri.

Jean-Baptiste-Antoine Suard est né à Besançon, le 15 janvier 1734.

Il fut élevé à l'université de cette ville, dont son père étoit le secrétaire. Il s'y distingua de bonne heure, obtint des prix dans toutes les classes, conserva l'amitié de ses rivaux comme l'estime de ses maîtres. Il avoit un frère plus jeune que lui, qu'il aimoit beaucoup, son égal peut-être pour les qualités de l'ame : mais c'étoit l'aîné qui, en réunissant un esprit distingué à l'ame la plus tendre et au caractère le plus ferme, fit de bonne heure les délices comme l'orgueil de ses parents.

On avoit fondé dès long-temps à l'université de Besançon un prix pour celui qui faisoit le mieux des armes, comme si on avoit prévu que les écoliers de l'université auroient un jour besoin d'en faire usage ; c'étoit le jeune Suard, né avec une souplesse et une flexibilité de mou-

vements qu'il a conservées jusque dans sa vieillesse, qui obtenoit toujours ce prix.

Le régiment du roi composé de la meilleure noblesse de France, mais dont quelques officiers étoient plus vains de leurs aïeux qu'animés du desir de s'en rendre dignes, le régiment du roi faisoit tous les ans un long séjour à Besançon. Les jeunes écoliers, nourris dans l'étude de l'antiquité, où les facultés naturelles occupoient les premières places, repoussent avec une indignation naturelle le dédain que leur montrent des hommes qui quelquefois ne peuvent s'enorgueillir que de leurs ancêtres. Il y avoit depuis longtemps une guerre ouverte entre le régiment du roi et les écoliers de l'université, dont les premiers prodiguoient l'insulte que les derniers brûloient de venger. Le jeune Suard (il avoit alors dix-sept ans) se trouva seul dans une rue au moment où le jour tomboit. Il marchoit librement dans la rue, quand un jeune officier du régiment du roi lui cria : *Bourgeois*, *pre-*

nez le bas du pavé. M. Suard n'avoit point d'épée dans ce moment ; une loi leur défendoit d'en porter, mais plusieurs, ainsi que lui, ne sortoient jamais de nuit sans en avoir une à leur côté. M. Suard traversa la rue, passa devant le jeune officier, le fixa assez attentivement pour le bien reconnoître, et peu de temps après il eut la satisfaction de le rencontrer. Ils étoient alors seuls dans la rue. Il avoit son épée, il s'avança vers l'officier, et lui dit, en la tirant : *Défendez-vous, Monsieur.* Il s'aperçut promptement que ce jeune homme étoit tout neuf dans le métier des armes. Ma seule crainte, m'a-t-il dit, étoit de le tuer ; il ne vouloit lui donner qu'une leçon. Il y réussit : il ne le blessa qu'au bras, mais la blessure fut assez profonde pour obliger le jeune militaire à rester plusieurs semaines dans son lit.

M. le duc de Randan étoit gouverneur de Besançon et appartenoit tout entier à la cour et au régiment du roi. On l'esti-

moit généralement, mais les écoliers de l'université le jugeoient trop partial en faveur de leurs adversaires. Ce duel fit du bruit. M. Suard n'en parla qu'à un ami, et ses parents l'ignorèrent long-temps. Le jeune officier fut interrogé par le duc et par ses chefs; mais il fut assez délicat pour déclarer qu'au moment de ce combat, la nuit commençoit à tomber, et qu'il ne pouvoit donner aucun signalement de l'écolier qui l'avoit provoqué.

Quelques mois après cet événement, un ami intime du jeune Suard, nommé Colin, fut insulté et désarmé, dans la nuit, par quatre officiers du régiment du roi qui le couvrirent d'outrages. L'un d'entre eux, qui étoit le neveu du ministre de la guerre, se montra le premier provocateur. Colin ne respira plus que la vengeance; son ami, le jeune Suard, partagea son juste ressentiment et s'engagea d'être témoin du combat qui suivit de près cette horrible insulte. L'indigne neveu du ministre y périt; Colin lui perça le

cœur et l'étendit expirant sur le pavé. Colin sortit à l'instant de la ville et passa les frontières. La rue où le combat s'étoit passé et où gisoit mort l'auteur de l'outrage étoit solitaire au moment du combat, mais ceux qui la traversèrent depuis et qui aperçurent le cadavre, crièrent, « A la garde. » Le jeune Suard, tranquille sur son ami, songea à lui et jeta son épée dans une fenêtre entr'ouverte; il vouloit aussi y jeter son ceinturon; mais comme il ne cédoit pas à son impatience, il en brisa la boucle, et mit par distraction une partie des morceaux dans sa poche: ce fut cette circonstance qui prouva, en rapprochant les piéces, qu'au moins il avoit été témoin du combat.

On peut imaginer l'effet de la mort du neveu d'un ministre puissant, tué par un jeune écolier. La ville, qui applaudissoit peut-être à la vengeance de cet écolier, fut jetée dans l'effroi par les cris menaçants du duc de Randan contre l'auteur d'un tel attentat. Il fit répandre un monitoire, et

fit usage de toute sa puissance pour découvrir celui qu'il appeloit le *meurtrier*. Le jeune Suard confia ce duel à sa famille, et lui dit qu'il en avoit été témoin. Son père fut saisi d'effroi, car ce fils devenoit naturellement l'objet des soupçons, par son habileté à manier les armes.

Son père le fit partir pour la campagne d'un ami, qui étoit à quelques lieues de Besançon. Ce bon père, plein de franchise, crut assurer au malheureux jeune homme un protecteur plus sûr en disant à celui dont il réclamoit l'hospitalité que son fils avoit été témoin du combat de Colin; mais cet homme indigne trahit la confiance d'un ami, se rendit chez le duc de Randan, et lui rapporta tout ce qu'il venoit d'apprendre. M. Suard fut instruit par son père du monitoire lancé contre Colin et ses complices, et de la trahison de l'homme chez qui il avoit cherché un asile. Il pressentit dès ce moment tout son malheur: « Je fus, « dit-il, réveillé le lendemain par le bruit « qu'on fit en ouvrant fort rudement la

« porte de ma chambre : je vis paroître
« Minary (un archer odieux à la ville de
Besançon par la dureté de son cœur et la
raillerie la plus insultante envers ceux
qu'il étoit chargé d'arrêter), qui me pria
« peu poliment de me lever. Je cachai mon
« trouble, me levai et m'habillai à l'instant,
« non sans quelques distractions. Tout ce
« qui composoit la maison (le traître n'y
étoit pas, et aucun des habitants ne soup-
çonnoit sa bassesse) fut à l'instant dans
« une chambre, baigné de larmes, moi
« seul affectois d'être tranquille, quoique
« je le fusse moins que personne. Au mo-
« ment du départ, la désolation de toute
« cette famille, les larmes qu'elle répan-
« doit, me furent mille fois plus sensibles
« que mon malheur même ; je sortis, péné-
« tré de reconnoissance de tant de preuves
« de la bonté de leur cœur, et de l'intérêt
« si tendre qu'ils me montroient. »

Minary prit dans toute la route les pré-
cautions les plus humiliantes pour s'assu-
rer de son prisonnier, qui se seroit infail-

liblement échappé de ses mains, s'il avoit pu concevoir la moindre espérance de le faire avec succès. A pied, Minary l'obligeoit de tenir un mouchoir dont lui et l'autre archer tenoient les deux bouts. Un bon curé vint lui offrir son cheval que le jeune Suard accepta. Minary l'y attacha par l'étrier, et le garrotta jusque dans son lit. Toutes les personnes de sa connoissance qui se trouvoient sur la route, averties de son arrestation, se rendirent dans les auberges où il devoit passer, lui témoignèrent le plus vif et le plus tendre intérêt, et lui firent les offres de services les plus empressées. C'est dans une lettre de M. Suard à son père que j'ai trouvé ces tristes détails, et j'ai peine à transcrire ce qui va suivre. « Arrivé, dit-il, à Besançon, je me « rendis à la prison. Je croyois de bonne « foi qu'on avoit déja préparé une cham-« bre où j'aurois joui de quelque liberté; « mais je fus consterné quand on me fit « descendre dans un cachot où l'on m'en-« ferma seul et sans lumière ; un antre qui

« sembloit plutôt fait pour les bêtes féro-
« ces que pour des hommes. Figurez-vous,
« mon père, quels furent les mouvements
« qui m'agitèrent dans ce moment. Fati-
« gué de mon voyage, à peine pouvois-je
« me soutenir sur mes genoux ; je m'ap-
« prochai d'une muraille humide contre
« laquelle je m'appuyai, et là je soulageai
« mon cœur oppressé par un torrent de lar-
« mes. Peu de temps après, j'entendis le
« bruit des clefs infernales : on m'appor-
« toit une chaise et de la paille sur laquelle
« je me jetai. J'étois comme Job sur son
« fumier, et j'avois besoin de sa patience
« pour supporter ma situation. Je me cal-
« mai peu à peu, dans l'espérance de ne
« pas rester une nuit de plus dans cet an-
« tre horrible, et je m'endormis. »

Le lendemain au matin, on l'en fit sortir pour paroître devant le grand prévôt ; et, sans conseil, sans guide, car son père n'avoit pu lui rien faire parvenir, il adopta le parti d'une entière dénégation sur cette affaire, et dit au grand prévôt qu'il n'en

connoissoit aucun détail. M. le duc de Randan voulut le voir, et espéra l'intimider; mais il avoit naturellement l'ame aussi courageuse que douce et sensible, et les regards de ses concitoyens, dans la route qu'il traversa pour se rendre chez le duc de Randan, conduit par des archers, ces regards pleins de l'intérêt le plus vif et le plus tendre, avoient aussi rendu son ame à son énergie naturelle. Il se présenta avec calme devant le duc de Randan, qui lui dit : Jeune homme, vous êtes perdu si vous ne me dites pas toute la vérité et tout ce que vous savez du duel de Colin. M. le duc, je ne sais aucun détail, si ce n'est le traitement horrible que cette affaire m'a attiré : j'ai été ramené dans cette ville par des hommes indignes d'en porter le nom, et, en y arrivant, jeté dans un horrible cachot où ne devroient entrer que les hommes chargés de crimes. — Je vous y ferai remettre, les fers aux pieds, si vous ne voulez pas parler. — Vous en êtes le maître, monsieur, fut toute sa réponse. Le duc en ef-

fet les lui fit attacher au moment même : il conserva un tel calme qu'il osa demander s'il y en avoit aussi pour les mains. J'avoue que je n'approuve point cette bravade : sa jeunesse en doit être l'excuse ; mais elle lui attira tant de mauvais traitements, que je souffre encore aujourd'hui des maux par lesquels on lui fit expier cette parole indiscréte. A cette question, s'il n'y en avoit pas pour les mains, la fureur du duc fut au comble ; il fit jeter ce jeune homme dans un cachot infect, à côté de deux scélérats qui devoient être exécutés peu de jours après. Ici le courage moral céda à une fiévre ardente qui le saisit au bout de quelques heures, et lui fit repousser tout aliment. Le geolier vint avertir M. de Randan qu'il ne répondoit pas de son prisonnier pour vingt-quatre heures. La nouvelle de cet affreux traitement se répandit bientôt dans la ville, dont les habitants furent indignés, en voyant cet intéressant jeune homme, qu'ils nommoient le héros de l'honneur et de

l'amitié, traité comme un vil criminel, et confondu avec des scélérats infames. Quelques officiers du régiment du roi, sensibles au véritable honneur, se montrèrent touchés de la noble conduite de ce jeune homme. Les outrages dont le neveu du ministre avoit abreuvé Colin ne pouvoient être expiés que par la mort ; c'étoit là ce que pensoient plusieurs d'entre eux : sans doute ils sentoient aussi qu'un traitement si indigne et si barbare alloit les rendre plus que jamais l'horreur de toute la ville. Le parlement se rangea de premier mouvement du parti de la ville; plusieurs de ses membres se rendirent chez M. de Randan, pour se plaindre d'un traitement si atroce envers un jeune homme dont ils étoient les protecteurs naturels; ils prétendirent que cette affaire étoit de leur ressort, et redemandèrent leur prisonnier. M. de Randan ne put résister à une réclamation si générale; il consentit qu'on le transférât sur-le-champ dans les prisons du parlement, qui le plaça dans une

chambre propre et saine, appela un médecin dont les secours lui furent longtemps nécessaires, n'osa permettre, à cause du gouverneur, d'autres communications que par lettres avec ses parents et ses amis, mais le laissa libre de demander aux premiers toutes les petites douceurs qu'il pouvoit desirer. Il demanda des livres, ses manuscrits, et un oiseau qu'il aimoit beaucoup.

Le duc de Randan, soit par ordre du ministre, soit par ressentiment, enjoignit au parlement de juger son prisonnier. On avoit trouvé sur lui, en le fouillant dans les cachots, la boucle brisée de son ceinturon. On s'étoit assuré, en rapprochant les pièces, que l'épée étoit à lui. Il avoit donc porté les armes malgré la défense des lois. Il parut devant ses juges avec la tranquille assurance de n'avoir point à combattre d'injustice. On lui demanda pourquoi il avoit porté une épée quand il ne pouvoit ignorer la loi qui le lui défendoit : un conseiller qui étoit derrière lui : « *Répondez*,

« lui dit-il, *que c'étoit pour vous donner des* « *airs*. » Je ne sais point d'autre détail sur cet interrogatoire; sans doute on le questionna sur l'affaire de Colin; mais comme on ne cherchoit pas à le convaincre, on se contenta de la déclaration qu'il avoit déja faite au duc de Randan, qu'il n'en avoit aucune connoissance. Le parlement, pour le punir de sa désobéissance aux lois, le condamna à un an de détention dans ses propres prisons.

Une peine si sévère pour un jeune homme de dix-sept ans ne satisfit point le duc de Randan, qui, soit pour obéir à des instructions du ministre, soit pour satisfaire un ressentiment personnel, ce qui paroît par deux lettres de M. Suard à son père, le fit enlever la nuit des prisons du parlement par des archers à qui on donna l'ordre de le conduire aux îles Sainte-Marguerite. Son enlévement, qu'on sut le lendemain dans toute la ville, porta le désespoir dans l'ame de ses parents. Cette disparition secréte, cette violation

des droits du parlement, devint l'objet de toutes les conversations. Où alloit-il? qu'en vouloit-on faire? Son père se rendit chez le gouverneur, qui répondit à toutes ses questions, que son fils étoit perdu pour lui, et qu'il lui conseilloit de n'y plus penser.

Une des premières idées qui se présentèrent à M. Suard, en recevant la nuit l'ordre de se lever et de suivre ceux qui le lui portoient, fut, que n'osant le faire juger dans une ville qui s'étoit montrée si dévouée à ses intérêts, on alloit le conduire dans un lieu où l'on pourroit prononcer son arrêt de mort avec sûreté. En causant un jour avec lui sur son sentiment intérieur dans ce moment, il me dit que dès son arrestation il avoit envisagé la mort, dans cette circonstance, comme devant être le terme du procès, et qu'il ne la craignoit pas. Comme il avoit autant de vérité dans le cœur que de finesse dans l'esprit, je suis sûre qu'il étoit sincère. Son sentiment le plus pénible, m'a-t-il dit,

étoit le désespoir qu'il étoit bien certain que cet enlévement secret causoit à ses parents. Il étoit soutenu dans ce moment par l'intérêt général qu'on lui portoit, circonstance que lui avoient apprise les lettres de son père et de ses amis, pendant son séjour dans les prisons du parlement. Il avoit suivi, sans guide, l'impulsion d'une ame courageuse et élevée; il étoit content de lui, et j'ai toujours vu que c'étoit là son plus grand besoin.

Il n'eut point à se plaindre des archers qui étoient chargés de le conduire. Ils refusèrent à la vérité de lui apprendre le lieu où ils devoient le laisser, et ne le perdirent de vue ni le jour, ni la nuit. Mais il n'en reçut jamais d'insultes. Dans toutes les auberges où on l'arrêta il n'avoit rencontré que les regards de la plus douce bienveillance; il voyageoit en prisonnier d'état et non en criminel. Il conserva un doux souvenir de la jolie fille d'un hôte chez lequel il coucha. Elle ne lui parla point, mais

s'occupa de tout ce qu'elle crut pouvoir lui offrir, et ses regards touchants l'instruisirent du tendre intérêt qu'elle prenoit à son malheur.

Quand il arriva à Marseille, il ne douta plus qu'on ne le menât aux îles Sainte-Marguerite; il y arriva en effet bientôt; et là ~~on l'enchaîna et~~ on le ~~jeta~~ mit dans la prison du fort qui depuis long-temps servoit de prison d'état. Quoiqu'il ne vît plus qu'une détention dans le traitement qui lui étoit réservé, il l'envisagea comme devant être longue et terrible. Il s'étoit senti plein de courage pour entrer dans la tombe qui offre le repos et l'absence de tous les maux; mais la chambre où on le confina lui présenta un tombeau vivant qui rassembloit toutes les privations; et c'étoit à l'âge de près de dix-huit ans, à l'époque du printemps, où la terre se paroit pour tous ses semblables, qu'il étoit privé du bonheur de la voir s'embellir; qu'il étoit privé de la vue du ciel, de la vue de cet astre qui ranime tout ce qu'il éclaire; que sur-tout

il étoit privé de tous les biens du cœur au moment où il s'ouvre au charme des affections les plus fortes et les plus douces, privé de l'amitié de ses amis et de la tendresse de ses parents à qui il ne pouvoit penser sans répandre des larmes.

Sa santé naturellement délicate se ressentoit encore du court séjour qu'il avoit fait dans les deux cachots, et c'étoit un triste lieu pour se rétablir qu'une chambre où l'on n'apercevoit le ciel qu'à travers une lucarne élevée, encore ne pouvoit-il le voir qu'en montant sur des chaises. Il étoit aussi mal nourri que mal logé, et les portions qu'on apportoit aux prisonniers suffisoient à peine à soutenir leur existence, quoique le gouvernement payât 1500 francs pour chacun d'eux. Il se rejetoit bientôt sur son lit où il n'entendoit que le bruit des flots de la mer qui venoient frapper les murs de sa prison. Ce silence qui n'étoit interrompu que par ce bruit monotone, le jetoit dans une mélancolie qui depuis a fait partie de sa ma-

nière d'être et de son caractère, et qui y répandoit, ce me semble, un grand intérêt.

Une nuit, il entendit jouer de la flûte; les sons sortoient d'une chambre voisine. C'étoient les premiers qui parvenoient à lui depuis sa détention, les premiers qu'il entendît sortir d'une bouche humaine. Il se crut encore au milieu de ses semblables, son visage fut à l'instant baigné de larmes, mais ces larmes étoient les plus douces qu'il eût répandues depuis long-temps; il sentoit qu'il n'étoit plus seul et qu'un infortuné n'étoit pas loin de lui.

Cependant il reprit bientôt cette résignation courageuse, recours des ames fermes contre l'inflexible destinée, et qui toujours fait supporter les maux inévitables à l'ame qui s'y soumet. Son désœuvrement absolu commença à lui peser; il sentit qu'il falloit s'y soustraire par des idées étrangères à ses peines et par une occupation sérieuse; n'ayant aucun livre,

il traça d'abord des vers et de la prose avec du charbon sur toutes les parties des murs de sa chambre. Il avoit une grande aptitude pour découvrir beaucoup de vérités mathématiques, et en s'en occupant seul et sans livres il alla bientôt jusqu'aux logarithmes. Il fit aussi sur les chiffres des observations dont les résultats étoient à la portée des femmes mêmes. Il composa depuis plusieurs chiffres pour les correspondances des cabinets politiques, et devinoit tous ceux qu'on lui présentoit. Un jour le maréchal de Beauveau, qui lui montroit autant d'estime que d'amitié, le défia en lui envoyant son chiffre de le deviner ; M. Suard, le devina à l'instant même et à sa prière lui en fit un autre que personne ne devina jamais.

Il trouva un geolier disposé à lui donner une plume et de l'encre ; il sentoit le besoin de livres : il écrivit au gouverneur pour lui en demander, afin de s'arracher, lui disoit-il, quelques instants à son malheur. Il lui parloit dans cette lettre de la

cause de sa détention et de tous les maux que cette cause lui avoit attirés. Le gouverneur fut touché du ton de cette lettre et la montra à sa femme qui fut encore plus sensible que lui aux infortunes du jeune prisonnier. Ils lui envoyèrent le peu de livres qu'ils possédoient. M. Suard lui demandoit aussi de voir et de causer quelquefois avec un de ses camarades d'infortune, et le gouverneur permit au chevalier de Lus**, qui occupoit une chambre à côté de la sienne, de le visiter tous les jours à certaines heures.

J'ai entendu souvent M. Suard parler de ce chevalier de Lus**; c'étoit un homme qui avoit le génie du vice avec un instinct digne de satan lui-même. Dès l'entrée de sa carrière il avoit été le fléau de sa noble famille. Joueur, escroc, plein d'inventions diaboliques pour échapper aux châtiments qu'il méritoit; il connut toutes les prisons de la France et se sauva de toutes, même de Pierre-en-Cise. La difficulté étoit de le saisir. Il s'étoit rendu la

terreur de tous ceux qu'on chargeoit de l'arrêter; il se jouoit de la vie de ces hommes comme de la sienne propre. Au moment où l'on mit la main sur lui pour le conduire aux îles Sainte-Marguerite, après avoir tué un des archers, il força le second qui le poursuivoit à le suivre jusque sur les gouttières de la maison. Là, le chevalier de Lus** le saisit au collet, lui dit qu'ils alloient faire ensemble un beau saut, enfonça le pied dans la gouttière avec tant de force que le plomb céda, et qu'au lieu de précipiter son archer dans la rue, ils se trouvèrent tous les deux dans un grenier; c'est ainsi qu'on s'empara de lui et qu'il fut conduit aux îles Sainte-Marguerite dont il se sauva encore peu de temps après.

Il racontoit avec orgueil toutes ses machinations pour se procurer la liberté, et étoit enchanté de la terreur où il jetoit ses parents en la recouvrant. Il prétendoit avoir le droit de se livrer à tous ses vices, comme à toutes ses bassesses, et

exécroit une famille qui s'arrogeoit le pouvoir d'y mettre un frein.

M. Suard m'a dit souvent qu'avec un génie aussi inventif pour recouvrer sa liberté perdue, accompagné d'un courage qui tenoit au mépris de sa vie et de celle de ceux qui attentoient à sa liberté, il n'avoit aucun esprit; mais ne perdant jamais de vue son objet et ayant besoin d'engager sans cesse les geoliers à moins de surveillance, ils étoient tous ses meilleurs amis, après quinze jours de détention. Le chevalier de Lus** demanda bientôt à M. Suard les raisons de la sienne; il lui fit le récit de son aventure, en ajoutant que sa plus grande peine étoit l'ignorance où étoient ses parents de son existence. Quoi! lui dit le chevalier, vous êtes ici depuis six mois, et vous n'avez pas encore trouvé le moyen de faire parvenir une lettre à votre père? Vous êtes un grand sot. Écrivez-lui sur-le-champ, demandez lui de l'argent et donnez lui telle adresse, je vous réponds qu'il aura votre lettre dans peu de temps.

En effet la réponse de son père ne se fit pas attendre; le chevalier donna à M. Suard des assurances de la joie que son père avoit éprouvée en s'assurant de son existence et du lieu de sa détention, et mit l'argent que celui-ci envoyoit dans sa poche. Quand M. Suard eut la certitude d'une bassesse qu'il étoit bien loin d'imaginer, il se rappela que le chevalier en jouant au petit palet avec ses écus qu'il avoit escroqués, le regardoit d'un air malin, railleur et plein de joie du nouveau triomphe qu'il venoit d'obtenir.

Le chevalier de Lus** s'échappa des îles Sainte-Marguerite peu de temps après. Il avoit fait une longue corde de ses draps et de ses matelas, sans que les geoliers s'en aperçussent. Il avoit l'art de les éloigner de toute surveillance, en leur offrant du tabac, en leur parlant de leurs femmes et de leurs enfants. Il tomba dans la mer et vogua vers un batelier, qui toujours environnoit l'île. Il lui donna l'ordre de le passer sur le continent. Ce-

lui-ci résista, car il y alloit de sa vie, mais le chevalier s'étoit armé d'un couteau, et le menaça, en le levant sur son cœur, de le lui percer à l'instant, s'il n'obéissoit, et le batelier obéit.

M. Suard dut au moins au chevalier d'avoir soulagé le cœur de ses parents, en leur apprenant son existence et le lieu de sa captivité. Bientôt il reçut à-la-fois deux lettres de son père. « Je n'entre- « prendrai point, lui disoit-il dans sa ré- « ponse, de vous peindre le bonheur que « j'ai ressenti en les lisant; votre ten- « dresse pour moi se montre dans toute « son étendue dans ces précieuses lettres, « et mes expressions ne peuvent vous dire « assez le bien qu'elles ont fait à mon « cœur. Tranquillisez-vous, mon bon père, « ces lettres si long-temps desirées, en me « tirant de la cruelle incertitude ou j'é- « tois, ont rendu le calme à mon ame; le « poids de ma prison en est plus léger de « moitié. C'est la seule vraie, la plus pure « satisfaction que j'aie goûtée depuis que « je suis ici.

« J'apprends enfin par vous la fripon-« nerie du chevalier de Lus**. J'ai été « étrangement surpris qu'il vous écrivît « une seconde fois pour vous redeman-« der de l'argent. C'est pousser l'impu-« dence jusqu'au dernier degré. Jamais « je n'eusse soupçonné d'une telle bassesse « un homme de qualité, à qui on prête « naturellement des sentiments dignes de « sa naissance. Il semble que nous soyons « nés tous les deux pour être les dupes de « notre bonne foi. Heureux quand on ne « péche que par-là! Il faut cependant nous « consoler de ce dernier accident, car il est « sans remède.

« Je serois trop heureux si je pouvois « m'abandonner aux espérances que vous « me donnez de ma prochaine délivrance. « Je ne puis me persuader qu'on m'ait « fait transférer ici pour m'en tirer au « bout de six mois, et mon rappel me « semble encore dans un éloignement que « je n'envisage qu'avec horreur. Mal nour-« ri, mal couché, sans presque aucune

« liberté, j'ai le temps de sentir mon mal-
« heur. Je m'en rapporte à votre tendresse
« pour les démarches relatives à ma li-
« berté auprès de M. de Randan.

« Je suis désolé d'être obligé de recou-
« rir encore à votre bourse pour beau-
« coup de besoins pressants. Envoyez-moi,
« je vous prie, mes manuscrits, ils servi-
« ront à me distraire.

« J'ai la consolation d'avoir trouvé un
« ami bien aimable dans un de mes cama-
« rades d'infortune; c'est un officier du
« régiment du roi. Je suis bien sûr que
« s'il recouvre avant moi sa liberté, il em-
« ploiera tous ses moyens et ceux de sa
« famille à ce que je recouvre très promp-
« tement la mienne.

« Nous avons ici un aumônier dont l'ex-
« trême bonté égale la douce piété, et qui
« s'est prêté avec autant de douceur que
« de zéle à m'obliger.

» Il veut bien que les lettres que vous
« m'écrirez lui soient adressées.

« Je ne comprends que trop quelle a

« été la douleur de ma mère ; hélas ! je ne « puis que la partager. Je l'embrasse de « tout mon cœur ainsi que mon frère. « Mon souvenir à la pauvre Rose (leur bonne) ; pour vous, mon bon père, jugez « par votre cœur de la tendresse dont le « mien est rempli, et que je ne perdrai « que dans la nuit du tombeau. »

Toutes les instances de son père auprès de M. le duc de Randan ne purent obtenir la liberté de son fils qu'au bout de dix-huit mois.

On peut imaginer la joie qu'une telle nouvelle, si long-temps desirée, si long-temps attendue, produisit sur lui. Après avoir dîné avec le gouverneur, il s'embarqua à l'instant pour Marseille, et descendit avec un sentiment délicieux sur cette terre, si long-temps fermée à ses regards. Il reprenoit ses forces en s'approchant tous les jours davantage du lieu de sa naissance, en s'occupant du bonheur que son retour alloit donner à ses bons parents, de celui qu'il

alloit avoir lui-même, en revoyant ses amis; mais il ne s'attendoit pas à la récompense qu'il alloit recevoir d'une conduite qui lui sembloit si naturelle qu'il croyoit que tout autre en eût fait autant à sa place. Ce ne fut pas sans la plus douce émotion, qu'à un quart de lieue de Besançon, il vit l'université entière et une grande partie des habitants de cette ville, son jeune frère à la tête, se précipiter en avant dès qu'ils l'aperçurent, et se disputer ses premiers embrassements, le presser dans leurs bras, le baigner de leurs larmes, le nommer l'honneur de l'université, le remercier des dangers que par son courage il venoit pour long-temps d'éloigner d'eux.

Oh! quel moment! comme il anéantit le souvenir des maux et les fait presque bénir! C'est avec ce bataillon sacré qu'il entra, baigné de larmes de joie, dans le lieu de sa naissance, où son père, sa mère, qui avoient été aussi au-devant de lui, mais à une moindre distance, l'em-

brassèrent avec des transports qui ne purent s'exprimer que par leurs larmes; larmes délicieuses long-temps prolongées par les acclamations de joie d'une ville entière, au moment d'un retour si long-temps inespéré.

M. Suard passa quelques mois dans sa ville natale, environné de la tendresse de ses parents, de ses amis, et de l'estime de tous ses concitoyens. Il continuoit l'étude du droit, qu'il avoit commencée avant le duel de Colin. Mais il n'éprouva que le plus grand dégoût en s'enfonçant dans ce labyrinthe, et il renonça à en découvrir les secrets inextricables.

Comme il n'avoit de fortune à espérer que dans ses propres moyens, son père lui conseilla d'en venir faire l'essai à Paris, où il avoit un oncle à qui il fut recommandé. Il en fut reçu avec tendresse, et sa femme et ses enfants l'aimèrent bientôt comme s'il étoit né au milieu d'eux.

M. Suard étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, il étoit bien fait; son front

étoit élevé, ses yeux petits, mais pleins d'esprit, de finesse et de douceur; sa bouche et ses dents étoient parfaites, et ses manières avoient toutes les graces naturelles que donne l'éducation la plus distinguée. L'abbé Raynal, qui l'a connu presque au moment de son arrivée à Paris, me dit, qu'il avoit, à vingt ans, le ton aussi parfait, la politesse aussi exquise et le sentiment des convenances aussi délicat qu'on le lui voyoit à quarante ans; qualités qui firent l'étonnement des sociétés où il fut admis, qu'il tenoit de la nature, qui n'avoient point eu de modéle, et qui, j'ose le dire, pouvoient en servir à tout ce qu'il y avoit de distingué dans les rangs les plus élevés.

Un ami de son père lui avoit donné une lettre pour une femme riche et intéressante; il le lui recommandoit comme un jeune homme qui lui étoit cher, et qui étoit l'objet de l'intérêt général dans sa ville natale. Cette dame étoit amie de M. Peyre, riche financier, qui avoit un

grand nombre d'employés dans ses bureaux ; elle le conjura de donner un emploi à ce jeune homme, qui, par ses manières, lui avoit inspiré une affection presque maternelle. M. Peyre n'en avoit point alors de vacant, mais il le prit sur-le-champ comme surnuméraire, avec douze cents francs, et la promesse de l'employer promptement. Ce moyen de vivre n'étoit pas du goût de M. Suard ; il ne pouvoit recevoir un argent auquel il ne se connoissoit aucun droit sans la plus grande répugnance. Il alloit souvent voir M. Peyre pour lui demander une place active ; le financier le prioit de prendre patience ; mais il la perdit bientôt, et déclara à M. Peyre que cette manière de vivre ne lui convenoit point, et il lui remit des émoluments qu'il touchoit sans avoir à s'acquitter d'aucun devoir.

Il avoit profité de son loisir pour apprendre l'anglois, qu'aucun François n'a jamais mieux su que lui.

Il paroissoit dans ce temps une grande

feuille angloise par semaine, qu'un libraire lui proposa de traduire, et qui lui valut autant que l'emploi qu'il venoit d'abandonner. Dès sa première jeunesse il s'étoit nourri de tous les beaux ouvrages de l'antiquité et du génie de nos modernes ; c'est dans ce temps qu'il rencontra l'abbé Raynal, entre les mains de qui étoit le Mercure ; cet abbé fut frappé de la maturité de son esprit, de la finesse de son goût et de l'élégance avec laquelle il s'exprimoit. Il l'engagea de s'essayer sur quelques morceaux de littérature. M. Suard en fit un sur les hommes les plus marquants de l'époque dans les lettres, sur Voltaire, Buffon, Montesquieu. Ce dernier s'y sentit apprécié d'une manière qui lui plut ; il rencontra l'abbé Raynal dans la société, et lui demanda qui en étoit l'auteur. L'abbé Raynal lui dit que c'étoit un jeune homme arrivé depuis peu de temps de sa province, qui lui faisoit l'effet d'un homme dans la maturité de sa raison, et lui demanda de le lui présenter. M. Suard rappeloit

quelquefois le bonheur qu'il avoit goûté dans la conversation de ce grand homme et dans l'expression de sa sensibilité pour le jugement qu'il avoit porté de ses ouvrages. Il fut sur-tout flatté de l'intérêt constant qu'il lui témoigna jusqu'à la fin de sa vie.

M. Suard concourut aussi à des prix d'académies de provinces, tels que l'Éloge de Louis XV, et enrichit son sujet par le tableau des hommes qui honoroient le siècle de ce monarque. Il y a quelques années qu'en relisant un de ces petits ouvrages, il me dit qu'il en étoit assez content. Ces discours et quelques morceaux dans le Mercure lui donnèrent de bonne heure la réputation d'un bon écrivain et d'un homme d'un excellent goût.

L'abbé Raynal, répandu dans les hautes classes de la société, aimoit naturellement la jeunesse et la servoit de tous ses moyens. On s'adressoit à lui pour avoir des précepteurs, des gouverneurs ou des hommes capables de donner des leçons de

littérature ; il avoit presque toujours en main les moyens de satisfaire à ces différents besoins; il procura à M. Suard l'occasion de donner des leçons de littérature au prince de Nassau et à quelques autres personnes de distinction.

L'abbé Raynal étoit d'une laideur repoussante, vivoit toujours chez les grands et chez ses amis, se refusoit tout, quoiqu'il eût dès-lors une fortune aisée, qu'il ne devoit qu'à lui-même; mais c'étoit *un bon citoyen*, et ce titre étoit alors l'éloge le plus honorable. Malgré sa bonté naturelle, la mendicité lui faisoit horreur. Il n'auroit pas donné un sou à un mendiant; il me dit un jour qu'il voudroit qu'il lui fût permis de leur tirer à tous un coup de fusil, tant cette manière de vivre lui étoit odieuse; mais dès qu'il jouit de l'aisance que lui avoient procurée ses ouvrages, il fonda des prix en Auvergne, où il étoit né, pour tous les genres d'industrie. Il avoit aussi une sœur naturelle qu'il aimoit beaucoup, et que son père en mourant avoit oubliée. Son premier bienfait fut

de lui faire une pension qui lui assurât les moyens de vivre avec aisance.

Sa conversation étoit plus pleine que spirituelle et piquante; mais, comme il connoissoit tous les cabinets de l'Europe et tous les rapports du commerce des deux mondes, elle étoit aussi attachante qu'instructive.

Cet abbé voyoit souvent madame Geoffrin; il lui parla de son jeune ami, et lui demanda la permission de le lui présenter. La douceur, la politesse des manières de M. Suard, sa réserve, sa modestie naturelle, l'absence de tous les défauts de la confiante jeunesse l'intéressèrent promptement à un jeune homme qui n'en avoit que les graces. On vint à parler de Fontenelle : elle jugea, par ce qu'en dit M. Suard, qu'il seroit heureux de le voir, et l'invita à venir un jour qu'elle l'attendoit. Fontenelle étoit dans les dernières années de sa vie et très sourd ; il parla peu ; mais M. Suard disoit qu'il crut voir un revenant quand il l'entendit commencer ainsi le récit d'une anecdote : « Je me

« souviens qu'un jour j'entendis madame « de La Fayette dire chez madame de Sé- « vigné, etc.

M. Suard rencontra l'abbé Arnaud dans le monde ; ils se goûtèrent réciproquement, et ne se séparèrent plus jusqu'à la fin de la vie de cet aimable abbé. Ils demeuroient l'un et l'autre chez l'avocat Gerbier, qui étoit alors l'oracle du barreau ; il les aimoit tous deux, et l'un et l'autre étoient ses admirateurs les plus passionnés.

Si la beauté des hommes consiste surtout dans leur physionomie, il étoit impossible d'en avoir une plus expressive que l'abbé Arnaud. Il étoit grand et bien fait ; il plaisoit à toutes les classes de la société, sur-tout à celle des grands ; vif, toujours animé, portant le mouvement et la vie par-tout où il paroissoit, passionné pour tous les arts, sur-tout pour la musique qu'il savoit parfaitement, et d'une politesse et d'un ton parfait.

On lui proposa, car il n'avoit pas plus

de fortune que M. Suard, on lui proposa, dis-je, la place de directeur de la *Gazette de France*, un secrétaire, le logement, le feu, la lumière et 5000 francs d'appointement. Il ne s'agissoit que de faire une demi-feuille par semaine, dont les bureaux des affaires étrangères faisoient presque tous les frais. L'abbé Arnaud ne pouvoit, même pour vivre, supporter l'idée d'aucune contrainte, et il trouva le travail d'une demi-journée par semaine trop assujettissant pour lui. Il vivoit alors d'une correspondance avec un duc de Wirtemberg, où il pouvoit répandre tout ce qu'il pensoit et sentoit. Il alloit refuser, quand M. Suard, envisageant cette place comme sûre et durable, lui dit qu'il se chargeroit de faire cette gazette, si le duc de Praslin vouloit le lui associer. Le duc y consentit, l'abbé n'entendit jamais parler de cette gazette, et M. Suard trouva son emploi bien facile à remplir.

Il leur vint ensuite l'idée de faire un

journal où il ne seroit question que de littérature étrangère, et on y lut pour la première fois les *Nuits d'Young* et des poésies diverses traduites par M. Suard.

Ce journal obtint une grande estime, il étoit rempli de morceaux sur les arts et la littérature étrangère, qui furent remarqués comme sortant de la plume d'hommes exercés et pleins de goût. L'abbé Arnaud, qui aimoit les Grecs avec passion et n'en parloit qu'avec l'enthousiasme d'un prophète, fit un morceau sur leur langue, où il semble avoir fait passer dans la nôtre la noblesse et les formes périodiques de leurs plus grands orateurs; mais ce journal avoit trop peu de juges. Il fut remplacé quelque temps par la Gazette littéraire qu'ils abandonnèrent bientôt, parceque le duc de Praslin qui les avoit engagés à la faire, en donnoit tout le produit à sa maîtresse et à son cuisinier.

M. de Praslin fut si indigné du refus de continuer ce journal, qu'il leur fit signifier qu'ils eussent à abandonner leur

place s'ils ne vouloient pas le continuer; ils persistèrent dans leur refus, et il fallut toute l'éloquence de Gerbier pour empêcher le duc de Praslin de commettre une telle injustice.

Pendant ce temps, M. Suard vivoit dans la société de madame Geoffrin, du baron d'Holbach et d'Helvétius, qui rassembloient tout ce que Paris offroit d'hommes éclairés, savants et aimables : les Buffon, les d'Alembert, les Diderot, les Marmontel; tous les étrangers distingués par leur esprit et leurs talents : les Hume, les Sterne, les Garrick et les nobles étrangers qui aimoient la société des hommes instruits, tel que le duc de Bragance, qui goûta beaucoup M. Suard. On y rencontroit aussi plusieurs ambassadeurs aussi aimables que spirituels, tels que milord Stormont, qu'on appeloit avec raison *le beau milord*, le comte de Creutz, ambassadeur de Suède, d'une imagination méridionale, aimant passionnément les beaux-arts et sur-tout la musique ; le baron de

Gléken, qui parloit peu, mais disoit avec promptitude des mots aussi justes que piquants. Un jour qu'il entendoit une pièce de musique peu amusante, mais exécutée avec le talent le plus brillant, un homme à ses cotés lui dit que ce morceau étoit bien beau et bien difficile. Ah! dit le baron, je voudrois bien que cela fût impossible.

Pendant le séjour du roi de Danemarck à Paris, on ne s'entretenoit que de ce prince, on recueilloit tous ses mots. Une dame de la cour dit un jour au baron de Gléken, comme il arrivoit dans son salon plein d'une société nombreuse, *monsieur le baron, votre roi est une tête!... couronnée*, madame, lui répondit M. de Gléken en l'interrompant.

M. Helvétius et le baron d'Holbach réunissoient deux fois la semaine, à dîner, cette société si distinguée. Helvétius ne passoit qu'un tiers de l'année à Paris, le baron y passoit l'année entière.

Il ne m'appartient point de parler des systèmes de ces deux hommes. Je n'ai

point goûté celui d'Helvétius, et n'ai jamais su un mot de l'autre. Mais on ne peut trop louer les vertus, la bonté naturelle, la générosité, la bienfaisance qui étoient l'essence de leur nature. On ne peut trop regretter qu'ils n'adorassent pas l'être qui leur avoit prodigué les biens les plus précieux pour leur bonheur et celui de leurs semblables. Il étoit impossible de n'être pas touché de cette bonté si vraie qui débordoit à chaque instant de leur ame; et j'ai connu des personnes qui ne me parloient de l'un et de l'autre qu'avec l'attendrissement et l'enthousiasme qu'il n'appartient qu'aux plus aimables vertus d'inspirer.

Les manières du baron étoient calmes comme sa figure. Sa politesse étoit parfaite, jamais il ne s'en écartoit ; et quoiqu'il s'engouât facilement pour les hommes et pour les choses, la familiarité étoit bannie de son commerce. Helvétius eut jusqu'à la fin de sa vie l'abandon de la jeunesse; mais on a observé que jamais il

ne s'écartoit des formes les plus remplies d'égards pour quelques hommes de lettres qui avoient consenti à voir en lui un bienfaiteur comme un ami.

M. Helvétius n'étoit pas grand, mais très bien fait; sa figure étoit tout à-la-fois belle et charmante, par l'expression de ses regards pleins de bonté, ou de la plus aimable bienveillance.

M. Suard étoit l'ami de tous les deux; il l'étoit de leurs femmes et même de leurs enfants. Le baron d'Holbach sur-tout le chérissoit comme un frère; M. Suard étoit, comme je l'ai dit, un peu mélancolique, et il avoit un chagrin particulier dans ce temps-là. Le bon baron s'imagina que cette mélancolie ne pouvoit être produite que par la médiocrité de sa fortune. Il vint trouver M. Suard un matin, et, avec autant de sensibilité que de réserve et de délicatesse, il le conjura d'accepter 10000 francs dont il dit qu'il ne pouvoit faire lui-même aucun usage, et en pleurant le pria avec instance de consentir que cet

argent servît du moins à les tranquilliser tous les deux sur son existence. M. Suard, vivement touché de cette offre généreuse de l'amitié, l'en remercia avec toute la sensibilité d'un cœur qui en étoit pénétré, l'assura que sa mélancolie étoit étrangère à la médiocrité de sa fortune, et, pour le consoler de la peine que le baron éprouvoit de son refus, il lui promit que jamais il ne s'adresseroit qu'à lui, s'il éprouvoit quelque gêne.

C'est dans ce temps (en 1764) que M. Panckoucke, mon frère, vint s'établir à Paris. Ceux qui lui ont survécu parlent encore du génie qu'il a montré dans le commerce de la librairie, de l'usage honorable qu'il fit de la grande fortune qu'il devoit tout entière à ses talents; de la noblesse de ses procédés pour les hommes de lettres distingués qui travailloient à remplir ses vues; de son humanité avec ses confrères malheureux, et du grand nombre d'hommes qui lui doivent leur fortune. Dans les fureurs de la révolution, il apprit que le château

d'un bon gentilhomme venoit d'être incendié, et que son propriétaire, qui y vivoit toute l'année, ne déploroit que la perte de l'Encyclopédie méthodique, dont il avoit eu l'idée. Mon frère en fit partir sur-le-champ, par la diligence, un exemplaire et se sentit heureux de pouvoir consoler ce bon gentilhomme, en lui laissant ignorer l'auteur de l'envoi. Dans un voyage qu'il fit à Paris, un libraire lui proposa son fonds qui étoit de 150,000 liv.; mon frère l'acheta et le remboursa en trois ans. Il nous appela à Paris; ma sœur et moi nous avions perdu mon père; son cœur lui donna le besoin de le remplacer. Il étoit l'aîné de la famille, j'en étois la plus jeune. J'eus, dès mon enfance, toutes les préférences de son cœur; il a été pour moi le premier bienfait de la providence, et j'eus encore le bonheur de voir ma sœur, que j'aimois tendrement, n'éprouver jamais un sentiment jaloux de cette préférence qu'il trahissoit souvent, quoiqu'il nous traitât toutes deux avec la

même bonté et une parfaite égalité dans ses bienfaits.

J'étois fort triste les premiers mois de mon séjour à Paris ; je n'avois encore rencontré personne qui me consolât des amis que j'avois laissés à Lille, ma ville natale, quand M. Suard parut. Il connoissoit mon frère ; ils s'étoient rencontrés plusieurs fois à Paris, et mon imagination me le rend encore aujourd'hui tel qu'il s'offrit à moi dans ce moment. Sa coiffure, la couleur de ses habits, son bras en écharpe (il sortoit d'un violent accès de goutte), mais sur-tout ses manières ; ses regards, la conversation intéressante et prolongée qu'il eut avec moi, tout m'est resté présent (1).

(1) C'est à M. Suard que sont adressées *les Lettres d'une femme retirée à la campagne*, dans lesquelles, en lui parlant de la promptitude des jugements du cœur, elle lui dit : « Je me rappelle que « je devinai presque tout ce que vous valez, la pre-« mière fois que je vous vis. L'accord de vos ac-« cents et de votre langage, de vos manières et de « votre physionomie m'annonça un homme aussi

M. Suard avoit beaucoup de goût pour les femmes, il plaçoit en elles presque tout son bonheur. Il étoit aimable pour toutes celles qui lui plaisoient, mais il avoit toujours un sentiment dominant dans le cœur. Il y avoit un accord parfait dans ses regards et son langage ; il ne disoit que ce qu'il sentoit, sans exagération, mais avec une sensibilité qui pénétroit le cœur de sa sincérité. Je suis persuadée que jamais il n'a trompé une femme ; que toujours il a essuyé les larmes qu'il a fait répandre, et que ses plus grandes peines étoient celles qu'il causoit. Aussi étoit-il aussi content des femmes qu'elles l'étoient de lui. Un jour, long-temps après son mariage avec moi, un homme de la société parlant des femmes avec trop peu d'estime : pour moi, dit M. Suard, je n'ai ja-

« honnête que je le trouvai aimable, et l'intérêt de « vos regards me promit un ami. Il faut que ce « soit là des indications justes de l'ame et du carac- « tère, puisque vous m'avez tenu parole en vertu « comme en amitié. »

mais eu à m'en plaindre, et j'ai fini par être gâté par la mienne.

M. Suard avoit ses entrées aux François ; mon frère demeuroit tout près de ce théâtre, ce fut pour lui une occasion de me voir souvent ; je lisois toujours le même intérêt dans ses regards, et je crois que les miens y répondoient. Cet intérêt s'accrut et la confiance la plus intime en fut la suite. Nous ne parlions que d'amitié, quoiqu'il m'ait avoué depuis que, dès les premiers moments, son imagination lui avoit offert l'idée du bonheur qu'il trouveroit dans une union avec moi ; mais il n'avoit de fortune que celle qui lui étoit nécessaire pour vivre décemment dans le monde où les circonstances l'avoient appelé. Mon frère arrivoit à Paris et ne pouvoit rien me donner. Il y avoit un autre obstacle à notre union ; par ses idées, mon frère appartenoit aux philosophes ; mais la nature de ses affaires, le Journal de Fréron sur-tout, le lioit avec tous leurs ennemis, et ces ennemis avoient jeté dans

son ame beaucoup de préventions contre M. Suard. Il falloit donc se borner à l'amitié, mais le langage de l'amitié dans la bouche de M. Suard étoit si affectueux et si tendre que je sentis le besoin de la renfermer dans les bornes où me retenoient les principes de mon éducation; fortifiés par des sentiments religieux et une antipathie d'instinct contre tout ce qui pouvoit blesser la décence. Un jour que M. Suard me parloit avec tant de charme de son amitié je lui demandai s'il avoit une sœur, il me répondit qu'il n'avoit qu'un frère. Eh bien, lui dis-je, je veux vous donner cette sœur que la nature vous a refusée, et je vous promets les sentiments de la plus tendre de toutes.

Il me remercia presque avec transport de lui donner un nom qui nous laissoit la liberté de nous aimer et qui cependant devoit nous avertir de ne pas nous aimer trop. Mais quand l'attrait est réciproque, le cœur ne suit pas les lois que la raison lui impose. Nous étions souvent gênés par

des spectateurs. Quand nous avions le bonheur de nous trouver seuls, la conduite de M. Suard avec moi étoit aussi parfaitement décente qu'elle étoit remplie de tendresse. Tant de bons procédés accrurent tellement la mienne et mon estime pour lui, que je ne tardai pas à être obligée de m'avouer qu'il n'existoit plus de bonheur pour moi sur la terre que dans l'assurance de n'être jamais séparée de lui.

Je maigris, je perdis presque entièrement ma santé. M. Suard fut vivement touché de mon changement. Ses prières, son chagrin me ranimoient quand je le voyois : cet état dura plus de six mois. Enfin les préventions de mon frère s'affoiblirent. Il alloit souvent chez M. de Buffon; il étoit aimé de lui et de sa femme; il y rencontroit le baron d'Holbach et quelques autres amis de M. Suard, qui, ayant occasion d'en parler, firent les plus honorables éloges de son caractère, et mon frère finit par prendre plus de confiance dans le bien qu'ils disoient de M. Suard, qu'ils connoissoient, que dans les

propos insignifiants des anti-philosophes. Alors M. Suard se déclara. Ce ne fut pas sans regret que mon tendre frère consentit à lui remettre mon bonheur, et jamais je n'oublierai les larmes qu'il répandit quand je quittai sa maison (qui, disoit-il, alloit lui paroître un désert) pour suivre mon aimable ami dans la sienne.

Mon frère m'habilla parfaitement et me donna 2,000 écus.

Je ne rencontrai que la plus grande bienveillance et même l'accueil de l'amitié dans les sociétés où M. Suard m'introduisit. Ce fut d'abord chez M. et M^m Necker; ils avoient rencontré M. Suard et n'avoient pas d'ami qu'ils lui préférassent; dès les premiers moments, ils étoient venus chez mon frère, à mon insu, uniquement pour connoître la femme à qui leur ami alloit confier son bonheur. Ils avoient même, par suite de cet intérêt, interrogé plusieurs hommes que je connoissois, sur ce qu'ils pensoient de moi. Une jeune personne qui n'a qu'un sentiment dans le cœur, n'a pas, je crois,

le mérite de la vertu, quand elle obtient l'estime de ceux qui l'approchent. Ils furent satisfaits de ce qu'on leur dit de moi, et je fus, dès le premier moment, traitée par eux comme une amie; et cette amitié, dont nous reçûmes tous deux les preuves les plus touchantes, dura jusqu'à la fin de la vie de l'un et de l'autre.

M. Suard avoit passé quelques mois à Versailles, dans les premières années de son arrivée à Paris; il y avoit fait connoissance avec M. d'Angevilliers, menin du dauphin, depuis l'infortuné Louis XVI. C'étoit un homme qui portoit au milieu de la cour les mœurs et le caractère d'un stoïque, mais dont l'ame étoit le foyer des affections les plus tendres et les plus profondes. Il aimoit beaucoup les lettres et rendoit tous les services qui étoient en son pouvoir à ceux qui les cultivoient: il s'honoroit, au milieu de la cour, d'être l'ami de Thomas et même de d'Alembert: ce dernier l'appeloit l'*Ange Gabriel.* Jamais on ne vit une plus belle figure, et

plus empreinte de la beauté de l'ame. Il passoit sa vie avec madame de Marchais qu'il a épousée depuis. Elle étoit parente de madame de Pompadour et fort bien traitée par Louis XV. C'étoit une femme de beaucoup d'esprit et dont les connoissances sembloient aussi sûres qu'étendues.

Elle voyoit beaucoup M. Quénais ainsi que Mirabeau, qui étoient, je crois, les chefs des économistes. Elle parloit avec autant d'esprit que de clarté de leur système. Son goût s'étendoit à tout, depuis la métaphysique jusqu'aux romans. Elle lisoit tout; ne sentoit peut-être pas toujours juste, mais parloit toujours avec esprit. Elle étoit étonnamment petite, un pied de poupée et une tête énorme, ornée des plus beaux cheveux cendrés que j'aie vus de ma vie.

Sa maison étoit le rendez-vous des hommes les plus distingués de toutes les classes. Ambassadeurs, étrangers, hommes de lettres, hommes du monde, artistes, tout s'y rassembloit. Elle ne pas-

soit que quelques mois à Paris. Elle y arriva peu de temps après le mariage de M. Suard qu'elle aimoit, mais que M. d'Angevilliers aimoit bien davantage. Ils vinrent nous chercher l'un et l'autre, et j'avoue que je montrai plus d'étonnement que de reconnoissance, quand je me vis pressée dans ses bras, accablée de noms charmants et de caresses, dès le premier moment. M. Suard fut embarrassé de mon air presque glacé, que je perdis par degrés, quand je vis sur-tout qu'elle avoit des bras ouverts pour presque tout ce qu'elle voyoit chez elle. On l'accusoit de coquetterie, et non sans fondement, je crois; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne distinguoit M. d'Angevilliers, qui l'accompagnoit par-tout, qu'en ne lui adressant jamais, non seulement une chose aimable, mais même un seul mot. Cet homme, d'une ame si élevée et si ferme, n'étoit plus qu'un esclave tremblant devant elle. L'amitié que je lui portois m'inspiroit la plus tendre pitié pour lui,

et je ne concevois pas qu'on pût traiter ainsi un homme qu'on prétendoit aimer, car je sentois confusément que l'amitié étoit le seul voile honnête d'un sentiment qu'on ne pouvoit pas avouer.

Un jour qu'on parloit des avantages des femmes, et qu'elle mettoit au premier rang celui d'enchaîner, comme esclave, l'homme le plus fier; *pour moi, Madame*, lui dis-je, *j'aimerois mieux en faire un héros.*

Je crois pourtant que mon amitié pour M. d'Angevilliers étoit mon premier titre à celle qu'elle me montroit. Quand M. d'Angevilliers revenoit de Versailles, où il passoit la moitié de l'année, et qu'il paroissoit dans le salon de M. Necker, il venoit m'embrasser au milieu de vingt personnes, en me disant, « *nous ne sommes pas embarrassés de nous montrer notre amitié.* » « *Comme elle aime M. d'Angevilliers*, disoit madame de Marchais! Puis, en s'adressant à moi : *mais M. Suard sera jaloux. Non, madame*, lui dis-je. « *Mais pour-*

quoi? » « *c'est, madame, qu'il partage tous mes sentiments pour lui.* »

Elle m'invita à ses grands dîners, les meilleurs peut-être de Paris, et plus distingués encore par le rang et le mérite des convives. Il y avoit chez elle un air d'ordre couvert par une grande magnificence. Elle étoit, malgré les ridicules que lui donne madame Dudéfant, aussi aimable que spirituelle, et aussi généreuse que magnifique.

M. de Saint-Lambert et son amie madame d'Houdetot furent aussi du nombre de ceux dont j'ai reçu l'accueil le plus aimable. Il n'est personne qui, ayant entendu parler de la passion de Rousseau pour madame d'Houdetot, ne s'attendît à voir en elle une femme d'une figure aimable et intéressante; mais il étoit impossible de ne pas éprouver l'étonnement le plus désagréable en la voyant pour la première fois. Elle louchoit horriblement, et il étoit difficile d'apercevoir la personne sur laquelle s'arrêtoient ses regards. Ses

traits étoient très forts et désagréables dans leur ensemble. Mais l'habitude de la voir triomphoit bientôt de ces premières impressions, en l'entendant produire dans la conversation l'imagination la plus vive, l'esprit le plus aimable et l'ame la plus douce et la plus bienveillante. Je disois quelquefois en l'écoutant : mon Dieu qu'un joli visage iroit bien à cet esprit-là ! Elle n'étoit d'abord frappée que de ce qu'il y avoit de bon et de beau dans les objets de l'art, comme de la nature : elle découvroit le mérite des choses et des hommes avec une promptitude et une sagacité qui sembloit appartenir à l'instinct. On sait qu'elle faisoit des vers aussi naturels que faciles et aimables. Ils sortoient de sa tête aussi promptement que sa prose ; et je l'ai entendue, à la suite d'une fête, en adresser de charmants à ceux qui la lui donnoient et qui en faisoient partie. Je ne citerai que les quatre vers qu'elle fit sur-le-champ pour la duchesse de La Vallière, qui conservoit,

dit-on, le plus beau visage à l'âge de quatre-vingts ans.

La nature prudente et sage
Força le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage
Qu'elle ne pouvoit répéter.

Il y avoit plus de traits que de suite dans sa conversation, et, quand les résultats sont justes, ils terminent presque toujours l'entretien.

Une chose m'étonnoit dans son esprit, c'est que ne paroissant pas manquer de fécondité dans les idées et de mouvements dans l'ame, elle ne parloit jamais d'un auteur, d'un tableau ou d'une statue, qu'en reproduisant toujours les mêmes pensées, revêtues des mêmes expressions. C'étoit un jugement formé pour toujours; et, en lui citant un auteur, on savoit à l'avance ce qu'on alloit entendre. J'avoue qu'en ne parlant jamais des écrivains qu'avec ma disposition du moment, rendue plus vive ou éteinte par les person-

nes qui m'entouroient, je ne pouvois accorder ces jugements toujours semblables, avec une sensibilité naturelle et spontanée.

Madame d'Houdetot, en citant quelquefois le mot de Fontenelle à la fin de sa vie : *Je suis François, j'ai cent ans, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu*, faisoit aussi une confession aimable quoique moins glorieuse. Elle disoit qu'en mourant elle n'auroit pas à se reprocher *d'avoir jamais donné le plus petit ridicule au plus petit plaisir*; et sa vie en effet présentoit l'idée d'une personne qui vouloit la remplir d'une suite non interrompue de jouissances. J'étois souvent à Sanois avec M. Suard; après le dîner, nous faisions toujours des courses, tantôt au Moulin-Joli, chez M. Watelet, tantôt à Saint-Ouen, chez madame Necker, ou dans la vallée de Montmorency; car madame d'Houdetot n'abandonnoit pas, même dans la belle saison, les spectacles de

Paris. Un jour qu'elle étoit retenue chez elle par une légère incommodité, elle me montra beaucoup de regret de n'avoir aucun plaisir à m'offrir ; mais, parfaitement heureuse auprès de M. Suard, jouissant de la vue d'une belle campagne et des douceurs de l'amitié, je lui dis que je ne connoissois pas ce besoin de continuelles distractions, et que les biens qui m'entouroient me suffisoient.

Sa maison de Sanois, où Saint-Lambert étoit toujours, où on ne voyoit en lui qu'un ami aussi tendre qu'attentif et complaisant, étoit aussi le rendez-vous des hommes les plus distingués et les plus aimables.

M. de Saint-Lambert ne plaisoit dans la société qu'à ceux qui lui plaisoient à lui-même. Il avoit, pour tout ce qui lui étoit indifférent, une politesse froide, qu'on pouvoit quelquefois confondre avec le dédain ; mais quand il recevoit ses amis dans sa jolie solitude d'Aubonne, près de Sanois, on ne pouvoit être plus animé et

plus aimable : là il appartenoit tout entier à ses convives ; ses dîners, où on respiroit le parfum des fleurs dont sa table étoit semée, étoient aussi délicats qu'excellents ; et sa conversation, d'aussi bon goût qu'elle étoit spirituelle, rendoit délicieux les jours qu'on passoit auprès de lui.

C'est peu de temps après notre mariage que mademoiselle de l'Espinasse vint loger dans la même maison que M. d'Alembert, et réunit, auprès d'elle et de son ami, toutes les personnes distinguées par leur politesse, leur bon ton et leur bon goût. Mademoiselle de l'Espinasse, qui me montra toujours le plus tendre intérêt, parcequ'elle en prenoit beaucoup à M. Suard, mademoiselle de l'Espinasse donnoit l'idée de la perfection des graces qui s'acquièrent dans l'habitude du grand monde. Le naturel le plus parfait s'unissoit en elle au sentiment le plus prompt des convenances. Elle étoit certainement laide, mais sa laideur n'avoit, ce me sem-

ble, rien de désagréable. Sa taille avoit de la grace et de l'élégance, ainsi que ses manières. Elle attachoit tous ceux qui vivoient dans son intimité, plus encore par la chaleur de son ame que par les graces de son esprit, qui plaisoit à tous ceux qui l'entendoient, parceque ses idées n'étoient que des sentiments et le produit de ses impressions.

Elle prit promptement une tendre amitié pour M. Suard. Il inspiroit naturellement la confiance. L'ame de mademoiselle de l'Espinasse se confia tout entière à la sienne, et en reçut toutes les consolations qu'il est au pouvoir de l'amitié de donner. Je disois souvent à M. Suard, en lui voyant rendre des soins si aimables et si constants aux femmes de ses amis, qui jamais ne m'ont inspiré un moment de jalousie, que, si je n'étois pas sa femme, j'aurois borné tout mon bonheur à être sa meilleure amie.

Madame Geoffrin, qui aimoit M. Suard dès son arrivée à Paris, désapprouva, par

amitié même, son union avec moi. Il épousoit une fille sans fortune, il n'en avoit pas lui-même : le ménage ne feroit, disoit-elle, que des enfants malheureux. Je ne sais si jamais elle avoit connu le bonheur du cœur, le seul parfait qui soit sur la terre, mais elle avoit dès-lors une trop longue expérience de la vie sociale, pour ne pas craindre un terme fatal à ces unions formées par le goût, et dénuées de toute fortune. Je n'éprouvai pas un mouvement d'humeur de cette désapprobation que j'attribuois à son âge, et j'étois trop heureuse pour penser que jamais je pusse être un objet de pitié dans l'avenir, quand je possédois le bien le plus cher à mon cœur. Mais M. Suard se sentit blessé du blâme qu'elle donnoit à une union de son choix et cessa absolument de la voir. Plus de deux ans après, dans un moment où nous étions, pour plusieurs jours, établis à la campagne de madame Necker, elle me dit que madame Geoffrin venoit, ce jour même, dîner avec elle. Je fus

charmée de rencontrer une personne dont j'entendois parler, tous les jours, à des amis qui nous étoient communs et qui presque tous lui devoient de la reconnoissance. Elle avoit causé avec M. et madame Necker avant que j'arrivasse (M. Suard ne dînoit pas, ce jour-là, avec nous). Je ne doutai point, à l'air de bienveillance avec lequel elle répondit à mon salut, qu'ils ne l'eussent prévenue favorablement pour moi. J'étois à table vis-à-vis d'elle, et quand elle en sortit, elle vint s'asseoir à mes côtés et causer avec moi. L'usage si noble qu'elle faisoit de sa fortune me rendit aussi respectueuse que réservée. M. Suard fut étonné le lendemain de recevoir une lettre d'elle, par laquelle elle le prioit de venir la voir ; il s'y rendit. Elle lui dit qu'elle m'avoit vue la veille et qu'elle vouloit faire une connoissance plus intime avec moi. J'en fus enchantée, car elle m'avoit saisie de tout le respect que peut inspirer la vieillesse, par sa taille élevée, ses cheveux d'argent,

couverts d'une coiffe nouée sous le menton, sa mise si noble et si décente, et son air de raison mêlée à la bonté. J'étois aussi étonnée que contente de ma conquête. Je ne tardai pas à aller la chercher, et j'en reçus l'accueil le plus aimable et le plus amical. Peu de jours après, notre portière me remit un rouleau où je trouvai une robe superbe; j'allai la remercier, car je ne doutois pas que ce présent ne vînt d'elle; elle me défendit d'en parler à personne. Je lui dis que je ne la porterois qu'à la condition que je pourrois me vanter, jusque sur les toits, de son bienfait. Indépendamment de ses nombreuses aumônes, elle étoit en possession de faire des cadeaux aux gens riches comme à ceux d'une fortune médiocre. Elle nous en accabla, M. Suard et moi; mais ce qui m'étoit plus cher, c'étoit son amitié, ses caresses et l'assurance qu'elle avoit de mon attachement reconnoissant. Je l'aimois comme une seconde mère, et M. Suard, qui s'étoit remis en possession de son

amitié, l'aimoit aussi avec beaucoup de tendresse. Elle nous envoya plusieurs pièces d'argenterie, jusque sur son lit de mort. M. Suard, qui la vit dans ses derniers jours, lui parla du chagrin que me donnoit son état. *Je n'en doute point, dit-elle; dites-lui qu'elle est toujours dans ma tête et dans mon cœur.* Je la pleurai long-temps, et le souvenir de ses bontés est un des plus doux et des plus chers de ma vie.

On sait assez généralement que madame Geoffrin n'étoit pas instruite; son éducation l'avoit laissée à son propre fond, et ne pouvant exercer son esprit que sur les hommes et les femmes que sa situation auprès d'une grand'mère lui faisoit connoître, elle se renferma dans ce cercle, et y resta volontairement le reste de sa vie. Elle montroit souvent de la sagacité dans ses observations. Sans être née avec le goût des arts et des lettres, elle aimoit le mouvement que la conversation de ceux qui les cultivent répandoit au-

tour d'elle et y trouvoit un aliment pour son esprit. Elle croyoit que la raison la plus parfaite étoit celle qui nous apprenoit à mériter l'estime de nos semblables, à mériter la considération, si nous avions des moyens d'en obtenir, et à nous soumettre aux usages et aux lois du pays où la nature nous avoit placés.

Elle n'aimoit point qu'on frondât devant elle le gouvernement; il falloit se contenter des faits et de peu de réflexions; elle aimoit moins encore qu'on parlât de la religion légèrement en sa présence: elle lui rendoit hommage dans les jours de solennité. Elle auroit bien voulu que les philosophes de ses amis lui rendissent les mêmes respects, mais elle ne put jamais l'obtenir d'eux. Un jour Marmontel lui dit qu'il alloit être parrain de l'enfant d'un de ses amis. Voilà un bel engagement, dit-elle; je suis sûre que vous ne savez plus un mot de votre *Pater* et de votre *Credo*, qu'on va vous demander, et que vous ignorez aussi-bien ce qu'il faudra

répondre aux questions qu'on va vous faire; il convint de son oubli absolu sur les prières, comme de son ignorance sur le reste. La crainte qu'il ne donnât un scandale au prêtre lui fit exiger de Marmontel, non seulement de rapprendre son *Pater* et son *Credo*, mais de les lui répéter plusieurs fois, ainsi que sa réponse à toutes les questions qu'on lui feroit. Le jour du baptême arrive; il part pour l'église, presque fier de l'idée qu'un homme qu'on appeloit philosophe alloit donner de sa catholicité. La première question que lui fait le prêtre est: quelle est, Monsieur, votre paroisse? — Marmontel reste interdit et muet; c'étoit la seule question que madame Geoffrin n'eût pas prévue, et Marmontel ne pouvoit y suppléer.

Madame Geoffrin contoit d'une manière aussi piquante que naturelle; plusieurs de ses observations, par leur précision et leur justesse, sont devenues des maximes; et le peu de lettres qu'on

connoît d'elle sont aussi originales que naturelles et d'un excellent goût.

Je soupai dans les commencements de mon mariage avec M. de Beccaria. Il venoit de publier, et l'abbé Morellet venoit de traduire son livre sur *les délits et les peines*, qui avoit le plus grand succès. On sait qu'il y montre l'horreur des peines atroces qui, ne produisent, selon Montesquieu, que des mœurs aussi atroces qu'elles. M. de Beccaria condamne même le droit que les sociétés humaines se sont attribué sur la vie des hommes qui ont attenté à celle de leurs semblables. Quelques jours après l'avoir rencontré, nous eûmes un grand souper à l'occasion de notre mariage; on raconta qu'on venoit d'arrêter un monstre qui avoit massacré un malheureux enfant, l'avoit rôti et l'avoit mangé. A quelle peine croyez-vous, dit un des convives, que le condamneroit M. de Beccaria? A vivre de légumes, dit un autre, le reste de sa vie.

Le marquis de Beccaria dut être fort

content de l'accueil qu'il reçut à Paris. On l'environna d'estime, d'éloges et même de témoignages d'admiration les plus flatteurs. Il étoit petit de taille, mais il avoit une figure qu'on ne pouvoit jamais oublier, quand on l'avoit vue une fois. Ses traits étoient réguliers; ses yeux, d'une incomparable beauté, et qu'il élevoit souvent vers le ciel, lançoient les flammes du génie; la fierté de l'aigle, mêlée à une douceur, une sensibilité, qui vous frappoit de l'idée d'un être supérieur par son ame comme par son esprit.

Mais la société la plus intime de M. Suard, et qui devint la mienne, étoit celle de M. Saurin (1) et de sa femme; leur union offroit l'image d'un vieillard heureux par une compagne belle, spirituelle, jeune encore, dont le premier besoin sembloit être celui du bonheur de son mari. Madame Bro** étoit de leur société. Elle avoit un esprit aimable et fin, un grand

(1) L'auteur de *Spartacus*.

desir de plaire et beaucoup de moyens d'y réussir. Sa beauté étoit un peu flétrie quand je me suis mariée, quoiqu'elle n'eût pas plus de trente ans. Elle étoit faite comme une nymphe et pétrie de graces. C'est elle qui est l'objet de la chanson de M. de La Harpe sur Daphné et Apollon :

« Vous retracez tous les appas
« De cette nymphe agile
« Dont Apollon suivit les pas ,
« Sans la rendre docile:
« Vos mouvements sont aussi doux,
« Votre taille aussi belle;
« Mais qu'il faudra nous plaindre tous,
« Si vous courez comme elle! »

P***

Madame ~~de L~~*** faisoit aussi partie de la société de madame Saurin ; elle étoit belle et sur-tout agréable. Elle avoit beaucoup d'esprit, sans prétention. Elle étoit gaie, animée, aimoit beaucoup l'amusement et le plaisir, et portoit dans ses regards une grande disposition à répan-

dre sa gaieté naturelle sur toute la société.

Les hommes qui faisoient partie des soupers de madame Saurin étoient l'abbé Delille, M. de La Harpe, Chamfort, l'abbé Arnaud, quelquefois M. Collé, l'abbé Morellet, et des hommes du monde, comme M. Fournier, ami de M. Necker, MM. de Garville et de Vaines, sans parler des étrangers qui venoient à Paris.

Cette société se réunissoit quelquefois trois fois la semaine, ou dans des dîners que nous donnoient les hommes riches de la société, ou dans de petits soupers, où la gaieté se mêloit presque toujours à la raison; que l'abbé Delille embellissoit souvent par ses beaux-vers; où M. de La Harpe lisoit quelquefois les siens, qu'il soumettoit à la critique; où l'abbé Morellet chantoit des chansons pleines d'esprit et d'aimables plaisanteries. Je me rappelle qu'un jour, M. Saurin, semblable à Anacréon, chantoit son bonheur le verre à la main, et porta l'attendrisse-

ment dans tous les cœurs, en conjurant les dieux d'accorder encore quelques années à sa tête blanchie.

De tous les hommes que je rencontrai dans la nouvelle société où m'introduisit M. Suard, un seul me déplut (1): je ne pouvois même le souffrir après l'avoir vu quatre ou cinq fois. Il ne falloit pas le voir davantage pour découvrir qu'il ne savoit ni aimer les personnes, ni admirer les talents et les vertus: c'étoit par les vices des uns et les défauts des autres qu'il les apprécioit. Il ne faisoit pas plus de grace aux morts qu'aux vivants. Un jour, à souper, qu'on parloit des vies de Plutarque, il releva les petites taches qu'il avoit découvertes dans celles des Aristide et des Camille. Sans doute, Monsieur, lui dit M. Suard, vous vous proposez de nous laisser un modéle de perfection dont vous avez l'idée?

C'étoit le plus envieux des hommes. Un

(1) C'étoit Chamfort.

autre jour que l'abbé Delille nous récitoit, dans un grand dîner, les morceaux de son poëme des *Jardins*, *sur Versailles et Marly*, qu'il nous les récitoit avec ces accents, ce mouvement qui ajoutoient tant de charmes à l'harmonie, à la beauté de ses vers, toute la société fut transportée d'admiration et le couvrit d'applaudissements. J'aperçus involontairement la figure de M. Chamfort dans ce moment, mais j'en détournai promptement mes regards : l'envie et ses furies étoient empreintes sur son visage, et la pitié se méla, dans mon ame, à une sorte d'horreur que je ressentois pour un homme dont l'ame étoit fermée aux plus douces, aux plus nombreuses jouissances de la vie.

M. de La Harpe au contraire sentoit et aimoit le mérite, même de ceux qui surpassoient ses talents, pourvu que les hommes qui avoient cet avantage ne fussent pas injustes envers lui. Malgré l'amour-propre qu'on lui reprochoit et dont son

injuste sévérité lui laissoit quelquefois trahir les mouvements, je n'ai point connu d'auteur plus docile à la critique. Il écoutoit tous les bons juges, et réformoit ou corrigeoit tout ce qu'on désapprouvoit. M. Suard m'a dit qu'à l'Académie sa discussion étoit franche et jamais hostile; et que, lorsqu'il étoit question de juger les discours des concurrents pour le prix, il y portoit autant de justesse d'esprit que de justice dans le cœur.

Il avoit une belle tête et d'une expression aimable; mais sa taille étoit petite et sans aucune élégance.

Je ne sais ce qu'il étoit hors de notre société, mais pendant plus de dix ans et jusqu'à la querelle de la musique, on ne put lui reprocher aucun tort ni de propos, ni de procédés avec aucun de nous. Cette société, où il ne rencontroit que la bienveillance, l'amitié et le plus grand goût pour son talent, lui servoit comme d'égide contre ses ennemis. Aussi sembloit-il s'y être renfermé.

M. Suard, en me transportant tout-à-coup dans les premiers cercles de Paris, fut fort étonné de ne m'y voir porter ni cette timidité d'une femme qui se sent déplacée au milieu d'un monde où elle n'aperçoit de tous les côtés que des supériorités dans le rang et l'esprit de tout ce qui l'entoure, ni aucune espéce d'embarras dans mon maintien, ni dans le peu de chose que je me permettois de dire. En effet, je ne me souviens pas d'en avoir senti un seul instant. C'est, je crois, que je n'y portois que la modestie naturelle que me donnoit ce sentiment de mon infériorité, et aucune espéce de prétention; mais je devois sans doute aussi cette absence absolue de toute gauche timidité et de tout embarras à l'accueil si bienveillant que je reçus de tous les amis de M. Suard, et qu'il m'étoit si doux de lui devoir.

Le moment du mariage de M. Suard étoit, je crois, celui de la plus grande explosion en faveur des sciences, de la littérature, de l'économie politique et de cet

esprit philosophique qui s'attache à découvrir tout ce qui peut éclairer les gouvernements sur le bonheur des peuples qui leur sont confiés. Les abus, les erreurs étoient dénoncés, et la France s'attachoit à les réformer par degrés. Si le gouvernement se permettoit encore quelque acte arbitraire, comme d'enfermer un homme à la Bastille, il s'élevoit à l'instant une réclamation des hommes éclairés, qui formoient alors l'opinion publique, pour demander le délit et réclamer le jugement du prisonnier. M. de Voltaire, voisin de sa patrie et couvert de gloire, alimentoit alors presque à lui seul tous les esprits, par ses lettres à ses amis, au milieu desquels nous vivions; par ses morceaux de prose, ou ses charmantes épîtres, dans lesquelles il transmettoit à ses lecteurs sa haine contre l'intolérance, et les pénétroit de cet amour pour l'humanité dont son ame a été le foyer le plus ardent, jusques aux derniers jours de sa vie.

On peut imaginer les conversations ani-

mées et fécondes qui sortoient de la réunion de tous ces hommes de talent. La nature de l'esprit de M. Suard, plus penseur, plus rêveur que parleur, le faisoit sortir de son silence accoutumé pour entrer tout entier dans des idées et des vues qui avoient pour objet le perfectionnement des sociétés humaines.

Ah! qu'ils étoient beaux ces jours de la France, où tout étoit espérance pour elle! Pourquoi a-t-on voulu conquérir par la violence ce que le temps, avec sa marche tranquille, ne pouvoit tarder à nous donner?

Mais je ne veux point anticiper sur une époque si désastreuse, alors si imprévue, et qui a ébranlé l'Europe entière jusque dans ses fondements.

Après avoir montré M. Suard dans le cercle de ses sociétés, je dois le montrer dans l'intérieur de sa maison.

J'avois bien attendu le bonheur de mon union avec lui, mais je fus encore surpassée dans mes espérances et je sentis

bientôt que le choix de mon cœur auroit encore été celui de ma raison ; je trouvai en lui un ami aussi délicat qu'il étoit tendre, et occupé de moi, comme s'il avoit encore à gagner mes affections. Il ne voulut me contrarier dans aucun de mes goûts : quand il me proposoit une chose, je lui répondois : « je ferai là-dessus ce « que vous desirerez » ; et il me prioit toujours de faire ce qui me plairoit le mieux. Il paroissoit peiné de cette disposition de ma tendresse à lui plaire, dans la crainte même d'en perdre quelque chose.

Il me présenta comme amis de sa jeunesse, deux ou trois hommes dont l'un ne me plut pas ; je le lui dis, « eh bien ! « me dit-il, il ne faut pas le voir. » Ce repoussement naturel, né, pour ainsi dire, de l'instinct, étoit bien fondé ; car M. Suard découvrit en lui un grand manque de délicatesse et finit par le mépriser.

Je ne sais comment M. Suard s'y prenoit, mais il trouvoit toujours le moyen de me faire participer soit à des bals

d'ambassadeurs, soit à des spectacles où je pouvois voir mademoiselle Clairon, qui avoit quitté le théâtre et jouoit souvent chez la duchesse de Villeroi. J'y étois presque toujours, mais je jouis bien plus long-temps de son talent chez madame Necker. Mademoiselle Clairon étoit souvent de nos soupers et on la prioit souvent aussi de nous déclamer quelques scènes de nos plus grands poëtes tragiques. MM. de Marmontel et La Harpe lisoient le rôle du personnage avec qui elle étoit en scène, et, comme tous les deux lisoient parfaitement les vers, on assistoit véritablement à une belle scène tragique. Je fus enchantée de la perfection du débit de mademoiselle Clairon; mais je crus sentir que l'art, un art sans doute admirable, s'y faisoit trop apercevoir, au lieu que chez Le Kain la nature couvroit toujours l'art le plus parfait, et le faisoit même disparoitre dans les moments les plus passionnés. Je n'ai point connu d'acteur qui me transportât d'en-

thousiasme comme ce sublime interprête de nos grands tragiques, dont il surpassoit, je crois, quelquefois les conceptions mêmes, par les accents les plus fiers et les plus touchants qui jamais soient sortis d'une bouche humaine : ces accents sont encore dans mes oreilles et ne sortiront jamais de mon souvenir.

Nous n'avions au moment de notre mariage que mille écus de rente, le logement, le feu, et j'étois, grace au frère généreux que la nature m'avoit donné, parfaitement bien vêtue en me mariant ; mais M. Suard enchérit encore sur sa générosité. Le plus doux emploi du peu d'argent qu'il avoit, étoit consacré à me parer à l'égal des femmes que je voyois. La médiocrité dans laquelle j'avois toujours vécu m'avoit rendue soigneuse de mes belles robes et de tous leurs accessoires ; j'avois d'ailleurs plus de soupers que de dîners. Mesdames de Marchais et Necker nous envoyoient toujours leurs chevaux, et je ne m'habil-

lois qu'à huit heures et souvent à neuf.

Je laissai à M. Suard la liberté de dîner souvent avec ses aimables amis, mais je le priai en même temps de ne se séparer jamais de moi dans les soirées. Il me le promit et me tint parole : quand une soirée agréable, dont je ne faisois point partie, lui étoit proposée, il ne l'acceptoit jamais sans en avoir obtenu mon consentement, que jamais je ne lui ai refusé. Il me proposoit souvent aussi, dans ces occasions, d'aller souper moi-même chez les femmes de nos amis; mais j'aimois par-dessus tout, après lui, la solitude, et mes goûts naturels savoient la remplir. Je n'étois pas étrangère par mon éducation aux connoissances qui conviennent aux femmes, ni à la littérature, que j'aimois passionnément, sur-tout les romans et les tragédies; et un des grands bonheurs de ma situation, c'étoit de faire de tout mon temps l'usage qui m'étoit le plus agréable. M. Suard avoit une bibliothéque dès-lors fort étendue, et je dévorois

tout ce qui étoit en rapport avec mes goûts. M. Suard m'abandonna d'abord à cette pâture abondante ; mais, en causant avec moi sur mes lectures, il m'engagea, sans m'écarter de ces goûts, à me nourrir le plus souvent de nos meilleurs auteurs en prose et en vers. Je fis, guidée par lui, un cours presque complet de notre littérature, et bientôt je ne pus plus lire rien de ce qui étoit trop au-dessous de nos grands écrivains. a linéa. Les chagrins que j'avois éprouvés avant mon mariage avoient tellement ébranlé ma santé, qu'il me fallut plusieurs années pour la recouvrer. J'étois devenue sujette à des douleurs d'entrailles qui me mettoient à la mort ; la moindre émotion forte et la plus légère peine me donnoient des attaques de nerfs. Les personnes nerveuses ont un estomac fort irrégulier, que le temps et les circonstances gouvernent. Je ne digérois bien que lorsqu'il n'y avoit aucun nuage ni dans le ciel, ni sur la terre. M. Suard soigna ma santé à l'égal de mes plaisirs ; bien

différent dans sa manière du médecin de Sancho, il ne tenoit pas la baguette à la main, mais c'étoit par des prières si douces qu'il m'engageoit à ne pas manger trop de ce qui étoit de mon goût, qu'à l'instant même je renvoyois mon assiette, et j'étonnois souvent les convives par ce sacrifice si prompt à ses desirs.

Nous vivions entourés de poëtes, et il n'est pas étonnant qu'on nous adressât quelques vers. Il y avoit une pièce de M. Saurin, adressée *au petit ménage*, et le petit ménage devint une manière de nous désigner. Les amis de M. Suard s'en occupoient beaucoup; plusieurs alloient souvent à la chasse. M. Le Roi, capitaine des chasses à Versailles, l'auteur des lettres si intéressantes sur l'instinct des animaux, et qui ont paru dans les variétés littéraires, M. Le Roi ne passoit guère de semaines sans nous envoyer des faisans et des perdreaux. Le prince de Beauveau, depuis maréchal, nous envoyoit aussi de sa chasse;

et le chevalier, depuis marquis de Chatellux, nous faisoit aussi porter ce qu'il appeloit ses *pièces fugitives*, c'est-à-dire ses lapins.

J'étois heureuse de l'intérêt dont je voyois M. Suard environné ; j'attribuois celui dont j'étois moi-même l'objet à ma tendresse pour lui. J'ai cru voir souvent que les hommes considéroient comme un mérite, dans une femme, une tendresse qui pour elle n'étoit qu'un bonheur.

Les personnes que la nature a destinées à vivre dans un autre qu'elles-mêmes ont éprouvé sans doute le sentiment d'un bonheur que les ames religieuses n'espèrent que dans le ciel ; mais ce bien qui fait leur vie, elles se croient menacées de le perdre au moindre sujet d'alarmes. Après mon union avec M. Suard, je me trouvai saisie par un tourment jusqu'alors inconnu à mon ame. Quand, seule à neuf heures, je ne voyois pas rentrer M. Suard, les idées les plus funestes se présentoient à mon imagination et bou-

leversoient mon ame; heureusement sa tendresse pour moi rendoit ces tourments très rares, et mademoiselle de l'Espinasse, chez qui il alloit souvent, l'avertissoit elle-même de la quitter, pour venir me joindre, quand elle voyoit sa pendule approcher de neuf heures. Rien ne le retenoit alors, et je le remercie encore aujourd'hui des sacrifices que souvent il a faits pour assurer mon repos; j'ai travaillé toute ma vie, par tendresse même pour lui, à vaincre dans ces occasions cette inquiétude dévorante, sans pouvoir jamais en triompher.

M. Suard avoit beaucoup vécu à Paris avec M. Hume; il avoit pour lui autant d'estime que d'amitié. C'étoit avec une sorte de respect qu'on parloit de cet homme, de la bonté la plus naturelle et la plus parfaite. L'Émile de Rousseau venoit d'être condamné par le parlement et l'auteur banni de la France. M. Hume, touché d'une telle situation, venoit de déterminer Rousseau à le suivre en An-

gleterre, où il retournoit; et Gati, qui les rencontra en route, nous dit qu'il avoit vu l'excellent M. Hume pleurer de joie de l'espérance que ce changement de séjour arracheroit Jean-Jacques à ses tristes et fausses chimères. Je puis attester que je n'ai pas vu un individu de la société de M. Suard qui ne fût disposé à faire les plus grands sacrifices au bonheur de cet homme qui ne voyoit dans ses semblables qu'une phalange d'ennemis. Il y avoit certainement quelques travers dans son esprit ou dans son cœur. Six semaines après son départ pour l'Angleterre, nous étions allés souper chez madame Necker; une personne qui sortoit de chez le baron d'Holbach nous dit qu'il venoit de recevoir une lettre de M. Hume, qui commençoit par ces mots :

« *Mon cher baron, Rousseau est un scé-*
« *lérat*, etc. »

On resta frappé d'étonnement. Ces mots étoient échappés à l'indignation de cet excellent homme, au moment où il

recevoit la lettre où Rousseau appliquoit une suite *de soufflets* sur la joue de son patron. Je crois que l'épithéte d'insensé lui auroit mieux convenu, quoiqu'on ne puisse le disculper d'ingratitude. On passa toute la soirée à en citer des preuves sans nombre ; je ne les rapellerai point ici, je dirai seulement que M. Suard traduisit cette correspondance, et qu'il y joignit une préface pleine d'impartialité, mais peu favorable à l'auteur de l'insulte faite à son respectable ami.

M. Suard étoit en correspondance avec M. Robertson, qui se préparoit à nous donner l'histoire de Charles-Quint ; il desiroit que M. Suard se chargeât d'en faire la traduction, et M. Suard formant le même vœu, M. Robertson lui en envoya les feuilles, à mesure qu'on les imprimoit. C'étoit un véritable bonheur que d'avoir à traduire un si bel ouvrage, où l'auteur, dans l'introduction, fait le tableau des progrès de la civilisation de l'Europe, en assigne toutes les causes et

répand, sur un ouvrage d'une érudition immense, une lumière qui ne laisse au lecteur que le plus vif intérêt et le bonheur de le suivre. Cette traduction ne fit rien perdre à M. Robertson de l'élégance, de l'harmonie, de la noblesse de son style. Le traducteur y disparoît toujours, pour ne laisser voir que l'auteur (1).

L'abbé Arnaud vivoit à côté de nous et c'étoit l'homme le plus facile et le plus agréable à vivre que j'aie connu. Jamais je ne lui ai vu un moment d'humeur ni d'impatience, quoiqu'il fût plein de vivacité. Il ne sortoit jamais, pour aller dîner, sans venir me demander de mes nouvelles; et, quand nous soupions chez nous, il venoit nous dire bonsoir et nous raconter tous les plaisirs dont sa journée avoit été remplie, avec une gaieté qu'il

(1) C'est aussi M. Suard qui a traduit en partie l'*Histoire de l'Amérique* du même auteur. Il a revu entièrement, dans ses dernières années, sa traduction de *Charles-Quint*, et y a joint une vie très intéressante de l'auteur.

étoit impossible de ne pas partager : les bons dîners, les belles femmes, les grands et les petits spectacles, il voyoit tout ; et quoiqu'il ne connût que deux tyrans, disoit-il souvent, *le génie et la beauté*, le besoin de s'amuser en étoit un troisième, qui ne lui faisoit pas même dédaigner les spectacles de la foire, pas même celui des chiens qui dansoient et montoient à l'assaut ; et il faisoit pâmer de rire ceux à qui il parloit des talents de ces différents acteurs, quels qu'ils fussent.

Il venoit de faire connoissance avec madame la comtesse de Tessé, qu'il amusa et intéressa bien promptement. On sait l'amitié active et agissante avec laquelle cette femme aimable et pleine d'esprit servoit ses amis. Elle sut bientôt que toute la fortune de l'abbé Arnaud se bornoit à 2,500 livres. Elle chercha avec lui les moyens de l'améliorer ; il en parla à M. Suard, qui lui conseilla de faire demander au duc de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères, de donner aux deux

amis la direction de la *Gazette de France*, qui coûtoit beaucoup au ministère, tandis que, par l'arrangement proposé, cette direction donneroit de l'aisance aux deux amis, sans faire rien perdre aux affaires étrangères. Madame de Tessé ne perdit pas un moment pour proposer cet arrangement au chef du bureau, qui disposoit, comme on le sait, de ces affaires peu importantes. Il se montra étonné que des hommes de lettres ne se trouvassent pas assez riches avec 2,500 livres de revenu. Madame de Tessé, indignée et ne pouvant concevoir qu'on regardât les hommes de lettres comme ayant fait vœu de pauvreté, écrivit, dans ce moment, à M. Suard : « Je voudrois que cet homme « fût à l'aumône, pour avoir le plaisir de « la lui refuser. » Elle étoit fort liée avec la princesse de Beauveau (1), qui s'inté-

(1) La maréchale de Beauveau, que M. Suard voyoit souvent, lui a laissé en legs le portrait de Montaigne, peint par Léonard, et deux charmants tableaux de Vanloo.

ressoit beaucoup, ainsi que le prince son mari, à M. Suard. Elle étoit liée aussi avec la duchesse de Grammont, sœur du duc. Elle les mit toutes les deux dans l'intérêt de la cause qu'elle desiroit vivement de gagner, et demanda à la duchesse de lui présenter son ami, l'abbé Arnaud. Il ne pouvoit manquer de lui plaire; la nature lui en avoit prodigué tous les moyens. Comme il n'osoit parler de son propre intérêt, il s'étendit beaucoup sur le mérite de son ami, qu'il aimoit par-dessus tout, et pour qui même il avoit une sorte de respect. La duchesse lui dit: Vous plaidez si bien sa cause, que je veux que mon frère vous entende; et je vous présenterai moi-même à lui. On dit que le duc de Choiseul, quand une femme étoit intéressée dans une requête, demandoit toujours, d'abord si cette femme étoit jolie, ensuite si elle aimoit son mari. Il suivit avec l'abbé son usage ordinaire et ouvrit un vaste champ aux exagérations de celui-ci. Mme de Grammont, qui s'en divertissoit,

dit au duc: Avouez, mon frère, que M. et madame Suard ont, dans M. l'abbé, un excellent négociateur. Le duc, déja bien disposé par elle et par mesdames de Tessé et de Beauveau, dit qu'on ne pouvoit résister à tant d'éloquence, et qu'il vouloit que M. et madame Suard, déja si heureux par leur tendresse, le fussent encore davantage par l'aisance qu'il pouvoit leur procurer.

Les deux amis, dès ce moment, sans rien faire perdre aux affaires étrangères, passèrent de 2,500 à 10,000 francs de revenu chacun.

Ce changement heureux remplissoit tous les vœux naturellement modérés que M. Suard et moi pouvions former. Je m'accommodois, sans effort, à la médiocrité, mais nous sûmes jouir des dons de la fortune, quand elle vint nous les offrir. Nous eûmes ainsi notre petit soupé un jour de la semaine, et une charmante soirée; et les amis de M. Suard parurent jouir plus que lui-même de cette amélioration de sa situation.

J'allois souvent à la campagne de nos amis, et souvent aussi à celle de mon frère, dont la maison étoit pour moi la maison paternelle. M. Suard, me voyant renaître dans le peu de jours que je pasai à la campagne, s'occupa de m'obtenir un logement ou à Choisi, ou à la Muette, ou à Saint-Cloud, chez le duc d'Orléans, où nous passions une partie de la belle saison; il n'attendoit qu'une occasion de vendre une partie *de son trésor*, sa bibliothéque, pour m'acheter une petite maison.

Quelque temps après, l'abbé Morellet, qui se plaisoit beaucoup dans la société où nous vivions, voulut aussi la réunir chez lui à un déjeûner les premiers dimanches du mois. Mesdames Saurin, Bro**, Po** et moi, n'en manquions pas un, ainsi que tous les hommes de nos amis. L'abbé Morellet y invitoit les Caillot [redacted], les Grétri, les Hulmandel; et, après un déjeûner excellent, et une conversation intéressante, nous entendions une musique charmante. C'étoit une vraie fête que ces déjeûners; c'est

là que plus tard nous entendîmes, pour la première fois, Gluck et sa niéce, que l'abbé Arnaud appeloit une *petite muse*. Elle étoit excessivement délicate et presque aérienne. Mais les sons de sa voix pénétroient jusqu'à l'ame. C'est là aussi que nous entendîmes Mélico, adorateur passionné de Gluck, et presque son éléve, dans le rôle d'Orphée, suppliant les Furies de se laisser toucher par ses pleurs, et qu'il nous en fit répandre dès que les premiers sons sortirent de sa bouche. Gluck y représentoit, à lui seul, la troupe inexorable des démons, par ses *non* terribles. C'est là, aussi, que pour la première fois l'abbé Morellet, qui vouloit nous surprendre, nous transporta tout-à-coup dans le ciel, par les sons ravissants d'une harmonica, placée dans une piéce voisine et touchée par Hulmandel. Les jeunes poëtes y venoient quelquefois chercher des encouragements à leurs talents naissants. MM. La Harpe et Delille nous lisoient aussi quelquefois leurs vers, et l'abbé Morellet adressoit à

la société des chansons aussi aimables que spirituelles et piquantes. Je n'ai point vu de réunion plus aimable et qui se séparât avec plus de regret.

Le cœur de l'abbé Morellet étoit aussi excellent que sa raison étoit parfaite. Cette raison étoit toujours animée, et ses discussions, fondées sur des connoissances étendues et long-temps méditées, avoient presque la chaleur des passions.

M. Suard profita du loisir que lui donnoit son aisance pour faire plusieurs morceaux de littérature et de biographie, sur La Rochefoucauld, madame de Sévigné, La Bruyère, une vie du pape Ganganelli, une vie du Tasse, qui est à la tête de l'édition du duc de Plaisance; tous ces morceaux, qui sont des modèles dans ce genre, ont été insérés depuis dans les mélanges de littérature que M. Suard a publiés il y a quinze ans. Les gens de lettres ainsi que les gens du monde ont goûté ces différents morceaux, comme le produit d'un excel-

lent écrivain, d'un véritable homme de lettres et d'un homme d'un excellent goût. Je recommande au lecteur les *Conseils à un jeune homme*, qu'on trouve également dans les mélanges de littérature. Le jeune homme qui donna à M. Suard l'idée de ce petit écrit étoit de nos amis; il étoit aussi beau que bon et aimable, mais il avoit le travers, très excusable à son âge, de vouloir réunir tous les genres de mérite. M. Suard, dans les leçons qu'il se plaît à lui donner pour le guérir de cette prétention, me semble réunir au plus haut degré la connoissance de l'homme et la science du monde à la sagesse d'un philosophe. Parmi les choses remarquables qu'offre cet excellent morceau, se trouve cette maxime, si vraie, qu'il prête aux Chinois, et qui est de lui. *L'ame n'a point de secret que la conduite ne révèle.*

C'est encore dans les mélanges de littérature qn'on trouve les *Lettres d'un solitaire des Pyrénées*, fiction heureuse qui

charme également l'esprit et le cœur. Les aperçus les plus ingénieux s'y mêlent aux traits de sentiment les plus exquis. Il est impossible de mieux exprimer les regrets du cœur, de mieux saisir le langage de la mélancolie. Ces mêmes lettres contiennent des détails curieux sur madame de Tencin, dont le caractère et le tour d'esprit y sont présentés sous le jour le plus vrai et le plus piquant à-la-fois. Elles se terminent par une histoire très agréable, dont le vaudeville depuis s'est emparé.

Comme M. Suard n'aspira jamais à la célébrité, son esprit, avide d'aliments, put se porter sur un grand nombre d'objets. Il ne négligea point les sciences, et son instruction en ce genre étoit plus profonde et plus étendue qu'on ne le soupçonnoit : on peut en voir la preuve dans la huitième lettre d'un solitaire des Pyrénées, où il examine *les études de la nature*, de Bernardin de Saint-Pierre, en homme très versé dans le système du monde, et toujours avec ce ton d'estime

et de politesse qui sied si bien aux critiques éclairés, et que méritoit aussi un écrivain si distingué.

Les matières de législation furent aussi pour M. Suard un objet d'étude. Il s'attacha sur-tout à bien connoître la constitution et le gouvernement des Anglois. Ses belles pages sur l'ordre judiciaire de ce peuple, celles sur le jury, feroient honneur à un publiciste de profession.

Mais ce qu'il étudia le plus, et qui l'attacha le plus constamment, ce qu'il connut le mieux, ce fut sa propre langue. Personne, j'ose le dire, ne le surpassa en pureté, en clarté, en élégance. Personne n'a écrit avec plus de goût et de sagesse la langue françoise ; elle n'a pas un secret qu'il n'ait surpris, pas une nuance qu'il n'ait démêlée ; il en a observé toutes les ressources, pénétré tout le mécanisme ; c'est ce dont on peut se convaincre en lisant ce qu'il a écrit sur La Rochefoucauld, sur madame de Sévigné et particulièrement sur La Bruyère ; il est je crois le pre-

mier qui ait mis ce dernier au rang de nos plus grands prosateurs, et qui nous l'ait représenté comme écrivain aussi dramatique que profond observateur. Ceux qui depuis ont fait l'éloge de La Bruyère, ont presque tous emprunté ses idées.

Les arts furent, après les lettres, ce que M. Suard aima le mieux; un beau tableau, une belle statue, de beaux sons, le touchoient presque aussi vivement qu'un beau livre et qu'un discours éloquent : à l'organisation la plus heureuse pour sentir le mérite des chefs-d'œuvre en tout genre, il joignoit des connoissances aussi variées que ses goûts, et en parloit avec autant de justesse que de convenance. Le morceau qu'il a consacré à la mémoire de Drouais, jeune homme enlevé de si bonne heure à la peinture et qui laissa tant de regrets après lui, et celui qu'il a écrit sur Pigal, à qui le tombeau du maréchal de Saxe a fait tant d'honneur, suffiroient pour justifier les éloges que je lui donne ici. Je l'accompagnois dans ses visites

chez les artistes, et j'étois toujours aussi frappée que charmée de sa promptitude à exprimer, avec autant de vérité que de délicatesse, l'impression qu'il recevoit de leurs ouvrages.

Connoisseur dans tous les beaux arts, il le fut sur-tout en musique, et il eût même été s'il eût voulu quelque chose de plus. La musique eut toujours pour lui un attrait particulier; la disposition de ses organes le rendoit non seulement très sensible aux charmes de cet art, mais encore très propre à le cultiver. Il avoit une voix très juste et singulièrement douce et sensible; il jouoit un peu du piano; il avoit appris les régles de la composition; enfin, il eut en musique toutes les connoissances que peut avoir un simple amateur. Je pourrois citer à l'appui de cette assertion sa lettre à Gluck, dans les mélanges de littérature, et la correspondance de l'anonyme de Vaugirard.

On voit, par tout ce que je viens de dire, combien furent variés les talents, les con-

noissances et les occupations de M. Suard. Il dissémina les forces de son esprit, et l'on va voir qu'il ne s'en repentit pas. Dans un morceau inédit, que j'ai trouvé dans ses papiers, il blâme les hommes de génie, comme Pascal, Leibtnitz, d'Alembert de n'avoir pas concentré toutes leurs forces sur la science qui étoit leur passion dominante, et qui pouvoit le plus sûrement les conduire à la gloire : « Mais « pour ceux, dit-il, qui ne sont pas doués « du génie qui crée, ou d'un talent mar- « qué pour une branche de littérature, si « leur goût les porte à étendre et à varier « leurs connoissances, ils peuvent, en se « livrant à ce goût, non seulement trou- « ver plus de bonheur, mais même se ren- « dre plus utiles, qu'en s'attachant exclu- « sivement à un objet particulier de mé- « ditation et de travail : c'est ce qui m'est « arrivé à moi-même ; mais c'est ce que « j'ai pu faire de mieux. J'ai suivi mon « penchant, j'ai beaucoup joui, et je n'ai « rien sacrifié, car je ne pouvois pas aspi-

« rer à la gloire d'homme de génie, la « seule qui eût pu me tenter. »

Ah! je l'atteste, il a été bien plus heureux que ceux qui ont fait de la gloire leur unique idole. L'étude l'a conduit par une douce pente à la connoissance de la vérité; la soif de la renommée, le sentiment de la rivalité n'ont pas troublé un seul instant les pures jouissances que lui ont procurées les lettres. A défaut de la gloire, il a obtenu cette considération qui s'attache toujours aux hommes qui, comme lui, joignent un beau caractère à un esprit supérieur. L'amitié n'a pas cessé dans tout le cours de sa vie d'embellir son existence; ses vertus, si naturelles, si vraies et si douces, l'on fait chérir autant que son ame élevée et ferme l'a fait estimer. Il a vécu et a disparu de la terre, environné d'amis dignes de lui, autant que lui-même étoit digne d'eux.

Le duc de Choiseul, menacé depuis longtemps dans sa place, fut exilé à Chanteloup, pour n'avoir pas voulu fléchir de-

vant madame du Barri. Il y emporta les regrets d'une grande partie de la France, dont les premiers personnages sembloient à l'envi l'un de l'autre aller le chercher et vivre avec lui dans son exil.

Louis XV fut quelque temps sans nommer un ministre des affaires étrangères et en remplit lui-même les fonctions. J'ai ouï dire par des hommes à même d'être bien instruits, que le grand Frédéric se montra plus satisfait des dépêches de ce monarque que de celles d'aucun de ses ministres. Ce prince avoit l'esprit éminemment juste; son avis dans le conseil obtenoit toujours l'approbation des hommes les plus éclairés qui le composoient; mais le cardinal de Fleuri l'avoit accoutumé à croire qu'il devoit faire céder son opinion à celle du plus grand nombre. Il cédoit la plupart du temps avec regret et avec la conscience que son avis étoit le meilleur, et cette habitude, entretenue par sa défiance naturelle, dut être quelquefois funeste aux résultats du conseil.

Un jour de cet interrégne d'un ministre des affaires étrangères, Louis XV lisant au conseil une dépêche qu'il venoit d'écrire, tous les membres lui en firent les plus grands éloges. « Bon ! dit ce prin« ce, voilà comme vous êtes : vous êtes « toujours contents des nouveaux minis« tres. »

Ce fut le duc d'Aiguillon qui fut nommé à la place du duc de Choiseul. Ce choix n'avoit pas l'opinion publique pour lui. L'affaire du duc d'Aiguillon avec M. de La Chalotais, en Bretagne, avoit été très défavorable au premier, et, dans ce moment, on le regardoit comme le principal auteur de la disgrace de son prédécesseur, que tout ce qui nous entouroit regrettoit avec nous. Nous étions bien loin d'imaginer cependant le malheur qui alloit nous frapper. Dans l'ancien régime, à moins qu'on ne fût indigne de la place qu'on occupoit, la crainte de la perdre n'étoit point connue. Le duc d'Aiguillon se montra contraire, dès les premiers

moments, à tous ceux que son prédécesseur avoit favorisés. L'abbé Arnaud et M. Suard apprirent bientôt que le duc vouloit les dépouiller de leur place et la donner à un nommé Marin, l'objet du mépris de tous ceux qui le connoissoient, et que depuis mademoiselle de l'Espinasse n'appela jamais que le monstre marin.

Il falloit un prétexte pour dépouiller deux hommes chéris et estimés du public, d'une place qu'ils occupoient depuis dix ans, et ce prétexte fut bientôt trouvé.

M. Suard envoyoit toutes les semaines aux affaires étrangères la *Gazette de France* en épreuves ; mais avant de la laisser publier, le ministre ou le chef des bureaux supprimoit les articles qu'il ne leur convenoit pas qu'on imprimât. M. Suard, qui la dirigeoit, n'avoit aucun intérêt à rétablir ce qu'on avoit effacé aux affaires étrangères. Dans la dernière gazette qui avoit paru, il y avoit un article sur un mariage très disproportionné d'un frère du roi d'Angleterre qu'on avoit an-

noncé dans tous les papiers anglois, et on n'avoit point effacé cet article à Versailles; mais le duc d'Aiguillon soutint toujours qu'on l'avoit conservé malgré lui. C'étoit un absurde mensonge; car il n'est personne qui ne sente qu'on n'avoit nul intérêt à le laisser s'il fût revenu effacé; il jeta les hauts cris, comme si la guerre alloit être déclarée entre la France et l'Angleterre. A cette occasion, milord Stormont, ambassadeur de cette nation, et que nous rencontrions souvent chez M. Necker, environné sans cesse des plus tendres amis de M. Suard, et l'estimant personnellement lui-même, assura le duc d'Aiguillon, à qui on n'osoit reprocher son odieux mensonge, que son maître ne s'étoit pas plaint, qu'il ne se plaindroit pas, qu'il n'étoit pas dans son pouvoir d'empêcher qu'on imprimât de pareilles nouvelles dans son pays, et encore moins chez ses voisins. Tout fut inutile; le duc fut aussi sourd aux raisons de milord Stormont qu'aux instances de madame

du Barri, qui aimoit l'abbé Arnaud, et plaida sa cause avec chaleur.

On ne vit jamais un intérêt plus général que celui qu'inspiroient ces deux hommes aussi heureux alors qu'ils étoient aimables et chéris. Plusieurs personnes de la cour, peu accoutumées à ces actes d'injustice, blâmèrent le duc d'en commettre une envers deux hommes qui possédoient l'estime publique; mais M. Suard, qui intéressoit plus particulièrement par l'aménité de son caractère, par la sûreté de son commerce, par la constance dans ses affections, et sans doute aussi par sa position même, ne voyoit autour de lui que des amis consternés de sa ruine. Il avoit voulu qu'on me cachât tout, pour ne point me priver du plaisir qu'il étoit sûr que je goûterois à une séance qui alloit avoir lieu à l'Académie, où M. de La Harpe venoit d'obtenir le prix par son éloge de Fénélon, dont j'adorois le génie et les vertus; et j'étois fort étonnée de me voir aborder à la promenade par des per-

sonnes qui venoient me demander s'il étoit vrai qu'il eût perdu sa place ; je les rassurois, le calme parfait de M. Suard ne m'ayant pas laissé le moindre soupçon qu'il eût même à combattre la plus légère inquiétude.

C'étoit une véritable solennité que ces assemblées à cette époque. Elles étoient composées de tout ce qu'il y avoit de distingué dans toutes les classes ; et les quarante fauteuils étoient honorés, presque tous, par le mérite ou le rang éminent de ceux qui les occupoient. Dans cette séance, une des tribunes étoit occupée par la famille de Fénélon. Son portrait, qui représente si bien la beauté de son ame et de son génie, étoit placé au-dessus de la tribune. M. d'Alembert, avant de faire la lecture de l'éloge de Fénélon, montra cette tribune et ce portrait au public, et dit quelques mots sur cet homme adoré, qui disposèrent à l'attendrissement. Mon émotion dura toute la séance, et les applaudissements répétés et écla-

tants du public, joints à ce sentiment que l'on éprouve toujours en assistant au plus beau jour de l'homme couronné, portèrent souvent mon émotion jusqu'aux larmes. (On verra bientôt pourquoi je parle ici de mon émotion et de mes larmes.) Nous rentrâmes, M. Suard et moi, après la séance ; je fus étonnée quelques moments après de voir arriver chez moi M. d'Alembert et plusieurs de nos amis, qui prièrent M. Suard de passer un moment avec eux dans son cabinet. Ils rentrèrent bientôt, mais avec l'air d'une telle tristesse, que je leur en montrai ma surprise et leur en demandai la cause. M. d'Alembert me dit qu'ils étoient tous inquiets, et que la place de M. Suard étoit menacée par le duc d'Aiguillon. Cette nouvelle me frappa comme un véritable malheur pour M. Suard. Il alloit perdre une aisance qui le rendoit indépendant ; il ne cultivoit les lettres que pour son bonheur ; il alloit donc être obligé de travailler pour sa femme et pour lui-même. Quelle triste différence !

Les questions que je fis à nos amis ne me laissèrent point d'espérance ; et quand ils furent partis, M. Suard m'apprit que l'arrêt étoit prononcé ; mais il me montra tant de courage sur la perte d'une place qui le mettoit sous la dépendance du duc d'Aiguillon, me parla des moyens qui lui restoient avec une espérance si confiante, que je fus consolée dans le moment même, en voyant qu'il rentreroit sans peine dans notre première médiocrité.

Nos amis ne furent plus occupés qu'à chercher une personne qui eût de l'influence sur le duc d'Aiguillon, pour demander une pension, dont celui-ci ne parloit pas. On découvrit que madame de Maurepas étoit la seule qui eût quelque influence sur le duc, et que le duc de Nivernois pouvoit aussi quelque chose sur elle. Il étoit placé vis-à-vis de moi pendant la séance de l'Académie, et m'avoit souvent embarrassée par ses regards. Il avoit dit à M. de La Harpe, en lui demandant mon nom, « elle a bien bonne

« grace à pleurer. » M. d'Alembert instruit de ses relations avec madame de Maurepas, de l'intérêt avec lequel il avoit vu couler mes larmes, se rendit chez le duc de Nivernois, qui lui dit qu'il ne perdroit pas un moment pour obtenir un dédommagement si juste en faveur de deux hommes couverts de l'estime publique, et que lui-même estimoit personnellement; et sa galanterie naturelle fit entrer mon intérêt pour quelque chose dans la justice de la cause qu'il alloit plaider.

On avoit si mauvaise opinion du duc, qu'on étoit persuadé que son silence sur le dédommagement qu'il devoit à ces messieurs n'étoit qu'une vengeance momentanée contre les protégés du duc de Choiseul.

M. de Nivernois ne tarda pas à instruire MM. Suard et Arnaud de son succès. Le duc leur donnoit 2,500 liv. de pension, qui étoient les appointements qu'ils avoient avant d'obtenir la direction.

M. Suard, touché de l'activité pleine

d'intérêt qu'il avoit portée dans la cause qu'il venoit de plaider, intérêt dans lequel il m'avoit comprise, desira que je l'accompagnasse dans la visite de remerciement qu'il vouloit faire à M. de Nivernois; il nous reçut avec toutes les graces qui distinguoient cet aimable seigneur, et depuis nous invita l'un et l'autre à dîner avec lui.

Comment M. Suard auroit-il connu quelques regrets sur la perte de son aisance, quand il se voyoit enrichi de tous les biens du cœur? Il n'avoit jamais douté de l'amitié de ses amis; j'ai toujours vu son ame fermée à la défiance; mais quand on a mérité de vrais amis et que le malheur vient vous visiter, ils semblent alors oublier leur propre intérêt pour ne s'occuper que du vôtre.

Quelques jours après la nouvelle de la pension obtenue je reçus une lettre dont la grosseur m'étonna. En la décachetant j'y trouvai un contrat de huit cents livres de rentes perpétuelles sous le nom de M.

Suard et le mien, avec un billet d'une main inconnue, qui disoit, « qu'une personne « qui nous aimoit tendrement espéroit « de notre amitié que nous consentirions « qu'elle pût répandre quelque douceur « sur des vies si chères à nos amis. » Je portai ce billet et ce contrat à M. Suard, qui fut aussi touché que moi de cette nouvelle preuve d'intérêt, dont nous devinâmes bien promptement les auteurs. M. Suard écrivit au notaire désigné dans le contrat qu'il avoit le nécessaire absolu, et que son travail lui donneroit le reste à lui et à sa compagne. Il y ajoutoit l'expression de toute sa sensibilité et de sa reconnoissance pour l'être généreux qui lui donnoit une preuve si rare de son amitié. Il avoit écrit le matin même, et dînoit ce jour-là chez le baron d'Holbach, où il y avoit une nombreuse société; il raconta ce qui lui étoit arrivé le matin. Ce fut un enthousiasme général; on le conjura de ne pas affliger, par un nouveau refus, un ami si noble et si délicat; on lui parla de

moi dont les intérêts lui étoient bien chers, mais qu'ils savoient bien ne former d'autre vœu que celui de lui voir suivre son propre sentiment. Cette nouvelle se répandit le même jour chez tous nos amis, qui furent transportés. « Il y a donc « encore de la vertu, m'écrivoit l'un d'eux ! « je n'en ai jamais douté, mais que je suis « enchanté que cette vertu vous ait rencon-« trés ! Vous serez donc heureux encore, « et combien vos amis jouiront de votre « bonheur ! Je ne doute pas que M. Suard « n'accepte, parceque le bienfaiteur est « digne de tous les deux, et qu'il y auroit « une bonne action de moins dans le « monde si vous n'acceptiez pas. »

M. Suard, qui avoit refusé les offres du baron d'Holbach avant son mariage, fut pourtant ébranlé par des considérations relatives à sa femme ; d'ailleurs il n'étoit entouré que d'amis qui le conjuroient de ne pas affliger l'auteur d'un don si généreux, et qui se tenoit voilé, pour ne pas blesser notre délicatesse : mais il ne

voulut se déciderqu'à la condition que l'auteur se montreroit et accepteroit sa reconnoissance. Il vit le notaire et le questionna; le notaire l'assura qu'il ignoroit absolument le nom du donataire, mais qu'il avoit été chargé de plus d'un contrat de cette nature de la part de la même personne. M. Suard découvrit bientôt qu'il ne s'étoit pas trompé en croyant que c'étoit M. et madame Necker. Ils furent instruits par ses amis que tous les refus céderoient à l'estime qu'il avoit pour eux; ils vinrent sur-le-champ se jeter dans nos bras, avec un attendrissement qui fut partagé par M. Suard et moi; et, en embrassant M. Necker, je lui dis, lequel de nous deux doit aujourd'hui le plus à l'autre?

Il fallut abandonner notre logement, témoin depuis six ans de notre bonheur. M. Suard trouva une maison entière, rue Louis-le-Grand, qu'il loua comme principal locataire. L'abbé Arnaud ne pouvoit plus se séparer de lui et nous y suivit. Il lui resta deux logements de garçon

qui furent presque toujours occupés par des amis.

M. Suard eut peu de temps après une correspondance littéraire avec un prince souverain d'Allemagne ; et bientôt ses amis, sans qu'il le leur demandât, lui obtinrent une pension de douze cents livres sur *l'Almanach royal.*

Il cherchoit un acquéreur d'une partie de ses livres anglois. Il le trouva dans le duc de Coigny, qui souvent l'avoit obligé en nous donnant des logements dans les maisons royales. Le duc en prit pour 12,000 francs, avec lesquels M. Suard m'acheta une jolie maison à Fontenai-aux-Roses, dans une situation charmante, où, de mon salon et de ma chambre, je découvrois un amphithéâtre de bois superbes et très étendus, dont le paysage étoit aussi varié dans ses aspects que dans ses productions, et offroit au printemps d'immenses champs de roses et de cerisiers en fleurs, sur un terrain en mouvement, qui formoient un coup-d'œil enchanteur.

M. Suard ne passoit guère de jour sans me voir, il venoit ou dîner avec moi, ou souper et déjeûner le lendemain; mais les amis qui lui restoient à Paris lui ayant demandé de leur donner à dîner un jour de la semaine, il leur dit que, s'ils vouloient se contenter d'un dîner d'anachoréte, il le leur donneroit très volontiers: ils ne voulurent qu'un pot-au-feu avec les légumes et les fruits très abondants du jardin. Nous prîmes le dimanche, car j'allois là pour vivre solitaire, excepté dans les soirées d'automne, quand j'avois M. Suard près de moi. Ce dimanche devint un jour de fête pour nous et nos amis, qui arrivoient avec leurs voitures chargées de tout cc qu'il y avoit de meilleur; de sorte que c'étoit un véritable festin que ces dîners : c'étoient MM. de Garville, de l'Étang et de Vaines qui en faisoient le plus souvent les frais : nous y invitions aussi les amis qui nous restoient à Paris. M. de Vaines, d'un esprit très distingué, de la société la plus animée et qui aimoit

beaucoup le monde, me disoit quelquefois: Mais, madame Suard, que faites-vous ici? Du bonheur, lui disois-je, mais le dimanche est toujours une féte pour moi, qui ajoute un charme à la solitude peu interrompue des autres six jours de la semaine.

M. Suard fut nommé l'un des quarante en 1774. Je transcris ici la lettre que je reçus à ce sujet de mademoiselle de l'Espinasse.

« Je vous fais mon compliment, ma-
« dame, et je partage votre plaisir avec
« tant de verité et d'intérêt, que je serois
« presque tentée de croire que vous me
« devez aussi des félicitations. Ayez du
« moins assez de bonté pour être bien
« persuadée qu'il n'y a que vous au
« monde à qui je céde l'avantage de mieux
« aimer M. Suard et de prendre un intérêt
« plus tendre à tout ce qui le touche. Si
« c'étoit un moyen de vous plaire et de
« mériter votre amitié, personne n'y au-
« roit plus de droit que moi, et ne senti-

« roit plus vivement le prix de ce que
« vous voudriez bien y accorder. Votre
« ami le M**.... sera sans doute instruit
« par vous, madame, de l'élection de M.
« Suard ; il mérite de partager tout ce qui
« vous intéresse par son attachement pour
« vous. Recevez, je vous prie, la tendre
« assurance des sentiments que je vous ai
« voués pour la vie. »

Dans son discours, M. Suard s'attache à montrer les bienfaits des lumières et de la philosophie ; de la philosophie si mal entendue, si mal interprétée par ceux qui veulent attirer la haine sur ses partisans : il la considéroit comme la raison perfectionnée par les lumières de tous les siècles. Il ne la souilloit point en l'accusant de tous les excès qui en bannissoient une religion tolérante et éclairée. Jamais je n'ai entendu M. Suard prononcer un mot de raillerie sur cette base sacrée de la morale ; et toujours, dans l'intimité de la confiance, il applaudissoit à mon amour pour l'auteur de tous les biens que j'en

avois reçus, et dont le premier et le plus grand étoit lui-même.

Après avoir parlé des bienfaits de cette philosophie pour l'amélioration des sociétés humaines, il parle de son heureuse influence sur les beaux arts, et sur-tout sur la poésie, dont elle a étendu et agrandi le domaine. Il parle d'une ligue qui s'étoit formée au commencement du dix-septième siécle, dont les chefs étoient Fontenelle et La Motte : « Il n'a pas tenu « à eux, dit-il, qui faisoient des vers où « l'esprit imitoit le talent, qu'on ne les « considérât comme une combinaison de « sons, dont le seul mérite étoit d'amuser « l'oreille, pour donner un air de nou- « veauté à des idées communes.

« Heureusement pour le bon goût, il « s'éleva, dans le même temps, un hom- « me extraordinaire, né avec l'ame d'un « poëte et la raison d'un philosophe; la « nature avoit allumé dans son sein la « flamme du génie et l'ambition de la « gloire : son goût s'étoit formé sur les

« chefs-d'œuvre du siècle dont il avoit
« vu la fin, son esprit s'enrichit de toutes
« les connoissances qu'accumuloit le sié-
« cle de lumières dont il annonçoit l'au-
« rore. Si la poésie n'étoit pas née avant
« lui, il l'auroit créée ; il la défendit par
« des raisons, il la ranima par son exem-
« ple, il en étendit le domaine sur tous
« les objets de la nature : tous les phéno-
« ménes du ciel et de la terre, la méta-
« physique et la morale, les révolutions et
« les mœurs des deux mondes, l'histoire de
« tous les peuples et de tous les siécles, lui
« offrirent des sources de nouvelles beau-
« tés. Il donne des modéles de tous les
« genres de poésie, même de ceux qui n'a-
« voient pas encore été essayés dans notre
« langue. Il rendit le plus beau des arts à
« sa première destination, celle d'embel-
« lir la raison, et de répandre la vérité.
« L'humanité sur-tout respira dans ses
« écrits : il leur imprima ce caractère no-
« ble et touchant qui donnera à l'auteur
« encore plus d'adorateurs et d'amis, dans

« les siècles futurs, qu'il n'a eu dans le « nôtre d'envieux et de calomniateurs. »

Ce portrait, où le public reconnut Voltaire, obtint les plus grands applaudissements. M. de Voltaire, qui ne manquoit ni de modestie ni de fierté, ne put s'y méconnoître, et voici la lettre qu'il adressa à M. Suard.

« J'ai, Monsieur, plus d'un remerciement à vous faire; je n'ose vous parler « d'un portrait dans lequel je ne dois pas « avoir l'impudence de me reconnoître; « mais s'il étoit vrai que vous eussiez voulu « soutenir un pauvre vieillard, sur le bord « de sa tombe, contre la cabale des Sabatiers et des Cléments, jugez quelle obligation vous auroit ce bon-homme, et « comme il marcheroit gaiement vers sa « dernière demeure.

« C'est d'un plus grand bienfait que je « voudrois vous rendre des actions de « graces publiques, pour votre très étonnant discours, pour cette vertu courageuse dont vous avez donné le premier

« l'exemple, pour cette raison victorieuse
« avec laquelle vous avez confondu les
« ennemis de la raison. Le jour de votre
« réception sera une grande époque. Il y a
« si peu d'intervalle entre l'éloge de Féné-
« lon, condamné par la Sorbonne, et votre
« discours, que je suis encore tout stu-
« péfié de votre intrepidité ; il est vrai
« qu'elle est accompagnée d'une grande
« sagesse : vous êtes couvert de l'égide de
« Minerve, en frappant à droite et à gau-
« che avec l'épée de Mars.

« Voilà, Dieu merci, une nouvelle car-
« rière ouverte : il faut jeter au feu cette
« foule de discours qui n'ont été que de
« fades éloges en style académique. Je
« vois enfin les fruits de la philosophie,
« et je commence à croire que je mourrai
« content.

« Savez-vous, Monsieur, qu'un curé de
« votre pays et de mon voisinage a fait
« un assez gros livre pour prouver que
« je suis le plus religieux des hommes,
« et que j'ai eu bien de la peine à empê-

« cher qu'il ne fût imprimé, tant la bonté « extrême de cet honnête curé auroit fait « rire la malignité humaine.

« Je vais relire votre discours pour la « quatrième fois. Si mes quatre-vingts « ans et mes maladies me permettoient « de me remuer, je viendrois vous em-« brasser vous et vos amis.

« Adieu, Monsieur, point de formule « gothique de très humble, etc., etc., je « suis trop votre redevable. »

Quand M. de Voltaire vint à Paris, il y vit beaucoup M. Suard, et le traita toujours avec autant d'estime que de bienveillance. Il conservoit un doux souvenir du portrait qu'il avoit fait de lui, et ne parloit qu'avec reconnoissance de ce qu'il appeloit *ses bontés*. Il permit à M. Suard seul d'assister à une répétition d'Irène, et M. Suard a intéressé plus d'une fois notre société, en racontant ses observations, les éloges et même les critiques qu'il adressoit aux différents acteurs. C'étoit une scène charmante.

Je fus aussi reçue de M. de Voltaire avec la même bonté qu'il m'avoit montrée à Fernai. Je le vis trois fois, et nous acceptâmes un dîner de M. de Villette pour le voir et l'entendre plus long-temps. Mais helas! ce que je lui avois prédit est arrivé, c'est que s'il restoit quelques jours avec nous, nous le ferions mourir. En effet, pouvoit-il survivre, avec une aussi frêle machine, à un triomphe qui jamais n'a été obtenu par aucun mortel? Ai-je besoin de dire que M. Suard et moi y avons assisté?

L'abbé Arnaud, dont les opinions se confondoient presque toujours avec celles de M. Suard, tant l'amitié qui les unissoit étoit étroite, s'étoit passionné pour Gluck, comme il l'avoit été autrefois pour les Grecs. Habituellement plein de douceur et de politesse dans les discussions littéraires, il parut, lorsqu'il entendit la musique si dramatique de Gluck, sortir de son caractère de modération, et son admiration fut exclusive pour le com-

positeur allemand. Il se montra injuste envers Piccini, et intolérant pour tous ceux qui n'étoient pas aux pieds de son idole. Il ne parloit d'eux qu'avec le dernier mépris. Il se permit des épigrammes contre Marmontel, qui faisoit mettre en musique, par Piccini, son opéra de Roland. *Eh bien, dit-il, nous aurons un Orlando et un Orlandino.* Marmontel fut furieux et fit partager son humeur à Saint-Lambert et à d'autres amis communs : et M. Suard, qui n'avoit jamais été injuste envers Piccini ; qui estimoit son talent, comme on peut s'en assurer par les lettres de l'anonyme de Vaugirard ; M. Suard, à qui on prêtoit tous les sentiments de l'abbé Arnaud, porta la peine de son exagération. Saint-Lambert et madame d'Houdetot, très liés alors avec Marmontel, nous firent un accueil si différent de celui auquel nous étions accoutumés, que nous cessâmes absolument de les voir, et que nos relations furent interrompues pendant plusieurs années ; heu-

reusement M. Suard n'avoit rien à se reprocher. Enfin ils sentirent leur injustice; et comme ils l'aimoient véritablement, ils revinrent l'un et l'autre sincèrement à lui. M. Suard, dans la chaleur de cette querelle, avoit été voir *Atis*. Il étoit si peu disposé à l'injustice envers Piccini, homme aussi honnête que doux et simple, qu'il donna de justes éloges à quelques morceaux de cet opéra, entr'autres à l'air du sommeil d'Atis, qui me parut ravissant. Il rencontra Piccini, quelques jours après, à l'opéra; et M. Suard lui montra sa peine de ce qu'on l'avoit représenté à lui comme un ennemi de son talent. Ah! monsieur, lui répondit Piccini, que mes prétendus admirateurs ne me font-ils autant de bien que j'en reçois du moindre éloge d'un homme tel que vous!

En effet, il étoit malheureux pour lui, que la plupart de ses admirateurs ne sussent ce qu'ils disoient, en parlant de musique, car ils n'en connoissoient pas une note.

M. de La Harpe avoit sans doute des organes heureux pour la sentir, mais il étoit aussi ignorant qu'eux sur cet art. M. Suard, aussi mécontent que surpris de lui voir attaquer les partisans de Gluck, ses amis et ses défenseurs depuis dix ans, le traita avec une juste sévérité dans sa lettre à Gluck ; c'est-à-dire, qu'il lui prouva qu'il n'entendoit pas un mot de la chose dont il parloit avec le ton d'un homme qui, malgré cette ignorance, se croyoit le droit d'en parler.

J'eus le bonheur de faire cesser cette correspondance de l'anonyme de Vaugirard, en témoignant à l'abbé Arnaud et à M. Suard toute la peine que j'éprouvois de cette querelle, qui nous séparoit d'une partie de nos amis.

M. Suard étoit censeur royal depuis long-temps, quand le garde-des-sceaux le nomma censeur de tous les spectacles. C'étoit une place de 100 louis et qui donnoit le droit de donner deux places à chacun des huit spectacles de Paris. Cette

place étoit fort assujettissante, il l'a occupée jusqu'à la révolution ; et jamais aucun homme de lettres n'a trouvé en lui que la sévérité qu'exigeoit sa place, mêlée à tous les égards et à la bienveillance qu'il croyoit devoir à ceux qui cultivoient les lettres. Beaumarchais seul le trouva sévère ; il ne voulut jamais approuver *le Mariage de Figaro*. Il trouvoit, et le dit au garde-des-sceaux, que c'étoit une piéce de mauvais goût et de mauvaises mœurs. Beaumarchais intrigua à Versailles et obtint, je ne sais par quelle puissance, qu'elle paroîtroit sur la scène. Elle eut du succès, mais la saine partie du public jugea, comme M. Suard, qu'elle étoit scandaleuse.

A la réception de M. le marquis de Montesquiou, M. Suard, qui étoit directeur de l'académie, fut chargé de lui répondre. Ce discours étant, par sa nature, plus rempli de mouvement, eut plus de succès encore que celui de sa réception ; il renfermoit aussi une satire indirecte

contre la piéce de Beaumarchais. Le prince royal de Suéde, depuis roi, que M. Suard avoit déja vu chez le maréchal de Beauveau, s'approcha de lui à la fin de la séance, et lui dit : « Vous nous avez « traités un peu sévèrement, et peut-être « avec raison. Mais, ajouta-t-il en riant, « je suis si inaccessible à la raison, que « je vous quitte pour aller entendre Fi- « garo pour la troisième fois. — Beau « fruit de mon sermon, mon prince! dit « M. Suard. »

Louis XV n'étoit plus, et Louis XVI étoit monté sur le trône. Il avoit appelé, pour lui servir de guide, M. de Maurepas auprès de lui, et avoit nommé pour ministres MM. de Malesherbes et Turgot. Je n'ai pas plus le pouvoir que la connoissance et les lumières qu'il me faudroit pour me permettre de peindre les différents personnages qui vont paroître sur cette nouvelle scène. Je me bornerai à ne parler que de la conduite de M. Suard aux différentes et désastreuses

époques de la révolution. La nation avoit applaudi au choix de son roi et ne se nourrissoit que d'espérances. Ce prince n'apportoit sur le trône que le besoin de faire le bonheur du peuple qui lui étoit confié. Je me souviens avec quels transports et quelles acclamations ce bon prince fut accueilli à Paris, quand il y vint rétablir le parlement. Que les transports d'un peuple entier sont touchants ! Nous en étions émus et attendris, M. Suard et moi, jusqu'aux larmes. Hélas ! qui n'auroit pensé comme nous qu'ils commençoient une ère de bonheur pour la nation ?

Le *Journal de Paris* étoit le premier journal qui parût tous les jours, et le public étoit content d'avoir chaque matin un aliment à sa curiosité, en nouvelles politiques ou littéraires. Les auteurs, qui aussi en étoient les propriétaires, eurent l'imprudence d'y insérer une chanson, du chevalier de Boufflers, sur une princesse étrangère, parente de nos princes. Cette

chanson étoit trop plaisante pour ne pas amuser une partie du public et même de la cour; mais Louis XVI ne crut pas devoir pardonner aux auteurs d'avoir rendu sa parente l'objet de la risée publique. Il donna l'ordre de suspendre le *Journal de Paris*, et d'en ôter le privilége aux auteurs. M. de Miromesnil écrivit à M. Suard de passer chez lui, et, jugeant que lui seul pouvoit lui répondre que rien de semblable n'arriveroit dans l'avenir, il lui proposa, non seulement la censure, mais la propriété du *Journal de Paris*. M. Suard étoit trop juste pour ne pas repousser de toutes ses forces le privilége d'un journal qui, dès la première année, valoit cent mille francs à ceux qui en avoient eu l'idée. Il représenta au garde-des-sceaux combien cet arrêt deviendroit injuste par sa rigueur même; qu'une imprudence ne devoit pas être punie par la perte de la propriété de ceux qui l'avoient commise, et que jamais il ne consentiroit à se revêtir de leurs dépouilles. Mais le

roi le veut, dit M. Miromesnil. Le roi, dit M. Suard, ne peut avoir que le besoin d'être rassuré pour l'avenir contre une nouvelle imprudence. Je m'offre de l'en garantir en me chargeant seul de la censure. Il fut proposé au roi comme l'homme en qui M. de Miromesnil avoit la plus parfaite confiance. Le roi l'accepta, et le garde-des-sceaux, en rendant le privilége aux auteurs, ne leur cacha point qu'ils le devoient au refus de M. Suard, et voulut qu'en se chargeant d'une censure qui leur garantissoit leur propriété, il eût une part dans les bénéfices.

M. Suard rendit les plus grands services aux propriétaires dont il faisoit partie, en insérant souvent dans ce journal des morceaux de littérature, jusqu'à la révolution.

Douze mille livres de rente de plus vinrent mettre M. Suard dans une grande aisance. Il prit un cabriolet, avec lequel il se transportoit, après avoir rempli les

devoirs de ses places, à la jolie maison qu'il m'avoit donnée.

Mais, au milieu de tant de biens, la nature, quelquefois aussi cruelle que les hommes, nous avoit enlevé successivement les biens les plus chers. Plusieurs de nos amis, M. Helvétius et le baron d'Holbach, n'existoient plus; nous regrettions depuis long-temps madame Geoffrin. Le docteur Roux, notre médecin et notre ami, un des hommes les plus savants de l'Europe, nous fut aussi enlevé. M. Saurin avoit aussi disparu du milieu de nous. Sa femme conserva tous ses amis, et continua de les réunir chez elle. Mais celui qui me laissa de plus longs regrets fut le chevalier de Bonnard: je n'ai point connu d'homme d'un caractère plus parfait, d'un commerce plus aimable et d'une vertu plus pure et plus indulgente. Cette vertu, il sembloit ne l'exiger que de lui-même, et ne la montroit que revêtue

d'une gaieté aussi douce qu'elle étoit indulgente et spirituelle (1).

Mademoiselle de l'Espinasse ne tarda pas non plus à disparoître, et laissa autant de vide dans la société qu'elle réunissoit, que de longs regrets dans le cœur de ses amis.

M. d'Alembert regrettoit beaucoup mademoiselle de l'Espinasse. Il avoit abandonné le logement de Belle-Chasse pour moins sentir son absence, et occupoit au Louvre celui qui étoit destiné, de tout temps, au secrétaire perpétuel de l'Académie françoise. Il nous avoit montré tant d'intérêt dans tous les temps, qu'il avoit appelé tout le nôtre sur tout ce qui le touchoit; et la perte de son amie étoit celle d'une compagne qui se trouvoit le

(1) Le chevalier de Bonnard a laissé un [redacted] fils qui a hérité des qualités aimables de son oncle. Il est officier du génie.

but de sa vie, et qui aussi étoit l'ame de la société qu'il rassembloit autour de lui.

M. Suard, qui regrettoit beaucoup mademoiselle de l'Espinasse, dont l'amitié étoit aussi agissante que tendre et confiante, entra bien naturellement dans les regrets de M. d'Alembert. Je lui écrivis aussi dans ce temps pour lui témoigner combien je m'associois à sa douleur. Il nous vit beaucoup, et nous parloit sans cesse du vide de sa vie et de la solitude de son cœur. Jamais il ne parloit des peines que mademoiselle de l'Espinasse lui avoit causées. Il ignoroit heureusement son dernier secret, qu'elle a enseveli, ou qu'elle a cru ensevelir avec elle dans la tombe. Elle ne l'a pas même confié à M. Suard; elle étoit déja malade au moment où il alloit faire un troisième voyage en Angleterre avec M. et madame Necker.

Il lui témoigna tout le regret de la quitter dans l'état de santé où elle étoit; elle lui répondit : « *Je ne suis point digne de*

« *votre intérêt* », et sur la surprise qu'il lui montroit d'un sentiment qu'il ne lui avoit jamais vu, elle lui répéta « *non je ne* « *suis pas digne de votre intérêt.* » Il se rappela ces paroles au moment où il lut ses lettres. Pour moi, qui avois pleuré sur elle à la mort de M. de Mora, à peine j'en eus parcouru quatre, que, pleine de surprise, je courus dans le cabinet de M. Suard : Mais, mon ami, lui dis-je, elle aimoit M. de Guibert ; mais oui, me dit-il ; je viens de l'apprendre. J'ai eu beaucoup d'amitié pour M. de Guibert, et il a eu beaucoup de confiance en moi ; mais je puis attester que jamais en causant avec moi de mademoiselle de l'Espinasse, ce qui lui arrivoit souvent, il ne m'en a parlé qu'avec l'enthousiasme de l'amitié, et que jamais il ne lui est échappé un seul mot qui pût me faire soupçonner que ce n'étoit pas la mort de M. de Mora qui avoit causé la sienne.

Dans les derniers jours de la vie de mademoiselle de l'Espinasse, un de ses

amis, qui aussi étoit le mien, venoit tous les jours me donner de ses nouvelles (M. Suard étoit à Londres); il me dit que M. de Guibert ne quittoit pas l'appartement de M. d'Alembert, où se réunissoient les amis de tous les deux ; qu'il demandoit à chaque minute des nouvelles de son amie, et paroissoit désespéré de celles qu'on lui donnoit; qu'il conjuroit M. d'Alembert d'envoyer chercher de nouveaux médecins; qu'il ne cessoit pas de pleurer, et demandoit à la voir; mais mademoiselle de l'Espinasse, par intérêt même pour ses amis, a refusé de les rendre témoins de ses derniers moments.

Elle avoit écrit et communiqué à M. Suard, qui lui demanda la permission de m'en faire part, l'histoire de ses sentiments pour M. de Mora ; je puis assurer qu'il n'y a eu d'autre événement entre eux que des communications par lettres et des conversations, et que ce n'est que dans la dernière, veille du départ de M.

de Mora pour l'Espagne, qu'ils s'avouèrent leurs sentiments réciproques. M. de Mora s'évanouit de joie, et emporta avec lui l'assurance d'être aimé. M. de Mora étoit d'une santé extrêmement délicate; il avoit des crachements de sang très fréquents, et mademoiselle de l'Espinasse n'a connu que l'inquiétude et la crainte de le perdre jusqu'à ce dernier moment. Il étoit en route pour la voir, et mourut à Bordeaux d'un crachement de sang, au moment où elle l'attendoit.

Il fut trois ans absent, et, d'après ce que j'ai appris, ils avoient à se faire une confidence réciproque. On voit, par les lettres de mademoiselle de l'Espinasse combien elle avoit le besoin de lui faire la sienne. *Il m'auroit pardonnée*, dit-elle. Ah! oui sans doute, et le cœur de mademoiselle de l'Espinasse eût été soulagé en apprenant que M. de Mora avoit à se reprocher le même tort dont elle s'accusoit elle-même.

Je n'ai pu achever les lettres d'une

personne si aimable, si malheureuse, qui avoit montré tant d'amitié à M. Suard, et m'avoit toujours témoigné tant d'intérêt: l'ame de Phèdre n'est pas plus ardente, et ne fut pas plus ravagée.

Je reviens à M. d'Alembert; il étoit, je crois, son seul appui, sa plus douce consolation, et peut-être son premier ami, quand elle avoit quitté la maison de madame du Deffand pour venir habiter avec lui. Il étoit impossible qu'avec une ame faite pour tout sentir, environnée d'hommes aimables et empressés de lui plaire, elle ne se trouvât pas plus de rapports avec eux qu'avec M. d'Alembert, fait pour l'amitié, et ignorant, par la nature même de ses études et la vie solitaire qu'il avoit menée long-temps, les orages des passions. Je fus étonnée cependant, en l'écoutant exprimer ses regrets, d'entendre le langage des ames les plus sensibles, même de celles dont l'imagination accompagne les sentiments du cœur. Depuis la perte de cette amie il me dit qu'il lui avoit écrit

plusieurs fois, qu'il lui avoit parlé comme si elle pouvoit l'entendre encore. Ces regrets si tendres, et qu'il trouvoit de la douceur à me communiquer, m'attachèrent beaucoup à lui; et M. Suard se montra heureux de son amitié pour moi.

Il nous fit lire, à l'occasion de cette perte, une lettre du roi de Prusse où le monarque disparoissoit absolument et ne montroit que l'ami, mais l'ami qui sembloit puiser dans son cœur tout ce qu'il exprimoit avec le naturel et la vérité la plus touchante.

Je ne pouvois m'absenter huit jours de ses soirées, quoiqu'il vînt beaucoup aux nôtres, sans qu'il m'en fît de doux reproches. Il avoit de la gaieté dans l'humeur, et comme la société étoit pour lui un délassement, il apportoit presque toujours une gaieté expansive dans nos réunions; il en mettoit aussi dans ses billets, dont je ne citerai qu'un seul.

« Madame Suard ne vint point il y a » huit jours au Louvre, comme je l'atten-

« dois, parcequ'elle avoit, m'a-t-on dit, « l'envie de pleurer; elle ne vint point « encore hier, parcequ'elle avoit, m'a-t-on « dit encore, l'envie de danser; mais ma- « dame Suard devroit savoir que quand je « ne la vois pas, j'ai plus envie, moi, de « pleurer que de danser. S'il ne faut pour « la voir que pleurer ou danser, je la prie « de croire que mes yeux et mes jambes « sont fort à son service. Elle feroit fort « bien, pour me consoler, de venir ce soir « chez moi prendre sa place parmi les « docteurs. En attendant je baise bien ten- « drement et bien respectueusement les « pieds qui doivent danser si bien, et les « yeux qui ont si bonne grace, même à « pleurer. »

M. d'Alembert m'a parlé avec la plns grande confiance de madame de Tencin sa mère, et de son père M. Destouches, militaire distingué et le plus honnête homme du monde. Madame de Tencin étoit grosse de six mois de M. d'Alembert quand son père reçut l'ordre de se rendre

à la Martinique, ou à St.-Domingue. Il recommanda cet enfant à sa mère, comme le bien le plus précieux pour lui; mais à peine fut-elle accouchée qu'elle fit porter cet enfant, qui devoit honorer les sciences, aux Enfants trouvés. M. Destouches arriva à Paris six mois après la naissance de son fils, et son premier besoin fut de demander à madame de Tencin où elle l'avoit mis en nourrice. L'embarras où la jetèrent ses questions réitérées obligea M. Destouches de lui déclarer qu'il vouloit savoir ce que son fils étoit devenu; il lui arracha enfin la vérité: heureusement elle avoit laissé des moyens de le reconnoître. M. Destouches ne perdit pas un moment pour aller s'assurer de la vie de son fils: on le lui montra; mais dans quel état! M. d'Alembert m'a dit que sa nourrice l'avoit reçu à six mois avec une tête pas plus grosse qu'une pomme ordinaire, des mains comme des fuseaux, terminées par des doigts aussi menus que des aiguilles. Il l'emporta, bien enve-

loppé, dans son carrosse, et parcourut tout Paris pour lui donner une nourrice; mais aucune ne vouloit se charger d'un enfant qui paroissoit au moment de rendre son dernier souffle; enfin il arriva chez cette bonne madame Rousseau, qui, touchée de pitié pour ce pauvre petit être, consentit à s'en charger, et promit à son père qu'elle feroit tout ce qui dépendroit d'elle pour le lui conserver : elle y parvint à force de soins. Ceux qui ont connu M. d'Alembert ont été témoins de la tendresse qu'il a conservée pour cette excellente femme, qui s'étoit montrée sa véritable mère. Il est resté auprès d'elle jusqu'à l'âge de cinquante ans, et, lorsqu'il alla vivre avec mademoiselle de l'Espinasse, il alloit sans cesse chercher sa chère nourrice, la consoler de ses peines, faire des caresses à ses petits-enfants, et la laissoit heureuse d'avoir un tel fils.

Son père le voyoit souvent et s'amusoit beaucoup, m'a dit M. d'Alembert, de ses gentillesses, et bientôt de ses reparties,

qui annonçoient, dès l'âge de cinq ans, une intelligence peu commune. Il le mit en pension, et son maître étoit enchanté de son esprit.

Un jour M. Destouches, qui en parloit sans cesse à madame de Tencin, obtint d'elle qu'elle l'accompagneroit à la pension où il l'avoit placé, et par ses caresses et les questions qu'il adressa à son fils, en tira beaucoup de réponses qui le divertirent et l'intéressèrent. Avouez, madame, dit M. Destouches à madame de Tencin, qu'il eût été bien dommage que cet aimable enfant eût été abandonné. M. d'Alembert, qui avoit alors sept ans, se souvenoit parfaitement de cette visite et de la réponse de madame de Tencin, qui se leva à l'instant, en disant, « Partons, car je vois « qu'il ne fait pas bon ici pour moi. »

M. Destouches en mourant laissa douze cents livres de rente à M. d'Alembert et le recommanda avec instance à sa famille, qui jamais ne l'a perdu de vue. Quand j'ai connu M. d'Alembert, il alloit encore

dîner avec le neveu et la nièce de son père une fois par semaine, et il en étoit toujours reçu avec autant d'égards que d'estime et d'amitié.

En me mettant si avant dans sa confidence, M. d'Alembert m'autorisa un jour à lui demander s'il étoit vrai que madame de Tencin lui eût fait dire par un ami, quand il eut acquit une grande célébrité, qu'elle seroit charmée de le voir. Jamais, m'a-t-il dit, elle ne m'a rien fait dire de semblable. — Cependant, monsieur, on vous prête, dans cette occasion, une réponse très fière à une mère qui, jusqu'à votre célébrité, ne vous avoit pas donné un signe de vie; et j'ai entendu bien des personnes applaudir à votre refus comme à un juste ressentiment. Ah! me dit-il, jamais je ne me serois refusé aux embrassements d'une mère qui m'eût réclamé: il m'auroit été trop doux de la recouvrer.

Quand madame de Tencin mourut elle laissa tout son bien à Astruc, son médecin: on prétendit que c'étoit un fidéi-com-

mis et que le bien devoit passer à M. d'Alembert, mais il n'en a jamais rien cru; il disoit qu'elle aimoit beaucoup Astruc, et que, quant à lui, il étoit bien sûr qu'elle n'avoit pas plus pensé à lui à sa mort que pendant sa vie.

M. d'Alembert étoit le plus bienfaisant des hommes, il l'étoit par sa bonté naturelle et par principe. Il croyoit qu'on devoit son superflu à tous ceux qui n'avoient pas le nécessaire. Comme il avoit vécu long-temps de ses douze cents livres de revenu, dont il donnoit la moitié à sa bonne nourrice, il s'étoit accoutumé à peu de besoins. Quand je l'ai connu chez mademoiselle de l'Espinasse, il ne dînoit plus en ville; il ne mangeoit que du veau rôti, et des poires pour son dessert; il étoit toujours vêtu avec une extrême propreté, mais avec la plus grande simplicité. Il me dit un jour que, peu avant ce temps, ses ouvrages ne lui avoient rapporté que cinq mille francs. Depuis, la France avoit rougi de ne rien faire pour un des hommes qui

l'honoroient le plus et qui avoit consenti à recevoir une pension du roi de Prusse, qui l'estimoit et l'aimoit. Le gouvernement françois lui en donna une sur *le Mercure*, et ses deux pensions, avec son travail dans l'Encyclopédie, se montoient environ à douze mille francs de revenu. Il n'en pouvoit dépenser qu'un tiers ; le reste appartenoit à des jeunes gens qu'il aidoit dans leur éducation, à des amis malheureux, et aussi à tous ceux qui en avoient besoin.

M. d'Alembert avoit fait deux voyages pour aller voir le roi de Prusse ; il nous disoit qu'au premier il avoit trouvé le portrait en pied de l'impératrice-reine dans son cabinet particulier, et que dans le second voyage le portrait n'y étoit plus ; il en montra son étonnement au roi, qui lui répondit : « Depuis que je lui ai enlevé « la Silésie, cette femme ne me laissoit « point en repos, et me disoit toujours « quand je la regardois : Rendez-moi ma « Silésie, rendez-moi ma Silésie ; cette « prière m'importunoit et j'ai trouvé qu'il

« valoit mieux l'éloigner de moi que de la « satisfaire. »

A son second voyage, le partage de la Pologne avoit eu lieu, et M. d'Alembert parla au roi avec franchise de cette violation du droit des gens et des souverains; il ne chercha point à la justifier; « L'impératrice Catherine et moi, lui dit-il, « sommes deux brigands; mais cette dé- « vote d'impératrice-reine, comment a-t- « elle arrangé cela avec son confesseur? »

M. Necker avoit été appelé au ministère, et M. Suard, pour qui il avoit autant d'amitié que d'estime et de confiance, le voyoit aussi souvent qu'autrefois. J'étois aussi traitée par le mari et la femme avec la même amitié; M. Necker me plaçoit souvent à ses côtés, quand j'y allois dîner ou souper; et leur constant intérêt donnoit à notre ame la douce confiance, qu'ils n'ont point trompée, que cette amitié seroit éternelle.

C'est chez eux que j'ai soupé à côté de Schowalow, amant de l'impératrice Élisa-

beth. Il parloit très bien notre langue, et ses manières, sa politesse, sa galanterie avec les femmes, égaloient celles de nos grands seigneurs; il avoit seulement dans le maintien et le langage quelque chose de plus sérieux et de plus réfléchi, qui annonçoit un homme dont l'esprit s'étoit formé et étendu dans les affaires d'état.

Nous vîmes aussi Alexis, amant de l'impératrice Catherine, dans une grande réunion chez un de nos amis. Jamais je n'oublierai Alexis, tant sa figure me causa de surprise. C'étoit un homme d'une grandeur et d'une taille athlétique, mais d'une physionomie qu'on ne pouvoit attendre d'un complice de l'assassinat de son souverain; cette physionomie étoit empreinte de bonté, de vérité et de douceur, et le son de sa voix étoit en harmonie avec cette figure si bonne et si douce. Il étoit couvert d'ordres et de diamants. Il avoit sur sa poitrine le portrait de l'impératrice, et j'appris par lui que c'étoit un diamant, et non un cristal qui le recouvroit. M. de Schowalow

et lui parloient avec admiration de leur souveraine et de toutes les merveilles de son régne, et engageoient les femmes qui leur plaisoient à venir l'admirer avec eux.

Mais les jours du malheur vont arriver; j'ai beau vouloir ne m'y pas jeter, je n'ai d'autre événement à retracer, jusqu'à cette horrible et désastreuse époque, que la suite d'une vie douce et variée, et un bonheur altéré quelquefois par les chagrins de nos amis, et quelquefois aussi des larmes répandues sur l'éternelle séparation de quelques uns (1).

Je ne parlerai point de tous les événements de ces temps déplorables; je ne m'arrêterai point sur le déluge de crimes qui en fut la suite. Quand je rentrai à Paris, quelque temps après le 6 octobre, je crus rentrer dans un autre monde et voir d'autres habitants. Il sembloit que les

(1) L'abbé Arnaud, M. d'Alembert, M. Dupati qui étoit de nos amis les plus intimes, eurent le bonheur de ne pas assister à la révolution.

François eussent déja traversé des milliers de siécles, tant les habitudes, le langage, le caractère, la nature des entretiens avoient subi de changements. Je vis un peuple armé de toute part, un peuple qu'on avoit appelé souverain et qui avoit manifesté sa puissance par des assassinats; un peuple que les représentants de la nation avoient admis à ses conseils, et dont les applaudissements étoient devenus le premier vœu d'une grande partie de l'assemblée de nos législateurs, et souvent dictoient leurs décrets. Je vis un peuple toujours menaçant, incendiant les châteaux, et souillant plusieurs villes du sang le plus pur de ses concitoyens. On n'entendoit que la voix des démagogues, qui proclamoient les droits de l'homme, et crioient du matin au soir une foule d'écrits favorables à leurs principes d'égalité et remplis de haine contre les classes ennemies de leur doctrine anarchique. Si on jetoit les yeux sur le château des Tuileries, qu'y voyoit-

on, hélas? une famille auguste, née pour les grandeurs, captive, outragée sans cesse par ce même peuple qu'elle avoit gouverné avec tant de douceur et qu'elle avoit comblé de plus de bienfaits qu'aucun de ses prédécesseurs (1).

M. Suard a toujours été royaliste; il l'étoit de sentiment, par son éducation; il l'étoit de principe, par sa raison. J'avois aussi été élevée dans l'amour de mon roi comme dans l'amour de Dieu. M. Suard croyoit que la monarchie tempérée, qui donnoit à la nation des garanties pour la vie et la fortune de chaque particulier, étoit le seul gouvernement qui convînt à la France; mais il desiroit, pour elle, un pouvoir exécutif assez énergique pour faire respecter les lois et les faire exécu-

(1) Louis XVI avoit aboli les restes de la servitude, interdit la question, supprimé la corvée, établi les administrations provinciales, amélioré les hôpitaux et les prisons, et avoit admis les protestants à tous les avantages de l'état civil en France.

ner. Jamais je ne l'ai entendu former le vœu de l'adoption du gouvernement d'Angleterre. Il avoit la plus juste et la plus grande admiration pour l'ordre judiciaire des Anglois, et auroit voulu le voir adopter par tous les peuples civilisés; mais il pensoit que le gouvernement de trente millions de François, sur le continent, avoit besoin d'une autre force pour se faire obéir, que dix millions d'un peuple sérieux, grave, accoutumé dès long-temps à la liberté, et ayant pour garant de sa constitution la mer qui l'environne et toutes ses forces sur cet élément.

L'amour et le respect pour la personne du roi, cette puissance morale par l'opinion et par le sentiment, sembloient à M. Suard la puissance la plus salutaire comme la plus nécessaire à une grande nation; cette puissance si douce jusqu'alors pour les François, et qui s'étoit associée dans leur cœur aux idées paternelles et protectrices, il la voyoit déchoir tous les jours par l'état de captivité du roi, par sa

nullité absolue dans tout ce que faisoit l'assemblée nationale, et par l'impunité qu'elle accordoit aux crimes du peuple, dont le délire s'accroissoit de jour en jour. Il ne vit plus que des factieux dans les apôtres d'une liberté qu'il aimoit, mais à laquelle il associoit la justice et l'humanité. C'est alors qu'il fallut dire adieu au bonheur comme à la gloire de la France : cette France qui si long-temps avoit servi de modéle de politesse, d'urbanité, de vertus aimables, mêlées au courage le plus brillant, cette France étoit déchue dans l'opinion de l'Europe par les routes sanglantes qu'elle prenoit pour arriver à la liberté; et c'étoit au moment où les lumières étoient le plus répandues sur toute la nation, au moment où elle avoit si peu de chemin à faire pour arriver au but de ses vœux, qu'elle faisoit pleuvoir sur elle un déluge de maux qui engloutissoit à jamais ses beaux jours, et nous montroit un avenir gros de malheurs, dont nous ne pouvions, à travers

tant de folies et de débris, apercevoir ni les bornes, ni l'issue.

M. Suard ne cessa de répandre dans les journaux de ce temps ses sentiments, ses principes sur la monarchie, sur le respect dont on doit environner la personne du roi, sur la licence de la presse (1), celle des spectacles, et ne

(1) « Dans aucun pays du monde, dit M. Suard dans une de ses lettres, on n'a vu éclore en moins de temps plus d'écrits incendiaires, diffamatoires et scandaleux, tendant à irriter le peuple, à égarer ses opinions, à le soulever contre tout ce qu'il doit aimer et respecter. Les personnes les plus augustes, les caractères les plus purs, les plus zélés défenseurs de la liberté, rien n'a été à l'abri de l'insolence et de la calomnie. Le mépris et l'indignation publique ont absous la France de la honte de recéler dans son sein des êtres si pervers et de si sots écrivains. »

Ne semble-t-il pas qu'après trente ans de révolution, ce que M. Suard dit ici soit encore l'histoire de nos jours, et que la liberté, si mal entendue de la presse, n'en soit que la licence la plus effrénée? *Voyez* les lettres de M. Suard, tome V des Mélanges de littérature.

manquoit pas une occasion d'élever sa voix contre un peuple qui mettoit au nombre de ses droits la violation de cette liberté qu'il prétendoit poursuivre, la violation de la justice et de la tendre humanité.

Mais c'étoit la voix du désert qui se perdoit au milieu d'un peuple sans cesse animé par les factieux, devenu féroce par l'impunité de ses premiers crimes et le sentiment de sa puissance.

A un spectacle si douloureux pour les amis de la patrie, se joignoit aussi le malheur particulier des oppositions d'opinions entre les amis qu'on avoit le plus chéris. Les conversations n'avoient plus pour objet que les intérêts politiques, dans des circonstances si importantes au bonheur de tous; et, à mesure qu'on avançoit dans la révolution, que le délire du peuple et ses violences s'accroissoient, l'opposition des opinions devenoit plus passionnée et se terminoit par des querelles: la raison, l'amitié avoient perdu leur pou-

voir. Deux hommes qui avoient fait partie de notre vie, qui avoient vécu nombre d'années sous le même toit que nous, s'avançoient tous les jours dans les routes qui tendoient à anéantir la monarchie. Ils n'avoient été connus jusqu'alors que par leurs talents et leurs vertus : cette métamorphose en amena par degrés une semblable dans mes sentiments. Je ne pus plus reconnoître ni bon sens, ni véritable humanité, qualité qni avoit été dominante dans leur caractère, et que sans doute ils conservoient toujours dans leur cœur, je ne pus plus, dis-je, la reconnoître dans deux hommes qui restoient attachés à ce qu'ils appeloient encore *la cause de la liberté*, souillée par tant de crimes, et qui paroissoient travailler, dans cette poursuite, à se rendre insensibles aux malheurs trop réels de la génération vivante, par l'espérance incertaine et insensée du bonheur de la génération qui n'étoit pas née. Nous aurions préféré leur mort à la perte de leur vertu. Il nous devint tous les jours

plus impossible de les voir et de les entendre. Nous nous séparâmes, mais je ne pus les oublier, et quand on me demandoit si je les aimois encore, je répondois : oui, dans le passé.

Deux des trois femmes avec lesquelles nous avions traversé tant d'heureuses années, se rangèrent aussi du parti révolutionnaire, et nos sentiments étoient trop prononcés contre ce qu'on appeloit alors si injustement *les patriotes*, pour entendre sans indignation la joie qu'elles osoient manifester de leur triomphe. Nous nous en séparâmes encore ; nous pensions, M. Suard et moi, que les malheurs publics étoient un poids assez lourd à supporter, sans le surcharger encore par celui d'une contradiction journalière d'opinions, quand les nôtres n'étoient que le résultat de notre raison, de nos sentiments, et de la juste indignation contre un parti qui ne voyoit dans le crime qu'un moyen de succès pour bouleverser l'État. La dernière fois que je vis l'une des deux,

celle que j'avois toujours le plus aimée et qui étoit la plus violente dans ses sentiments, nous étions seuls, M. Suard et moi : je la reçus avec beaucoup de froideur, et M. Suard se chargea presque seul de la conversation. Elle se leva bientôt et me dit : « Pourquoi, madame, me rece- « vez-vous si froidement? » C'est, lui dis-je, madame, que vous êtes un peu trop révolutionnaire pour moi.

Cependant je sentis que je l'aimois toujours quand j'appris, six ans après, qu'elle venoit de faire la perte la plus déchirante pour son cœur; je sentis le besoin de lui dire la part bien sincère que je prenois à sa douleur; et, quand on lui annonça ma lettre, madame de Beaumont, qui étoit chez elle, me dit que le premier mot de cette ancienne amie fut : *je m'en suis doutée.*

Elle me répondit avec la plus grande sensibilité, me témoigna le desir de me voir et de m'embrasser, et j'y courus à l'instant. Nous cessâmes de parler poli-

tique; nous continuâmes de nous voir, parceque nous ne pouvions cesser de nous aimer, mais plus rarement, et avec moins d'intimité.

M. Suard, toujours occupé des intérêts publics, fut cependant rappelé un moment aux siens, par la suppression de toute censure.

Les propriétaires du Journal de Paris jugèrent avec raison, ce me semble, qu'ils ne lui devoient plus rien. On investit aussi la municipalité de la censure des théâtres. Je laisserai dans cette circonstance parler M. Suard, qui adressa la lettre suivante à M. Bailly, maire de Paris et son confrère à l'académie françoise.

« D'après ce que vous m'avez dit, mon-
« sieur et cher confrère, j'ai continué de
« recevoir, d'examiner et d'approuver jus-
« qu'à ces jours derniers, les pièces de
« théâtre qu'on m'apportoit, parceque
« vous avez continué d'en permettre la re-
« présentation. On vient enfin de m'an-
« noncer qu'on ne m'en présenteroit plus.

« Voilà donc mes fonctions terminées, je « n'ai aucune réclamation à élever, je ne « me permettrai qu'une observation.

« La censure du théâtre étoit une place « conférée par la puissance publique avant « la révolution ; je l'exerçois depuis qua- « torze ans ; j'ose dire que j'y ai constam- « ment porté des principes de morale et « de liberté, qui ont quelquefois choqué « l'ancienne administration. Ceci n'est pas « même un prétexte pour conserver une « place que l'on juge inutile; mais peut- « être y avoit-il quelque convenance à « m'en notifier la suppression.

« Je ne sais point quelle a été à cet « égard la décision de la municipalité ; je « n'ai ni dit un mot, ni fait un pas pour « la pressentir, quoique j'aie toujours « pensé que de livrer les théâtres aux « caprices des auteurs, à l'esprit de parti « et aux effervescences populaires, ce se- « roit vouloir corrompre les mœurs pu- « bliques à leur naissance, fomenter des « germes de troubles et de scandales, et

« précipiter l'art dramatique vers une dé« cadence véritable. J'ai pensé que l'exer« cice de la censure n'étoit pas nécessai« rement attaché aux fonctions munici« pales, parcequ'il demande des connois« sances et des habitudes d'observation « qui ne se trouveront pas toujours dans « les administrateurs de la police. J'ai cru « aussi que le censeur ne devoit être qu'un « simple rapporteur, sans aucune autorité, « et qu'il étoit plus convenable à la liberté « publique et à la dignité de l'administra« teur qu'il ne fût que juge entre l'au« teur et le censeur ; mais je n'ai pas cru « devoir publier ces idées (1), parce« qu'ayant un intérêt personnel à la déci« sion de la question, je n'ai pas voulu « m'exposer même au soupçon de n'avoir « écrit que pour défendre mon intérêt, « et à répandre par-là quelque défaveur « sur des principes importants et vrais,

(1) Il les a publiées depuis. *Voyez* les Mélanges de littérature, tome IV, Censure des théâtres.

« en excitant contre eux une défiance très « naturelle en général, mais non meritée « à mon égard.

« J'en viens à un détail d'intérêt sur « lequel je n'aime point à m'arrêter.

« J'avois 2,400 fr. de traitement annuel, « pour la censure des spectacles ; je n'ai « rien touché de cette année: je n'ai pas « dû penser qu'on voulût me retirer les « appointements de ma place, tant qu'on « ne m'en auroit pas retiré les fonctions ; « ces fonctions étoient devenues très as- « sujettissantes et souvent pénibles, par- « cequ'on m'avoit établi en même temps « médiateur entre les prétentions et les « querelles de différents théâtres. J'ai re- « fusé la pension de censeur royal qui « m'a été offerte, parceque je me trouvois « assez bien traité d'ailleurs. Je ne sais pas « si ces considérations peuvent être un « titre à quelque indemnité, je les aban- « donne à votre équité.

« Ce n'est pas ici le premier sacrifice « que j'ai fait depuis la révolution ; elle

« m'a enlevé l'aisance dont je jouissois,
« mais quoiqu'il soit un peu dur, à cin-
« quante-cinq ans, de recommencer une
« carrière de travail, si je n'avois aucune
« inquiétude sur le sort d'une personne
« dont le bonheur m'est bien plus cher
« que le mien, je me reprocherois le
« moindre regret sur des pertes dont le
« bonheur public seroit le dédommage-
« ment.

« Je vous dois, Monsieur et cher con-
« frère, une petite apologie pour avoir
« négligé de vous voir depuis long-temps;
« mais j'ai senti une répugnance invin-
« cible à entretenir une bienveillance dont
« je pouvois avoir besoin. Si vous avez
« pensé que cette disposition de ma part
« pût diminuer l'intérêt sincère que j'ai
« toujours pris à votre personne, à vos
« succès personnels dans les fonctions
« difficiles et importantes dont vous êtes
« chargé au milieu de circonstances si
« orageuses, vous n'auriez rendu justice
« ni à mon caractère, ni aux sentiments

« d'estime profonde avec lesquels je « suis, etc. »

M. Bailly fit toucher à M. Suard l'année de ses appointements ; mais il étoit si peu occupé de ses intérêts, qu'il ne pensa même point à réclamer sa pension sur les affaires étrangères, qui étoit depuis deux ans de 3,700 livres. Toujours inquiet sur mon avenir, il m'avoit fait obtenir, sans m'en parler, une pension de 1200 livres sur le même ministère, payable sur ma seule signature. J'en déchirai, depuis, l'acte qui étoit signé d'un ministre, bien sûre qu'il arriveroit un moment où l'on visiteroit nos papiers. Il étoit tout simple que, lorsque M. Suard s'oublioit lui-même, on ne songeât pas à lui, et jamais il n'a eu l'idée de réclamer, après la chute du trône, ni ses arrérages, ni sa pension, ni la mienne.

Nous étions fort liés avec le chevalier de Pange, qui s'étoit montré l'ami de M. Suard, du moment même où il l'avoit connu. Ils sembloient avoir reçu

de la nature une ame parfaitement semblable, tant il y avoit d'accord dans leur esprit, leurs sentiments et leurs principes politiques. Les manières du chevalier de Pange avoient aussi la même aménité et les mêmes graces naturelles que celles de M. Suard. Sa santé étoit extrêmement délicate, et donnoit au son de sa voix l'émotion fréquente qu'il recevoit des événements qui se passoient sous ses yeux. Il se plut beaucoup dans nos soirées. M. Suard et moi avions vu madame de Baumont, fille de l'infortuné Montmorin, la cousine et l'amie de M. de Pange chez madame de Staël : elle nous montra le desir d'accompagner son parent dans nos soirées; elle s'y plut beaucoup, et nous la trouvâmes aussi spirituelle qu'aimable.

Quand M. de Montmorin suivit le roi à Paris, au 6 octobre, il rencontra M. Suard chez sa fille, et sa réputation de loyauté, celle que lui donnoit un caractère qui unissoit l'énergie à la sagesse,

engagèrent ce ministre dans les confidences les plus intimes sur tout ce qui se passoit au château ; mais au moment où le 10 août s'approchoit, toutes les voix en faveur du roi étoient étouffées par les cris audacieux des républicains.

Nous étions aussi amis depuis longtemps du chevalier de Sainte-Croix, ancien ministre de Suéde et de Sardaigne, et dans ce moment dernier ministre de l'infortuné Louis XVI.

M. de Sainte-Croix avoit une figure aussi noble qu'intéressante, il unissoit aux manières d'un homme qui avoit vécu dans les cours les plus polies de l'Europe, l'esprit du monde, étendu par le goût des lettres. Son ame étoit aussi généreuse que susceptible d'affections profondes ; il étoit royaliste très prononcé, et en s'approchant de l'auguste famille des Bourbons, il ne connut plus d'autre intérêt que le leur; il avoit été saisi sur-tout d'une sorte d'idolâtrie pour la reine,

étant témoin, dans une si terrible circonstance, de la dignité douce et calme qu'elle ne cessoit de manifester dans les jours qui précédèrent l'attaque du château : il venoit nous voir tous les soirs, et nous instruisoit de ce qui se passoit. M. Suard pensoit que l'énergie seule pouvoit sauver la famille royale ; il étoit persuadé que si le roi montoit à cheval et parcouroit Paris, entouré de ses sujets les plus dévoués, les habitants industrieux qui remplissoient cette capitale du royaume, et frémissoient du sort qui lui étoit préparé, lui auroient formé à l'instant une armée capable de combattre ses ennemis, qui étoient aussi ceux de la nation ; car elle ne les avoit pas chargés d'établir une république (1). M. de

(1) Les vœux de la nation n'ont été libres qu'au moment de l'appel des états-généraux. Tous les cahiers des provinces étoient uniformes, et ne demandoient que des ministres responsables, la destruction des lettres de cachet, l'égalité d'impôts. Ils demandoient des améliorations, et non une

Sainte-Croix nous disoit que la reine étoit aussi pour les partis énergiques ; on dit même qu'elle avoit conseillé au roi de monter à cheval ; mais la destinée en a disposé autrement, pour son malheur et pour celui de la France.

Nous fûmes réveillés, le 10 août, à sept heures du matin, par le tocsin ; nous nous levâmes consternés de tristesse et d'un vague pressentiment de tout ce que ce jour renfermoit d'événements sinistres. M. Suard mit, pour la première fois, son habit de garde nationale, et ce fut moi-même qui l'habillai, en pleurant sur la France et sur le danger qu'il alloit courir lui-même, mais applaudissant du fond de mon cœur au besoin qu'il éprouvoit d'aller défendre son roi. Sa section étoit celle de la place Vendôme, qui jusqu'à ce jour s'étoit montrée favorable à la monarchie,

révolution. Elle n'est que l'ouvrage d'un ou de plusieurs factieux, qui appelèrent à eux la lie de l'Europe.

comme celle des Filles-Saint-Thomas ; au moment où elles alloient partir pour le château, une troupe de soi-disant patriotes vint crier : « On tire sur le peuple, on « tire sur le peuple. » Ces deux sections furent à l'instant métamorphosées par ces paroles, et aucun chef ne put les retenir dans les intérêts du roi.

J'étois restée remplie d'effroi de ce combat, qui renfermoit la destinée de la France. J'entendois continuellement le bruit du canon et je craignois tout pour la vie de M. Suard. Je ne pus rester dans la maison, je me hasardai à la quitter pour m'assurer s'il étoit encore à la section, mais il en étoit parti. Toute la place Vendôme étoit remplie de militaires. J'entendois parler des chevaliers du poignard ; on crioit qu'il ne falloit pas qu'il restât un seul aristocrate sur la terre. Je rentrai dans la maison plus malheureuse et plus effrayée que je n'en étois sortie, et je contai de longs moments avant que de revoir M. Suard. Il avoit été témoin

impuissant du massacre de plusieurs Suisses, dont l'un, dans la rue Royale, jeune et beau, joignoit les mains de la manière la plus touchante pour obtenir sa vie de ses meurtriers, qui le massacrèrent sans pitié. Tout étoit perdu. Le roi étoit entre les mains de ceux qui venoient d'anéantir son trône, et sous l'empire d'hommes qui l'accabloient d'outrages, et ne voyoit de sûreté contre cet affreux attentat que sa mort et la perte de sa famille.

M. Suard s'étoit montré trop ami de la monarchie, il étoit trop intimement lié à M. de Montmorin pour que ses amis ne tremblassent pas pour sa vie. Nous couchâmes dehors quelques nuits. M. de Sainte-Croix, qui n'avoit point quitté la famille royale, vint nous voir dans notre asile; il étoit accablé de douleur du sort qu'il croyoit leur être réservé. Il nous parla avec admiration du calme héroïque de la reine, au moment de se déterminer au parti qu'il falloit prendre, quand toute espérance de salut étoit perdue; et lors-

que M. Rœderer pensa que l'asile le plus sûr étoit l'assemblée législative, elle prit ses deux enfants par la main, et se retournant vers M. de Sainte-Croix, elle lui dit : « Eh bien, Monsieur, c'est mon « dernier sacrifice, mais (en lui montrant « ses enfants) vous en voyez les objets. » M. de Sainte-Croix partit quelque temps après pour l'Angleterre, où il est mort.

Instruits par nos amis qu'on n'étoit pas venu demander M. Suard chez lui, nous y rentrâmes ; nos entretiens avec nos amis intimes, attachés tout entiers à la même cause, étoient aussi tristes que les circonstances où nous étions placés. Les malheurs publics, ceux de la famille royale en étoient toujours l'objet. La saine partie de la nation, qui n'avoit connu que les malheurs de la révolution, détestoit ceux qui s'étoient emparés de l'autorité et se repaissoit de l'espérance de voir arriver un secours surnaturel pour l'arracher à tant de maux.

M. de Vaines voulut quitter Paris en

attendant les événements ultérieurs. Il loua une maison à Neuilly, nous pria d'abandonner Fontenai pour ce moment et de vivre auprès de lui. Il étoit lié avec M. de Thiard, si distingué par son esprit, qui étoit alors à Neuilly; le chevalier de Cogny et son amie madame de Monsauge, qu'il a épousée depuis, s'établirent aussi auprès de lui; nous dînions souvent avec eux. L'espérance que nous entretenions ne tarda point à nous abandonner. Bientôt nous lûmes dans les journaux le massacre des fidéles amis du roi qui étoient prisonniers à Orléans, et dont M. de Lessart, que nous connoissions, faisoit partie, et l'assassinat du duc de La Rochefoucauld, sous les yeux de sa mère et de sa femme, que nous connoissions aussi. Bientôt arrivèrent les massacres du deux septembre. Dieu! à quels horribles spectacles étions-nous condamnés! Le cœur humain ne pouvoit plus suffire à l'indignation et à la pitié impuissantes, qu'inspiroient ces outrages sanglants con-

tre l'humanité et appeloient la vengeance du ciel. On étoit étonné, au milieu de ces assassinats monstrueux, de voir le soleil briller de tout son éclat, et de cette marche tranquille des astres du ciel, quand tout étoit bouleversé sur la terre.

M. Suard fut aussi épouvanté que douloureusement affecté de ces odieux massacres; j'étois présente quand on les lui annonça, il versa des larmes abondantes sur la mort de M. de Montmorin, et dit à l'ami qui nous apprenoit ces tristes nouvelles : « *Vous allez voir la France deve-* « *nir un vaste tombeau.* » Hélas! c'étoient des paroles prophétiques.

Le lendemain de ce jour épouvantable, nous reçûmes la visite du président de la section, accompagné de quelques municipaux, qui venoient demander les armes qu'on avoit chez soi : M. Suard les donna presque toutes. Le président voulut se vanter de voir la nation délivrée du grand nombre de *traîtres* qu'on avoit massacrés la veille : Ah! monsieur, lui dit M. Suard,

cette manière de s'en défaire est aussi contraire à l'humanité qu'à la justice: s'il y a des coupables, il faut les mettre entre les mains des magistrats établis pour les juger.

On ne pouvoit penser aux pertes de la fortune, en voyant le chef de l'état perdre son trône et captif au Temple avec sa famille. Sa chute entraîna tout le reste de notre fortune, et nous nous levâmes le lendemain sans autre bien que notre Fontenai, la bibliothéque de M. Suard et 700 francs de rente en assignats.

M. Suard, en se levant la nuit du 12 août, fut étonné de sonner inutilement son domestique: en entrant dans sa bibliothéque, il aperçut son secrétaire ouvert et s'assura qu'il étoit volé d'une somme de 8,000 francs, dont la moitié étoit un dépôt, de beaucoup d'argent, d'une montre d'or, d'une canne à pomme d'or, etc.; le malheureux, dont nous étions très contents, n'avoit pu résister à la tentation de se procurer l'aisance qui s'of-

froit à lui. Dans cette circonstance, cette perte étoit regardée par nos amis comme un véritable malheur; mais elle fut à peine sentie de M. Suard, quand nous en avions tant d'autres à déplorer.

Il nous restoit 2,000 écus en argent, que M. Suard avoit cachés derrière ses tablettes de livres. Le propriétaire du *Publiciste*, alors *le journal politique*, lui proposa la propriété d'une partie de ce journal pour 10,000 francs. Il en donna la moitié comptant, l'autre moitié fut acquittée en peu de temps par les produits mêmes du journal, qui nous procura assez d'assignats pour vivre à Fontenai, sans que j'eusse le chagrin de le voir condamné à aucun sacrifice pénible dans ses petites douceurs accoutumées. On louoit beaucoup son courage dans le malheur: je ne sais si cet éloge peut convenir à un homme qui se soumettoit aux circontances de la mauvaise fortune avec tant de facilité.

Mais un bruit épouvantable se répand et bouleverse de nouveau toute notre

existence. Les monstres qui ont détrôné le roi et le retiennent captif veulent le juger comme traître envers la nation, pour ne s'être pas toujours soumis volontairement à l'usurpation de son pouvoir. Poursuivis par la terreur, par les remords de leurs forfaits, sentant qu'ils ne méritent point de grace, ils aiment mieux le massacrer que d'en recevoir de lui. C'est ce que ce malheureux monarque disoit à M. de Malesherbes: *Ces gens-là me tueront; ils ne peuvent penser que je puis leur pardonner.* Ah! quelle ame n'éprouvoit pas la plus grande indignation et la plus profonde douleur, en voyant ces infames permettre à leur roi de s'asseoir devant eux? Ce caractère de bassesse, cette insulte au malheur, à la majesté découronnée par eux, cette humiliation de l'innocence, si élevée autrefois, devant le crime né de la poussière et de la boue; ah! l'ame humaine étoit sans force contre cette accumulation de bassesse et de cruauté. Qu'il me soit permis, pour ne pas rappeler la lon-

gue suite de toutes nos douleurs dans cet horrible procès, de citer un morceau d'épanchement de mon ame sur le testament et la mort du roi; morceau que M. Suard a dérobé à toutes les recherches et qu'il ne fit imprimer qu'au retour de nos princes.

« O jours affreux, jours d'opprobre « et de deuil pour ma patrie! jours à ja- « mais exécrés, où une troupe d'hommes « féroces, reconnus ennemis de leur roi, « après s'être constamment attachés à l'a- « vilir et à l'outrager, après l'avoir détrôné « par la violence et les assassinats, se cons- « tituèrent ses juges pour devenir ses bour- « reaux! L'Europe entière en tressaillit, la « France reçut en frémissant ces décrets « meurtriers, rendus dans le tumulte des « passions aussi furieuses que sanguinai- « res; l'arrêt fatal est prononcé, les lar- « mes du vertueux Malesherbes sont dé- « daignées, les réclamations des vertueux « défenseurs de Louis sont repoussées. « C'est dans ce moment que je sentis que

« l'oppression d'un roi juste et bon étoit la « calamité la plus douloureuse pour l'ame « humaine et sensible. La lumière du jour « me devint odieuse; renfermée dans « l'ombre il me sembloit que j'étois plus « séparée des hommes, dans lesquels je « ne pouvois plus retrouver mes sembla- « bles. J'aurois voulu les fuir au-delà des « bornes du monde. Cependant je ne pou- « vois croire encore que le crime se con- « sommât. Ne trouvant plus à Louis de « défenseur sur la terre, j'en attendois un « de celui que j'avois tant imploré pour « sa délivrance. Il me sembloit que ses ver- « tus, ses malheurs appeloient un secours « surnaturel; je croyois voir à chaque in- « stant une manifestation de la colère di- « vine; l'ardeur de mes vœux réalisant « mes espérances, je croyois voir le feu du « ciel tomber sur cet instrument élevé « pour son supplice. Dieu armoit un ange « auprès de lui pour en écarter tous ses en- « nemis. Quelquefois je croyois devenir « l'heureux instrument de sa puissance.

« O soulageantes illusions! vous trompiez « pour un moment mon affreuse douleur. « Dieu puissant, pour qui donc réservez-« vous vos faveurs et vos vengeances? « Vous avez laissé triompher le crime, « vous avez permis l'oppression du juste. « O mon père! pouvoit vous dire Louis, « outragé comme autrefois le juste de « Nazareth, par ses bourreaux ; ô mon « père! pourquoi m'avez-vous abandonné? « — Mais non, Louis croit vous voir du « haut du ciel lui tendre vos bras pater-« nels ; et les degrés de l'échafaud devien-« nent pour Louis ceux du ciel même (1). « Sa figure a quelque chose de céleste en « attestant au peuple son innocence ; « déja son ame n'habite plus la terre, aussi « ses dernières paroles sont-elles des pa-« roles de paix et de pardon pour ses as-« sassins . . . .

« . . . .

« Et nous, consolons-nous de ne plus voir

(1) On se rappelle le mot de son confesseur : « Fils de saint Louis, montez au ciel. »

« Louis sous l'empire des méchants. Le ciel « étoit dans son cœur, au moment où il « consommoit son sacrifice. Cette tran- « quillité de la vertu ne l'a point aban- « donné jusqu'à son dernier soupir. Voyez « comme lui-même, en parlant du petit « nombre d'hommes qui, dans son triste « cachot, lui ont montré une compassion « généreuse, en voit la récompense dans « leurs propres sentiments. « Que ceux-là, « dit-il, jouissent dans leur cœur de la « tranquillité que doit leur donner leur « façon de penser. Soyez bénis, hommes « humains qui avez versé la consolation « dans l'ame du juste opprimé, qui ne lui « avez pas laissé croire que l'humanité « étoit disparue de la terre; soyez à jamais « bénis! Vos noms, qui seront connus un « jour, vos noms seront couverts des bé- « nédictions de tous les François. » « Et « nous, voyons Louis recueillir de toutes « les générations le tribut de larmes que « les hommes accordent à un malheur « sans exemple, égalé seulement par la

« vertu qui l'a supporté. Disons-nous que « sa touchante résignation aux décrets du « ciel a émoussé l'aiguillon de ses souf- « frances, et que sa mort l'a rendu digne « de l'hommage de tous les siécles. Terre « qui avez reçu le sang de Louis, vous « deviendrez bientôt une terre sacrée où « les François iront expier le crime de ses « assassins. (1) Un monument retracera « l'horeur qu'ils conservent de cet horrible « attentat. Alors je pourrai vous voir, « alors peut-être je pourrai vous regarder; « car le repentir, qui désarme le ciel même, « doit enfin adoucir les images affreuses « du crime qu'il cherche à expier. »

Je ne finirai point ce triste tableau de nos malheurs sans remercier le ciel de m'avoir donné une ame inaccessible, j'ose le dire, aux enfantements du crime et

(1) Quand j'écrivois ceci, le sang des scélérats n'y avoit point encore coulé, mêlé à celui de leurs innocentes victimes; et ce mélange affreux et sacrilège a profané un lieu qui eût été sacré aux yeux de tous les François.

aux folies qui blessent ouvertement le bon sens ; je le remercie de m'avoir préservée de ce délire effrayant qui a saisi une partie de la France ; je le remercie surtout d'avoir trouvé dans le compagnon et dans le guide de ma vie des sentiments conformes à ceux que me faisoit sentir la tendre humanité ; de l'avoir vu combattre sans relâche les principes affreux de ceux qui s'étoient déclarés nos apôtres ; et ce n'est pas moins un objet de bonheur pour moi qu'un objet du seul orgueil que je puisse éprouver, de l'avoir vu constamment marcher dans la route de cette morale qui ne compose point avec les passions, mais qui s'efforce de les diriger toujours vers l'ordre et le bonheur de la patrie.

On sait qu'après la mort du roi, les républicains suspendirent la constitution, comme peu capable de les protéger, et établirent un comité qu'ils nommèrent le *comité de salut public*, et à qui le nom d'antre de Polyphème auroit mieux convenu,

puisqu'ils ne voyoient dans leurs semblables que des victimes à dévorer, et que leur instinct féroce leur faisoit choisir, pour les frapper, tout ce que la France conservoit encore d'hommes d'honneur, de loyauté, de courage, de lumières. La prophétie de M. Suard fut accomplie. La France *étoit devenue un vaste tombeau:* on vouloit tout anéantir, excepté le peuple sur lequel on vouloit régner. Tallien osa dire un jour à l'assemblée: « *Quand nous serons seuls avec le peuple.* Aussi la vie, disoit un homme d'esprit, étoit-elle devenue un art. Un homme de nos amis à qui un autre demanda en le rencontrant, Eh bien, que pensez-vous de tout ceci? ce que je pense, dit-il? mais, j'ose à peine me taire.

La reine venoit d'être mise à la conciergerie et sans doute sans espérance de salut pour sa vie. Cette nouvelle fut un nouveau malheur pour M. Suard et pour moi. M. Suard, plus calme et plus contenu, portoit moins à l'extérieur les signes de

ses douleurs ; mais son intérêt seul m'empêchoit d'éclater contre ces hommes tigres, et mon visage portoit trop l'empreinte de la profonde pitié que j'éprouvois pour ne la pas trahir. Nous tombâmes malades l'un et l'autre d'une fiévre tierce. Heureusement nos jours d'accès étoient différents, et je pus lui rendre mes soins quand la fiévre m'abandonnoit. M. Vic-d'Azir, médecin de la reine et le nôtre, et, ce qui valoit bien mieux, notre ami, nous rendoit beaucoup de visites à ces deux titres. C'étoit un homme grand et bien fait ; mais je n'ai jamais vu une si rapide métamorphose que celle qui se fit en lui dans ce temps de terreur. Il sembloit un homme transformé en pierre. Il est mort, quelque temps après, de ce sentiment de crainte qui ne l'abandonnoit plus.

Mais il eut le malheur d'assister à la mort de la reine, à qui il étoit profondément attaché. Il vit, comme nous, cette fille chérie de Marie-Thérèse, que cette grande reine avoit confiée, comme l'a dit

un de ses éloquents défenseurs, *aux vertus hospitalières des François*; cette princesse qui a honoré le malheur par le courage le plus naturel à la grandeur opprimée, et par la plus intéressante dignité; cette reine qui a porté sur le trône une constance, une délicatesse dans l'amitié qui n'est jamais que le partage des ames les plus distinguées. Cette fille des Césars, nous l'avons vue conduite au supplice, les mains liées derrière le dos; nous l'avons vue suivie bientôt..... Mais je n'ai pas le courage de me rappeler cette suite d'assassinats effroyables, dignes seulement des habitants de l'enfer, et dont l'histoire épouvantera à jamais les générations futures.

J'avois donné à M. Suard une petite fille qui étoit morte au berceau. Nous l'avions regrettée aussi long-temps l'un que l'autre; mais à cette époque où la terre ensanglantée ne portoit plus que des malheureux, nous nous félicitions presque de la voir dans la nuit du tombeau.

Nous nous retirâmes à Fontenai, où je restai avec lui, qui ne me quittoit que pour aller voir nos amis et à l'académie. Nous avions deux maisons sous la même clef, séparées seulement par le jardin ; nous occupions seuls la principale et nous louâmes celle que nous appelions la *maison des amis* à un jeune ménage aimable, qui jouissoit d'une grande fortune. Comme la rareté des denrées étoit excessive, nous fîmes ménage ensemble, excepté pour les déjeûners, que M. Suard aimoit à faire lui-même. Nous avions des voisins dont nous étions aimés ; nous passions toujours nos soirées ensemble. Les hommes causoient entre eux, les femmes travailloient autour d'une table ; et, quand l'hiver arriva, une lectrice incomparable par la promptitude de son intelligence et sa voix sonore, nous lut tous les chefs-d'œuvre de nos grands tragiques.

Nous aurions encore mené une vie supportable, si tous les soirs nous n'eussions pas appris que l'antre de Polyphème

engloutissoit de nouvelles victimes, ce qui nous faisoit passer à M. Suard et moi les plus tristes nuits. Trois fauteurs de Robespierre, au nombre des municipaux, répandoient aussi la terreur parmi les habitans de Fontenai ; ils donnoient des gardes à tous ceux qui leur étoient suspects ; ils nous faisoient des visites domiciliaires, la nuit comme le jour, sur le moindre prétexte ; ils nous appeloient à leur tribunal ; enfin ils nous faisoient voir ce que c'est que l'autorité entre les mains d'hommes ignorants et passionnés, pour lesquels le joug des lois religieuses et sociales est déja trop foible, qui loin de se croire chargés d'un devoir pénible, ~~et qui~~ mais fiers de pouvoir humilier et maîtriser ceux qu'ils avoient l'habitude de respecter, ne trouvent qu'une grande jouissance dans l'abus de l'autorité qui leur est confiée.

Heureusement le président de cette municipalité, aussi ignorant que ses confrères, avoit de la bonté dans le cœur, comme un sentiment de justice ; et dès

que M. Suard lui représentoit qu'il n'y avoit point de décret qui nous défendît la chose sur laquelle il nous interrogeoit, il répondoit : « *Citoyen, nous sommes des* « *gens rustiques ; c'est aux personnes intel-* « *ligentes comme toi à nous redresser, si* « *nous nous égarons* », et il partoit après avoir bu de bon vin à notre santé.

Tous ceux qui avoient des maisons de campagne à Fontenai s'étoient réunis pour nourrir ces mêmes hommes qui nous persécutoient, Dans la disette de blé qu'on éprouvoit à cette époque; la bienfaisance existoit encore, quand tous les jours on perdoit les moyens de la satisfaire ; mais la reconnoissance sembloit disparoître en même temps, tous les jours, de la terre.

Au milieu de ces jours du triomphe si prolongé de la scélératesse, l'ame humaine et sensible, qui survivoit à sa douleur, se laissoit aller aux moyens qui s'offroient d'en soulager le poids. L'amitié

venoit souvent nous visiter, et nous retrouvions du charme dans ces communications si douces avec des amis si parfaitement en harmonie avec nos pensées et nos sentiments ; le jeune ménage avec lequel nous vivions les goûta beaucoup et ~~nous~~ les invita souvent à dîner : leurs dîners n'étoient que trop bons pour ce temps de calamité, et quelquefois une étincelle de gaieté venoit jaillir autour de nous, comme un rayon inattendu du soleil, au milieu d'une effroyable tempête.

Nous allâmes passer deux ou trois jours à Paris, M. Suard et moi. A notre retour, nous apprîmes qu'un homme, couvert d'un méchant bonnet, d'un pantalon et ayant une très longue barbe, s'étoit présenté deux fois à Fontenai, et avoit paru très attristé de ne pas nous trouver. Le lendemain, à neuf heures du matin, notre servante entra dans mon appartement avec un air d'effroi : « Ah ! madame, « s'écria-t-elle, il vient de se présenter ici « un homme affreux, qui a une barbe ef-

« froyable; je viens de le conduire à M.
« Suard. »

Je pensai vaguement que c'étoit un homme dont la vie étoit menacée et qui venoit nous demander un asile, mais je me gardai bien de laisser soupçonner rien à cette servante patriote, et me moquai de son effroi pour une longue barbe. Je lui dis que c'étoit sous doute un commissionnaire qu'un de nos amis nous envoyoit. Elle sortit et bientôt M. Suard rentra, en me disant avec précipitation : « Donnez-
« moi vos clefs, ma bonne amie; donnez-
« moi celle du buffet, celle du vin; don-
« nez-moi du tabac. » Mon dieu! lui dis-je, en lui donnant tout ce qu'il me demandoit, qu'est-ce que c'est donc, mon ami? Je vous dirai tout, répondit-il, en parlant toujours avec la même précipitation; mais restez ici; je vous défends de monter. C'étoit la première fois que j'entendois ces paroles, et il ajouta tout de suite: Me le promettez-vous? Oui, oui lui dis-je, trop sûre que sa tendresse pour moi l'in-

spiroit. Je vous le promets. M. Suard fut plus de deux heures à reparoître dans mon appartement. Je m'étois levée pendant ce temps, et comme j'avois deux fenêtres à ma chambre, dont la plus petite montroit la porte-cochère, je vis sortir cet homme, mais je ne vis que son dos, et son attitude seule m'inspira la pitié la plus profonde. Il cherchoit, sans se retourner, dans l'une et l'autre de ses poches, quelque chose qu'il ne trouvoit point. Il partit; et M. Suard vint me dire que c'étoit M. de C*** qui nous avoit été si cher. Ah! quelle satisfaction qu'il ne se fût pas présenté à moi la première! un cri de douleur, en le voyant dans cet état, seroit sorti de mon cœur, l'auroit perdu, et je ne m'en serois jamais consolée. Il venoit d'abandonner son asile, étant hors de la loi, dans la crainte de compromettre la femme généreuse qui le lui avoit donné, et qui vouloit le retenir. Cet homme autrefois si chéri de tous ceux qui le connoissoient, qu'on distinguoit par l'épi-

thète de bon, cet homme (1) dont l'existence étoit si honorable, mouroit de faim, de soif, depuis trois jours, et n'avoit, pour reposer sa tête, que le pavé des carrières qui sont sur la route de Fontenai. Une pierre s'en étoit détachée et l'avoit blessé à la jambe; n'ayant point de passe-port, il n'osoit se présenter qu'à nous. Ah! combien je fus touchée de son malheur; il avoit tout expié dans ce moment. Je ne me rappelai que cette amitié sans exemple qui, pendant seize ans, avoit répandu un charme si doux sur ma vie; amitié qui avoit presque surpassé les idées que je m'étois formées moi-même de ce sentiment.

M. Suard s'étoit empressé de lui faire

(1) M. d'Alembert, depuis l'attaque de M. de Condorcet contre M. Necker en faveur des principes de M. Turgot, attaque pleine d'amertume, car il aimoit M. Turgot plus encore que ses principes politiques; M. d'Alembert ne l'appela plus *que le mouton enragé*. Il disoit aussi, à propos de son air habituellement calme, que c'étoit *un volcan couvert de neige*.

accepter du vin de Malaga, une nourriture très substantielle, et du tabac, pour lequel il avoit pris, depuis peu de temps, une sorte de passion. J'en avois donné un cornet à M. Suard ; mais quel fut mon chagrin, en traversant mon salon, de trouver ce cornet à terre ! C'étoit ce tabac qu'il cherchoit dans ses poches, avant que d'ouvrir la porte-cochère ; c'est, j'en suis persuadée, ce malheureux incident qui le fit entrer dans un cabaret de Clamart, avec l'espérance d'en trouver : car la faim ne pouvoit le poursuivre après le déjeûner qu'il avoit fait. M. Suard avoit aussi garni ses poches, lui avoit donné du linge pour sa jambe malade, un Horace, pour le distraire dans la journée, et lui avoit indiqué un rendez-vous à huit heures du soir à la nuit tombante.

Il avoit demandé à M. Suard s'il pouvoit lui donner un asile ; M. Suard lui dit qu'il lui sacrifieroit volontiers sa vie, mais qu'il ne pouvoit disposer de la mienne, qu'il alloit m'en parler et qu'il savoit bien

d'ailleurs que j'étois disposée au même sacrifice. Il répondit, *j'en suis bien sûr*. Mais, lui dit M. Suard, nous habitons une commune détestable et vous courriez vous-même ici le plus grand danger si je vous y retenois, n'ayant qu'une servante qui nous est suspecte ; j'espère cependant pouvoir vous garder une nuit, sans danger pour vous et pour ma femme. M. Suard ajouta qu'il alloit partir pour Paris, qu'il verroit nos anciens amis et tâcheroit de lui rapporter un passe-port ; qu'il falloit qu'il revînt à huit heures du soir ce jour même, qu'il écarteroit notre servante, qu'il passeroit la nuit sous notre toit et pourroit, avec son passe-port, aller dans le lieu qui lui conviendroit le mieux.

Il avoit dit à M. Suard qu'il ne craignoit d'être arrêté que dans la matinée, et que s'il avoit une nuit devant lui, il étoit sûr d'échapper à ses bourreaux.

Il montra aussi à M. Suard les plus grands regrets sur la direction que sui-

voient les patriotes, et dans laquelle des affections qui le gouvernoient impérieusement l'avoient entraîné. Je puis assurer du moins qu'il n'est point l'auteur des infamies qui ont paru, sous son nom, dans un journal de ce temps contre le roi. Il avoit consenti que l'auteur se servît de son nom, et cet homme indigne a abusé de sa confiance pour le flétrir.

M. Suard partit à pied et revint de même, très fatigué, mais très content d'avoir un passe-port que lui avoit donné Cabanis. J'étois aussi bien contente. Nous donnâmes congé à la cuisinière jusqu'à dix heures; nous fermâmes la porte du côté de l'escalier qui alloit à nos appartements; on ne pouvoit entrer que du côté du jardin. Il devoit coucher sur le canapé du salon, que nous remplîmes de nourriture, de vin, de linge, de tabac, enfin de tout ce qu'il pouvoit desirer. Je dis à M. Suard que puisqu'il y avoit du danger (car les municipaux pouvoient venir et nous étions perdus tous les trois), je vou-

lois le partager et voir aussi ce pauvre C*** ; j'étois sûre que ma tendre pitié lui donneroit la plus douce satisfaction. M. Suard y consentit, mais nous l'attendîmes inutilement jusqu'à dix heures. Nous imaginâmes qu'il étoit allé du côté d'Auteuil, où étoient sa femme et sa fille; mais le lendemain au soir, étant chez un de nos voisins, ce voisin dit à ceux qui l'environnoient et dont M. Suard faisoit partie : savez-vous qu'on croit que c'est M. de C*** qu'on a trouvé mort, ce matin, dans les prisons du Bourg-la-Reine? M. Suard, frappé d'étonnement et de douleur, lui dit : « Parlez bas, je vous prie, monsieur, « pour que ma femme ne vous entende « pas, et veuillez me dire ce que vous sa« vez là-dessus. » Cet homme alors lui raconta que la veille (jour où nous l'attendions) vers six heures, un homme inconnu s'étoit présenté dans un cabaret de Clamart (près Fontenai); qu'il avoit demandé des œufs; que quelques municipaux y étoient venus peu de temps après;

qu'ils avoient trouvé quelque chose d'extraordinaire dans son costume (1), et lui avoient dit : Mais vous n'êtes pas de cette commune, citoyen ; qui êtes-vous ? où allez-vous ? montrez-nous vos papiers. Et que, sur ses réponses embarrassées et son défaut de passe-port, ces municipaux lui avoient déclaré qu'ils alloient le conduire au Bourg-la-Reine. Il ne pouvoit s'y rendre à pied, ayant une jambe malade ; ils le mirent dans une charrette ; arrivé là, on l'avoit trouvé mort le lendemain matin, dans cette même chambre. Il avoit sur lui une chemise d'un très beau linge, marquée d'un C., de l'argent et un Horace dans sa poche. Il n'y eut plus de doute. Quand j'appris plus tard cette funeste fin, je versai des larmes en abondance, mais hélas ! ne devois-je pas regretter de ne les avoir pas versées plus tôt ?

(1) M. Suard lui avoit donné des ciseaux pour couper sa barbe.

Que mes lecteurs me permettent de transcrire ici un portrait que j'avois fait de M. de C*** long-temps avant la révolution, et où je ne lui prête pas une qualité, pas une vertu qui ne lui appartienne; c'est à M. Suard que j'écrivois, retirée à la campagne et ayant fait une nouvelle et intéressante connoissance avec un philosophe dont l'entretien me charmoit.

« Mon philosophe me fait souvent « éprouver la vérité d'un sentiment qu'il « m'exprimoit hier: c'est que nous deve- « nons meilleurs en présence d'un homme « de bien. En effet, on est bon et heureux « quand on se sent auprès de la bonté et « de l'indulgente vertu. Il semble qu'elles « vous communiquent une partie de cette « sérénité qui est leur partage. Toutes les « petites passions s'apaisent, les douleurs « s'adoucissent, l'ame se console et se « calme dans leur entretien. C'est une im- « pression que j'ai souvent éprouvée au- « près de notre cher et bon C***. Le char- « me que je trouve auprès de lui tient bien

« moins encore à cette prodigieuse fécon-
« dité d'idées qui embrasse à-la-fois les
« sciences physiques et les sciences mora-
« les, tous les objets de la raison, de l'i-
« magination et du goût (1); à cette sa-
« gacité d'esprit, à ce coup-d'œil péné-
« trant qui démêle un homme tout en-
« tier dans un mot qui lui échappe, tan-
« dis qu'il se ferme toujours sur les
« défauts de tout ce qui approche de son
« cœur. La douceur que je trouve au-
« près de lui tient à ce sentiment de sa
« bonté aussi constante qu'inaltérable,
« et qu'on peut comparer à une source
« abondante qui s'épanche toujours sans
« jamais s'épuiser; cette douceur tient à
« cette prévenance, cette complaisance
« facile pour tous vos desirs, qui touche
« d'autant plus qu'en s'oubliant toujours,
« il ne semble jamais faire un sacrifice; à
« cette touchante indulgence qui enhardit

(1) Il étoit passionné pour le génie de Voltaire, et récitoit cinquante vers de suite de ses tragédies, pour les avoir entendus une seule fois.

« à lui montrer mille petites foiblesses « qu'il plaint autant que s'il pouvoit les « partager. Elle tient à cette simplicité « parfaite qui ne paroît jamais soupçon- « ner l'intérêt qu'inspirent ses vertus et « l'étonnement que causent l'étendue et la « supériorité de son esprit ; à cette con- « descendance naturelle qui, en s'abais- « sant aux intérêts des esprits les plus mé- « diocres (1), ne paroît jamais descendre « de sa hauteur. Elle tient à ce calme de « l'ame pour tout ce qui n'intéresse que « lui (2), tandis qu'il est tout mouvement, « toute activité, dès que le malheur ou « l'amitié réclament son secours ; à cet « amour si vrai pour l'humanité qui le « dispose toujours à y sacrifier ses facul- « tés et même sa gloire; elle tient à cette « indifférence pour toute injustice qui lui

(1) Il parloit de rubans et de dentelles aux femmes, comme de métaphysique ou d'histoire aux hommes.

(2) Jamais je ne lui ai vu un moment de personnalité.

« est personnelle (1), tandis qu'à la moin-
« dre injustice pour les objets de son af-
« fection, il montre une énergie que la
« douceur naturelle de son caractère ne
« feroit jamais soupçonner, et dont l'ex-
« cès n'a pu obtenir l'indulgence de ses
« amis mêmes que parcequ'il tenoit en
« lui à l'excès d'une vertu (2). Je ne lui ai
« connu depuis douze ans qu'une grande
« injustice de ce genre, elle m'a profon-
« dément affligée, parcequ'elle me bles-
« soit, comme vous le savez, dans un
« sentiment bien cher à mon cœur; mais
« que ne pardonne-t-on pas à cet heureux
« assemblage de vertus douces, généreu-

(1) Jamais il ne s'est rien vu de semblable. On pouvoit dire de lui tout le mal qu'on vouloit; il restoit indifférent; mais il devenoit comme un lion si on attaquoit les principes ou la personne de ses amis. Il n'en aimoit beaucoup que quatre, MM. Turgot, d'Alembert, la duchesse d'Anville et nous.

(2) Ceci a rapport à son injustice envers M. Necker. Aucun ami n'eut le pouvoir de le fléchir à cet égard, lui qui ne faisoit, sur tout le reste, que ce qu'on vouloit ou desiroit.

« ses (1), faciles, et tellement naturelles « que le respect qu'on leur doit se perd « dans l'intérêt qu'elles inspirent.

« Adieu, mon ami. J'ai un peu oublié le « philosophe dont je vous entretiens d'or- « dinaire ; mais c'est pour un autre que « je préférerai toujours à ma nouvelle « connoissance; car quand l'habitude n'u- « se pas les affections, elle les fortifie par « la reconnoissance de tout le bonheur « qu'elles ont répandu sur la vie. »

Ah! comment se consoler en voyant ce que la révolution a produit sur un tel caractère, sur tant de bonté et de vertus adorables ? et, n'eût-elle produit que ce changement, ne seroit-elle pas encore un grand crime et un grand malheur?

Mais un bruit favorable à notre délivrance se répand tout-à-coup dans Fontenai, qui en reçoit un mouvement tout nouveau. Il commença vers huit heures du

(1) Il donnoit tout, et n'avoit que les besoins essentiels.

matin, et fut apporté par une laitière qui revenoit de vendre son lait à Paris. Tout Fontenai se répand sur la route par où doivent nous arriver de nouvelles espérances. Nous en étions, M. Suard et moi, trop avides pour ne pas suivre la foule; nous rencontrons nos laitières, et la dernière nous apprend que Robespierre, ce tyran si avide de sang humain, s'est réfugié à la commune remplie de ses complices; que la force armée, par ordre de la convention, s'est rendue maîtresse de ce monstre; qu'il est hors la loi et va périr ce jour même, avec les membres de l'infame commune. Oh! quelle joie saisit à l'instant tous les cœurs! on alloit la partager avec ses voisins, on se félicitoit, on s'embrassoit, comme si par cette mort on alloit être délivré de tous les maux. Ils étoient au moins dès ce moment fort adoucis: on n'étoit plus agité la nuit ni le jour de la crainte de la municipalité; on jouissoit de la beauté du ciel, on se promenoit librement sur la terre, et on pou-

voit du moins revoir ses amis sans crainte. M. Suard ouvrit son ame, comme j'ouvrois la mienne, à l'espérance, inconnue à nos cœurs depuis si long-temps. Le sort des prisonniers à la conciergerie, tous condamnés à l'avance, et à qui on trouva le moyen de faire passer cette heureuse nouvelle, touchoit aussi toutes les ames sensibles. Un malheureux gentilhomme que j'avois rencontré quelquefois étoit à la conciergerie, avec une vingtaine de ses camarades d'infortune de la même classe, attendant la mort et jouissant encore de la vie dans cette conformité d'infortunes. Ce jour même, à onze heures du soir, il leur dit avec un ton solennel : Messieurs, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre ; mais je ne puis vous la dire qu'à minuit, ne m'interrogez pas et ne vous inquiétez pas. On se tint éveillé dans le silence, et cette heure coula bien lentement : quand on entendit sonner la première heure de minuit, on se pressa autour de lui : Messieurs, leur dit-il, *nous*

sommes tous sauvés ; Roberpierre n'existe plus. A l'instant même ces hommes tout-à-l'heure immobiles se prennent par la main, et se mettent à danser jusqu'à se fatiguer, dans l'excès de leur joie. Il avoit fallu attendre l'heure de minuit, afin que tous les geoliers fussent couchés.

Oh! combien j'ai vu de regrets dans le cœur des amis de M. de C***, mort trois semaines auparavant ! combien j'ai vu verser de larmes à cette intéressante madame Trudaine, qui avoit vu périr quinze jours auparavant son mari et son beau-frère ; ce jeune homme que nous avons vu dans notre société, n'aimoit, ne cultivoit que les beaux arts. Son frère plaida sa cause avec chaleur, résigné pour lui-même à son sort; mais il ne pouvoit se consoler d'entraîner son jeune frère avec lui au supplice. Le public, fatigué de pitié, en retrouva encore pour pleurer ces deux aimables et intéressantes victimes.

En vendémiaire, M. Suard étoit du

parti qui vouloit que la convention fît place à d'autres députés. L'esprit de Paris étoit excellent alors, et se manifestoit ouvertement. La convention, qui ne comptoit pas sur la reconnoissance de la nation, vouloit rester et obtint la victoire par le canon de Buonaparte. M. Suard avoit imprimé quelques morceaux pleins de courage, en faveur de la bonne cause, dans ce combat entre la nation et la convention, et défendoit aussi dans sa section avec énergie l'opinion dominante. La victoire s'étant déclarée contre la nation, il se tenoit tranquille chez lui, quand madame de Lavois*** vint l'avertir qu'il couroit quelque danger, et eut l'extrême bonté de lui offrir sa maison pour asile. Il profita quelques jours de cette bonté; mais, instruit par moi qu'il ne s'étoit présenté personne, et croyant le danger passé, nous partîmes ensemble pour Fontenai-aux-Roses. A peine y étions-nous arrivés, qu'un ami, qui logeoit dans la même maison que nous, vint l'avertir qu'on étoit

venu mettre les scellés sur son appartement, et que la portière, que nous avions depuis cinq ans, avoit instruit les alguazils que M. Suard étoit à Fontenai-aux-Roses. On peut juger de mon effroi ; je croyois les voir arriver à chaque instant, je ne respirois pas. Il partit, et se rendit le plus tôt qu'il put à Auteuil. Il changea souvent d'asile, et rencontra par-tout l'amitié et les soins les plus tendres; il m'écrivoit tous les jours, et quelquefois deux fois, par des amis qui venoient à Paris pour me rassurer sur la sûreté de sa retraite. Voici quelques unes de ses lettres.

« Mon amie, ma tendre amie, ne vous « abandonnez pas : je suis bien quand je « vous crois de la fermeté. Soyez bien « assurée de ma prudence, je ne compro- « mettrai pas le bonheur de ce que j'aime « le mieux au monde. Je jure qu'aucune « imprudence ne compromettra ce qui « vous est si cher. Vous êtes présente à « toutes mes pensées, comme à toutes

« mes démarches. J'ai été reçu à Auteuil « par deux anges; je serois heureux, si je « pouvois trouver le bonheur loin de vous. « Bonjour, ame de ma vie. »

Cette nuit, qui avoit suivi le départ de M. Suard, plusieurs municipaux vinrent me réveiller; j'étois seule avec une servante. On me questionna sur le lieu où étoit M. Suard; je répondis que si je le savois ce ne seroit pas eux que j'en instruirois. On visita ensuite mes papiers et on mit les scellés sur mon secrétaire. On alla ensuite les mettre sur mon appartement à Paris, que je trouvai fermé en y arrivant, dès le lendemain, ne pouvant plus, dans cette triste situation, me priver des consolations de mes amis. M. Suard apprit cette visite avant que j'eusse une occasion de l'en instruire, et m'écrivit la lettre suivante.

« Quelle scène affreuse vous avez eue à « Fontenai, quand on est venu vous trou- « bler par cette nouvelle persécution ! A « quelle heure? Avez-vous été bien agitée?

« et vous revenez à Paris, pour vous trou-
« ver hors de chez vous (un ami qui demeuroit dans la maison me céda son appartement), sans savoir où reposer vo-
« tre tête ! Quelle férocité ! Ma chère et
« tendre Amélie, nous nous reverrons
« bientôt ; mon retour effacera les peines
« que tu souffres pour moi. Ah ! c'est là
« mon mal. J'ai bien senti que c'est en
« vous que je vis, que c'est à votre bon-
« heur qu'est attaché le prix de la vie pour
« moi. »

Je fus saisie par la nouvelle que la convention alloit juger quelques hommes qui n'avoient pas eu le temps de fuir. On disoit cependant qu'elle étoit embarrassée de sa victoire : elle sentoit que les punitions alloient encore accroître la haine qu'elle inspiroit. Deux hommes furent condamnés, le reste le fut par contumace : ceux qui avoient le plus à craindre se cachèrent et s'enfuirent. C'est dans le premier effroi que me causa la nouvelle de ce jugement qui alloit avoir lieu , et que

je montrai en partie à M. Suard, qu'il me répondit la lettre suivante :

« J'ai lu et relu, ma tendre amie, les « sept pages que votre tendresse a dictées. « Ces expressions d'un intérêt si vif et « d'un sentiment si doux ont répandu « dans mon ame plus de consolations que « ma situation n'y met d'inquiétude et de « peine. Cette lettre a rouvert mon cœur ; « mes yeux se remplirent de larmes en la « recevant des mains de notre amie ; je « suis remonté dans ma chambre, pour la « lire en paix et me livrer à l'attendrisse- « ment que sa vue seule m'avoit causé.

« Ma chère et tendre Amélie, vous oc- « cupez sans cesse ma pensée, et vous « seule jetez dans mon ame des impres- « sions douloureuses. Vous êtes naturel- « lement pleine de raison et de courage ; « mais vous ne vous en servez pas assez « contre les alarmes que vous inspire « le danger de ce que vous aimez. Si vous « étiez près de moi, je suis sûr que je « vous rassurerois sur le dénoûment

« de tout ceci, je voudrois quelquefois « vous ôter une partie de cette tendresse « qui fait mon bonheur, parceque je sens « dans ce moment qu'elle fait votre tour- « ment, et que je ne puis supporter l'i- « dée de vous savoir malheureuse. Il n'y a « au monde que ce malheur-là pour moi. « Ma chère Amélie, soyez forte, pour que « je le sois toujours; je suis en sûreté, « et entouré d'amitié (il étoit alors à Cernai chez madame Brontin; c'est là qu'il revit madame d'Houdetot et Saint-Lambert, qui parurent enchantés de le retrouver et revinrent sincèrement à lui); « j'ai près de moi des promenades qui me » tentent; mais je promets à mon Amé- « lie de ne rien hasarder; c'est à elle « que je fais le sacrifice de ces petites « tentations. Ce que je regrette bien da- « vantage, c'est de vous priver de ces « beaux jours, où vous auriez pu jouir « si doucement de la nature et de la soli- « tude. J'aurois été bien peu tourmenté, « si vous ne l'aviez pas été pour moi.

« Privé de vous, mon cœur se repose sur « les doux témoignages d'une tendresse « qui a toujours été si active et si con- « stante, et qui est le plus grand bien de « ma vie.

« On me traite ici (à Cernai) avec une « amitié pleine de prévenance aimable, et « on vous y desire sincèrement ; il nous « est doux de recevoir, dans cette persécu- « tion, tant de marques d'intérêt et d'a- « mitié. Le malheur réserve cette conso- « lation aux honnêtes gens.

« Bonjour, ma bien-aimée. Quand « vous presserai-je contre mon cœur? »

Pendant cette absence, remplie par l'inquiétude et la tristesse, à côté d'une portière qui nous avoit trahis, et qui toujours avoit un espion dans sa loge, je n'avois de consolation que les lettres de mon tendre ami, et les visites de quelques uns qui étoient à Paris. M. Suard se rapprocha de moi et alla à Passy, chez le chevalier de Pange. Je me hasardai à aller le voir sans le prévenir; sa joie se manifesta à

l'instant par des larmes ; nous passâmes ensemble deux heures bien douces pour tous les deux.

« J'espère enfin, chère et tendre amie, « que la paix va rentrer dans votre ame, « et qu'elle commencera à se rétablir dans « notre malheureuse patrie : rien ne pa- « roît plus devoir retarder la constitution, « rien alors ne m'empêchera de me pré- « senter devant des jurés choisis dans la « multitude des bons citoyens. Je suis sûr « de n'avoir rien fait qui blesse les lois, ex- « cepté celles d'une tyrannie de circon- « stance : j'ai un doux pressentiment qui « me dit que, dans peu de temps, je serrerai « ma bien-aimée contre mon cœur, ma « bien-aimée, à qui j'ai causé des alarmes « si vives, qu'elles ne me permettoient pas « d'en éprouver pour moi. Dans peu de « temps, notre repos ne sera plus troublé : « je vivrai pour la paix, je vivrai pour ma « tendre Amélie, que rien ne peut rempla- « cer dans mon cœur. »

Son affaire dura plus long-temps qu'il ne

croyoit, parceque jamais je ne pus me résoudre à ce qu'il se rendît en prison ; on eut beau me protester qu'il n'y resteroit que vingt-quatre heures, qu'il n'y avoit aucun danger, j'en voyois un épouvantable à le mettre dans de pareilles mains. J'obtins la levée de nos scellés ; il rentra le soir dans son appartement, à l'insu de la portière ; nos amis venoient l'y voir. Bientôt la constitution s'établit ; il sortit ouvertement, et il ne lui arriva rien.

Je renvoyai la portière, sans pitié pour ses larmes ; car, outre sa trahison, j'eus lieu de la croire complice du vol des huit mille francs, dans la nuit du 11 au 12 août.

Comme il ne se passa aucun événement où M. Suard pût être utile le moins du monde à sa patrie, depuis vendemiaire jusqu'au 18 fructidor, et que, dans tout le cours de cette époque, nous vivions assez tranquilles dans nos foyers, entourés de nos amis, je passerai tout de suite à ce jour affreux pour la France et pour

nous. Je dirai seulement que nos gouvernants prétendoient toujours l'être au nom de la France, et pour la France; que les derniers, les Directeurs, sans être des oppresseurs publics, étoient détestés par le peuple, qui étoit choqué de voir des hommes, qu'il considéroit comme ses égaux, étaler un grand appareil de puissance, et lui dicter impérieusement des lois.

Quinze jours environ avant le 18 fructidor, M. Suard et moi fûmes vivement sollicités par quelques amis, et sur-tout par madame de Staël, de remplir la promesse que nous avions faite depuis longtemps à M. Necker, qui avoit perdu sa compagne chérie, d'aller passer quelque temps avec lui à Copet. M. Suard s'y détermina, et quand j'allai faire mes adieux à madame de Staël: Que je suis heureuse de vous voir partir! me dit-elle; mon Dieu! que j'en suis heureuse! Le conseil des anciens étoit en opposition avec le Directoire, et on ne doutoit pas que le dernier ne prît une mesure violente pour se déli-

vrer des obstacles que ce corps mettoit à son autorité.

Nous réunissions assez souvent à dîner, dans ce temps, M. Portalis, M. de Marbois, le général Dumas, Tronçon du Coudrai, et plus tard M. Lacretelle le jeune, toujours fort instruit de ce qui se passoit dans le gouvernement. Ces messieurs causoient des affaires publiques, et produisoient tour-à-tour leurs idées, leurs craintes et leurs espérances. J'étois là tout oreilles, sans dire un seul mot. Mais il me fut facile de voir qu'ils étoient mécontents du gouvernement, et qu'ils discutoient sur des idées favorables au retour de l'ordre.

Nous nous mîmes en route vers le 10 juillet, et arrivâmes chez M. Necker. Je me souviens qu'en montant l'escalier du château de Copet, je me sentis le cœur plein de larmes de la certitude de n'y pas trouver madame Necker, qui nous avoit toujours montré tant d'amitié, et dont j'estimois si sincèrement les vertus. Mon

Dieu! que je suis émue! dis-je à M. Suard, dont l'émotion égaloit la mienne. La vue de M. Necker, qui étoit à peine reconnoissable, augmenta encore notre émotion. Nous le retrouvâmes tel qu'il s'étoit montré dans tous les temps; et, quelques jours après, nous bénîmes la Providence, qui nous avoit conduits, comme par la main, sous le toit de cet ancien ami, au moment où nos malheureux compagnons d'infortune traversoient la France, dans des cages de fer, pour se rendre à Cayenne, où la tombe les a presque tous engloutis. Ah! je rends encore graces au ciel aujourd'hui de nous avoir épargné à tous les deux un malheur qui eût été au-dessus des forces physiques et morales de l'un et de l'autre.

C'est peu de jours après notre séjour à Copet que nous reçûmes la fatale liste sur laquelle étoit M. Suard; je ne sais s'il soupçonnoit qu'il y fût inscrit; mais, en lisant tout haut son nom, comme ceux qui le précédoient, il passa au nom suivant, sans apparence de trouble, et continua la lec-

ture comme s'il n'y eût été pour rien. Pour moi, je restai toute saisie et sans parole. M. Necker me tendit une main, donna l'autre à M. Suard, en nous disant : « *Vous savez ce que cela veut dire.* » Il vouloit nous garder l'un et l'autre; mais un grand nombre de déportés prenant la Suisse pour asile et venant à Copet, le Directoire se plaignit. Madame de Staël l'écrivit à son père et l'alarma sur ce grand nombre de visites. Tout ce qui nous restoit de fortune étoit renfermé dans le cabinet de M. Suard; mais les presses et les caractères d'imprimerie du journal (1) dans lequel nous avions un intérêt, ayant été brisés et jetés par les fenêtres; M. Suard ignoroit ce qu'on lui avoit sauvé; car il avoit laissé la clef de sa bibliothéque et de son secrétaire à un ami, dont le logement étoit à côté du sien. Cet ami lui devoit un emploi de douze mille francs

(1) Ce journal nous valoit dix mille francs par an, depuis la chute de Robespierre; il reparut depuis sous le titre du *Publiciste.*

qu'il avoit obtenu pour lui de M. Necker. Nous ne doutions pas qu'il n'eût mis un grand zèle à enlever du cabinet de M. Suard ce qu'il y avoit de plus précieux. Cependant cet ami ne lui disoit rien dans les lettres qu'il lui écrivoit. Il me conjura donc d'avoir le courage de me séparer de lui pour aller sauver les débris de notre petite fortune. Je n'étois point préparée à cette séparation ; je devois être sa consolation dans sa proscription, mais je sentois la nécessité de le quitter, pour la lui rendre moins pénible et nous donner, en nous réunissant, les moyens de vivre chez l'étranger. M. Necker me dit, pour me déterminer, qu'il espéroit pouvoir garder chez lui M. Suard, et deux de nos amis qui vivoient en Suisse, M. Meister, dont le talent littéraire est bien connu par l'élégance et la pureté de son style, et M. de Garville, ancien fermier général, qui, dès les commencements de la révolution, avoit transporté sa grande fortune sur les bords du lac Morat. Il avoit rendu les plus grands

services aux réfugiés de ses amis et même à ceux qui lui étoient recommandés par eux. Ces deux anciens amis venoient d'arriver à Copet, pour voir M. Suard, avec lequel ils vivoient beaucoup à Paris. Ils me promirent l'un et l'autre que si M. Necker ne pouvoit pas réussir à garder M. Suard, il trouveroit chez eux un toit hospitalier et amical. Je partis remplie de tristesse. M. Suard avoit passé la nuit près de moi, dans l'auberge, et pleuroit de mon départ. Quelle route! Nous avions dans la diligence deux espions du Directoire, et ces espions savoient que mon mari étoit déporté. Je ne trouvai de consolation que dans une femme jeune, belle et aimable, qui ne me quitta ni le jour, ni la nuit. Le Directoire venoit d'obliger quarante mille émigrés, rayés provisoirement, à quitter la France. Dans la diligence où nous voyagions, il y en avoit un que le conducteur faisoit descendre chaque fois que nous allions entrer dans une ville; il passoit les remparts à pied, venoit nous rejoindre et

le cocher le remit sain et sauf chez lui, auprès de sa femme. La France étoit alors dans la consternation. Tous les jours de cette triste route, la diligence qui venoit de Paris et la nôtre se rencontroient à souper. Les voyageurs qui quittoient Paris nous donnoient les plus funestes nouvelles sur cette ville, où j'allois vivre sans mon protecteur accoutumé, sous le pouvoir de ses persécuteurs et des miens. En arrivant à Paris, personne ne vint au-devant de moi: j'y avois laissé un domestique; son absence me parut d'un mauvais augure. En entrant dans ma rue, la portière, qui étoit une très bonne femme, me vit de loin, s'avança vers moi et me dit qu'elle étoit bien malheureuse, qu'elle avoit un gardien qui étoit *un mauvais homme*, et que tous les appartements, le mien comme celui de M. Suard, étoient sous les scellés. Je me fis ouvrir celui de l'ami à qui M. Suard avoit confié ses clefs. Je l'envoyai chercher, il arriva. Je le questionnai promptement sur ce qu'il

m'importoit de savoir. Hélas! la crainte qu'il avoit de perdre cette place, qu'il ne devoit qu'à M. Suard, l'avoit toujours empêché de s'occuper de nos intérêts. Quoiqu'on eût été huit jours sans mettre les scellés, quoique M. de Vaine et un autre ami eussent passé souvent chez lui pour le presser d'enlever ce qu'il y avoit de plus précieux, il répondoit toujours, à ce qu'on m'a dit, qu'il n'en avoit pas le temps. A cette nouvelle aussi triste qu'inattendue, je fus saisie du plus violent désespoir. Je revenois pour tout sauver, et tout étoit perdu. Que dire à M. Suard? comment le faire vivre dans l'exil? Je courus chez madame de Sérilly, veuve alors du chevalier de Pange, dont j'ai déja parlé, et qui vivoit dans la même maison que madame de Beaumont sa cousine. Toutes deux m'avoient montré beaucoup d'intérêt et même de l'amitié, sur-tout madame de Pange. Je leur contai, à travers mes sanglots, la ruine de M. Suard. Elles calmèrent mon désespoir, en me tenant le

langage le plus affectueux et le plus tendre. Madame de Pange me dit qu'elle avoit heureusement un joli appartement à me donner, en attendant que le mien fût ouvert. Elle m'assura qu'avant deux jours elle me débarrasseroit de mon gardien, me feroit lever les scellés de mon appartement et me remettroit en possession de ce qu'il y avoit de plus précieux chez mon mari. Elle m'engagea, dès le lendemain de bonne heure, à écrire à M. Joubert, président du département, homme plein de bonté, d'humanité, envers qui je me reconnois bien redevable. Ma réclamation étoit appuyée par un ami de M. Suard, qui confia tout à l'excellent M. Joubert. A l'instant celui-ci m'ôta mon gardien, me fit lever les scellés de mon appartement et dit au commissaire de m'ouvrir un moment l'appartement de M. Suard, et de m'y laisser prendre ce que je voudrois. Je rentrai chez moi sur-le-champ, et dès le soir même plusieurs amis, à la tête desquels étoit un député, se

joignirent à madame de Pange, entrèrent dans l'appartement de M. Suard, avec une note indicative qu'il m'avoit donnée pour me guider, et enlevèrent un porte-feuille qui renfermoit le contrat de vente de Fontenay, un billet de dix mille francs que M. Suard avoit prêtés à un ami, et d'autres papiers importants. Ils enlevèrent encore plus de mille écus, tant en or qu'en argent, et pour plus de dix mille francs en livres magnifiques. On les plaça dans l'antichambre de ce même homme que sa lâcheté avoit empêché d'entrer dans l'appartement de M. Suard. Il arriva au milieu de tout ce déménagement, et eut même l'impudence de s'en montrer formalisé; mais l'ami qui l'avoit si souvent pressé d'ouvrir cet appartement lui parla de manière à lui imposer silence. Le député et tous ceux qui l'accompagnoient avoient exigé de moi que je restasse dans mon appartement, dans la crainte que je ne les troublasse; j'étois donc au-dessous d'eux à les entendre aller et venir, assez agitée, et trouvant qu'ils

restoient bien long-temps. Mais madame de Pange et une autre dame rentrèrent bientôt, avec leurs robes relevées et remplies de toutes les richesses dont j'allois remettre mon ami en possession. J'avoue que ce moment me causa une grande satisfaction. Avec sa modération naturelle, je ne craignois plus rien pour lui; je passai une bonne nuit, avec la douce assurance de donner le lendemain de si consolantes nouvelles à mon ami.

Pendant son exil, je n'étois soutenue que par les lettres qu'il m'adressoit : elles m'aidoient à supporter mes privations et les siennes, qui n'étoient pas les moindres. J'avois sans cesse recours aux témoignages de sa tendresse pour ranimer mon courage, je les portois toujours avec moi; je m'occupai même à en copier plusieurs, sur-tout celles qui m'adoucissoient le plus le sentiment de son absence. J'ai pensé, en les relisant, qu'elles pouvoient servir à compléter les idées qu'on peut desirer de se former de son ame et de son ca-

ractère. C'est donc lui qui va presque toujours parler, et je ne l'interromprai que pour raconter les impressions que je recevois de ce qui se passoit à Paris, et les alarmes que m'inspiroient les mesures que prenoit le Directoire, relativement aux déportés. Je laisse souvent, dans les lettres que je cite ici, l'expression de sa tendresse et de son estime pour moi; mais il en est où cette expression est si vive que je dois les garder pour moi seule. Je dirai seulement que depuis plus de vingt-cinq ans de mon union avec lui, jamais je n'avois reçu, dans la plus courte comme dans la plus longue absence, que des lettres et des billets remplis du même sentiment que celles qu'on va lire, et qu'à peine oserois-je en montrer quelques unes à l'amitié la plus intime. Il étoit aussi aimable que tendre pour moi, parceque c'étoit sa nature de l'être, et qu'il savoit aussi apprécier et sentir cette estime et cette tendresse profonde que m'inspirèrent toujours son beau caractère et ses nobles et douces vertus.

Il étoit fort réservé sur la politique. Ses lettres étoient adressées à différentes personnes de nos amis, et les miennes ne lui étoient pas non plus adressées sous son nom propre, mais sous plusieurs noms différents.

Copet, octobre 1797.

« Chère Amélie, je me consume d'impa-
« tience dans l'attente d'un mot de votre
« main; mon cœur vous accompagne dans
« votre triste voyage. Je jouis du beau
« temps, mais je souffre de vos frayeurs
« devant les précipices; je souffre de votre
« ennui, je souffre de vos regrets; je suis
« dans un état d'agitation qui ne me laisse
« aucun repos. Quand aurai-je la douce
« certitude que ma bien-aimée est arrivée
« en bonne santé, que des espérances fon-
« dées soutiennent son courage et la con-
« solent de ses sacrifices? Dites-vous bien,
« mon Amélie, que vous êtes toute ma
« consolation, tout mon bien, toute mon
« espérance. »

Copet, 1797.

« Combien mon cœur est soulagé, com-
« bien j'avois besoin d'être sûr que mon
« Amélie étoit arrivée sans aucun acci-
« dent ! Quand l'ame est triste, l'imagina-
« tion se livre à de funestes illusions ; je
« suis calme, je suis presque heureux.
« Que je suis touché de l'amitié secou-
« rable de madame de Pange ! Vous avez
« rencontré une ame digne de la vôtre.
« Ayez bien soin de vous pour moi ; j'ai-
« merai la vie pour vous. Mon cœur vous
« appelle tous les jours. Bonsoir, ma bien-
« aimée, ma chère et tendre Amélie. »

Les déportés s'étant la plupart réfugiés en Suisse, le Directoire s'en plaignit et menaça madame de Staël, qui desiroit rester en France et qui s'étoit montrée favorable à cette nouvelle puissance. Madame de Staël ne cessoit d'écrire à son père d'écarter de Copet les déportés. La juste crainte qu'avoit M. Suard, de compromettre un ami si cher, l'engagea à se

rendre à Morat chez M. de Garville, notre ancien ami, comme je l'ai dit.

Morat, décembre 1797.

« Vos lettres, ma chère et tendre Amé-
« lie, sont la plus douce et la plus efficace
« des consolations que je puisse recevoir
« dans les peines de notre séparation;
« mais les grandes inquiétudes sont heu-
« reusement passées. Quoi qu'il arrive, je
« vois des ressources dans tous les événe-
« ments, et je n'en prévois aucun où la ten-
« dresse de ma bien-aimée, si elle-même
« est tranquille, si nous vivons à côté l'un
« de l'autre, ne me laisse tout supporter
« sans effort et attendre paisiblement la
« fin d'une vie, qui se terminera vraisem-
« blablement au milieu des orages. Disons
« toujours, comme la présidente Ogier :
« *cela aide à mourir* (1). En vous présen-

(1) Elle étoit mourante, au moment des premières violences de la révolution envers les Berthier et les Foulon. C'est alors qu'elle dit ce mot.

« tant cette idée, ma bonne amie, n'allez « pas croire que mon imagination s'at- « triste. C'est sans aucun trouble que je « vous la rappelle; mais ce qui me touche « sensiblement, c'est cette tendre occu- « pation où vous êtes de tout ce qui a rap- « port à moi. Tranquillisez-vous ; je suis « bien, infiniment content de l'amitié de « M. de Garville et des soins de tout ce « qui l'environne. Obligé, par l'injustice « des hommes, de rester loin de mes foyers « et de celle qui par-tout me rendoit la vie « douce, on ne peut avoir rencontré plus « de dédommagements. »

Morat, 1797.

« Ma bonne amie, malgré les assuran- « ces que vous me donnez de votre santé « et de votre courage, je crains que, par « tendresse pour moi, vous ne me cachiez « le véritable état de votre ame. Des lettres « de nos amis fortifient cette crainte : on « me dit que vous n'êtes pas aussi aisée à « calmer que le faisoit espérer votre rai-

« son. Chère amie de mon cœur, ne trom-
« pez pas ma confiance sur vos senti-
« ments; si vous me laissiez à cet égard
« quelque incertitude, je ne pourrois me
« reposer sur les assurances que vous me
« donnez de votre tranquillité ; je vous
« croirois agitée, lors même que vous ne
« le seriez pas; je n'aurois plus de vrai
« repos. Il vaut mieux épancher votre
« ame, avec cet abandon qui vous est na-
« turel. Je ne crains point que vous cé-
« diez à un découragement que rien ne
« justifie ; je connois votre raison : quand
« vous n'avez rien à craindre sur la santé
« de votre ami, les autres revers ne peu-
« vent vous affecter fortement ; ne me
« laissez donc jamais aucun doute sur
« votre situation (1), mais faites pour la

(1) Je l'aurois trop affligé, si je lui avois écrit tout ce qui se passoit dans mon cœur à cette triste époque. Pour me montrer à lui avec autant de vérité que de courage, je lui écrivois, le plus souvent, au moment où je recevois une de ses lettres ; elles étoient très fréquentes ; toutes relevoient mon cou-

« raison et le courage autant que pour la « tendresse. Quant à moi, je suis exacte- « ment ce que je vous dis, résigné à tout « ce qui ne vous fera point de mal. Regar- « dez les peines de ce moment comme une « condition de la vie; je la trouverai en- « core aimable, tant que je me reposerai « sur la tendresse et la tranquillité de celle « pour qui seule je puis desirer de vivre. « Je vous presse, ma bien-aimée, tendre- « ment contre mon cœur. »

Morat, décembre 1797.

« Mon cœur est plein d'une douce joie; « je reçois en même temps cinq lettres de « ma bien-aimée : elle se porte bien, elle « est contente de ses amis, tranquille dans « ses foyers; que de motifs de consola- « tions! J'ajouterai que ma santé est bonne, « et que par-tout je suis comblé de preu- « ves de la plus grande bienveillance. Di-

rage, et répandoient dans mon ame les consolations dont j'avois tant de besoin.

« tes à vos amis que je les aime et les re-
« mercie tous de ce qu'ils font pour ma
« bien-aimée Amélie ; chère et tendre amie
« de mon cœur, en me couchant je vous
« appelle auprès de moi ; en m'éveillant
« je vous retrouve ; toute la journée je
« m'occupe de vous ; vous serez la der-
« nière pensée de ce cœur à son dernier
« souffle. »

« *P. S.* Quelle aimable surprise vous
« venez de me causer, ma bonne amie !
« Vous m'aviez parlé de votre portrait, et,
« ne le trouvant point dans le porte-man-
« teau que vous m'aviez envoyé, j'ai pensé
« que ce n'étoit qu'une expression figurée.
« Au moment d'aller à Berne, je pensai à
« prendre mes gants de poil de lapin ;
« en les déployant, je sens quelque chose
« de dur. J'ouvre, je trouve cette jolie
« bonbonnière, avec le portrait de mon
« Amélie ; je le baisai avec attendris-
« sement. Que je vous remercie, ma
« bien-aimée ! Combien je sens ce que je

« dois à votre tendresse et le bonheur de
« vous aimer ! Je vois qu'il faut remettre
« à une époque plus éloignée celui de
« vous presser contre mon cœur. Ah ! c'est
« à ce moment que la nature renaîtra pour
« moi et me rendra les plus beaux jours.
« En attendant, ma bonne amie, conser-
« vez votre confiance dans cette Provi-
« dence qui ne nous a jamais abandonnés,
« et nous réserve encore des années de
« consolations. »

Mars et avril, 1798.

C'est dans ce temps, je crois, que le Directoire demanda à la Suisse le renvoi de tous les déportés : je crus déja voir mon pauvre et aimable ami entre les mains des gendarmes et en route pour Cayenne, où il ne m'auroit pas permis de le suivre. Cette douleur fut un moment au-dessus de mes forces ; heureusement, je me souvins que M. de Talleyrand étoit en position de m'être utile. Il avoit toujours

montré beaucoup d'intérêt à M. Suard ; il étoit même venu dîner avec nous à Fontenay-aux-Roses, et nous avoit parlé avec confiance des affaires du moment. Je lui écrivis pour le prier de m'accorder un moment ; il me reçut avec toutes sortes de bontés, se montra touché de mes larmes, me calma sur la demande du Directoire, me dit qu'il ne s'agiroit que d'un éloignement, si les ordres se répétoient, et m'engagea d'écrire à M. Suard de rester dans son asile auprès de notre ami ; j'étois entrée chez lui pleine d'effroi, j'en sortis presque calme ; mais, dès ce moment, le gouvernement suisse devint incertain, timide, et l'entrée du pays fut défendue par mille formalités inquisitives. Malgré tant de déférences, ce pays heureux, qui si long-temps servit d'asile aux opprimés de tous les pays, ne put échapper au malheur de devenir la proie du Directoire.

Morat, 1798.

« Malgré le desir sincère qu'on montre « de me garder, et les soins très aimables « dont on accompagne ce desir, rien ne « peut valoir ce repos que je trouve au- « près de vous ; je sens que tous les autres « biens de la vie perdent tous les jours « leurs illusions. Voilà, ma chère amie, « des idées un peu sombres ; mais c'est « la teinte de mon imagination. Mon ame « est flétrie du passé, elle s'irrite du pré- « sent, et n'ose envisager l'avenir. Je vous « avoue que ce petit acharnement de per- « sécution excite en moi des mouvements « que j'ai de la peine à réprimer ; mais « c'est moins le mal qu'on me fait, que ce « triomphe des méchants, qui m'irrite : je « voudrois m'éloigner pour quelque temps « de toutes ces passions insensées, qui « préparent à ceux qui s'y livrent de « grands maux, mais qui ne répareront « pas ceux qu'ils ont faits à tant d'inno- « centes victimes (1) ; vous seule, votre

(1) On lui faisoit des propositions en Angleterre ;

« tendresse et la mienne opposent de
« grands obstacles à ce desir.

« Votre lettre me rassure sur l'ébranlement qu'a dû vous causer ce nouveau décret ; je conçois que vous en ayez été fortement émue dans les premiers moments, mais que ce que vous a dit M. de Talleyrand vous ait calmée. Les assurances que vous me donnez, le ton dont vous me les exprimez, l'entière confiance que j'ai dans votre candeur, tout cela ne me laisse aucun doute sur votre résignation. C'est tout ce qu'il me faut. Que ma bien-aimée m'aime, et ne soit point malheureuse, et je défie toutes les fureurs du délire d'abattre mon courage. Je vous presse bien tendrement contre mon cœur. »

En route.

« Ma bonne amie, les émigrés et tous

mais je n'eus jamais à le combattre pour ne pas s'y rendre.

« les fugitifs sont inhumainement expulsés de la Suisse ; ils sont sacrifiés à l'implacable politique. Je ne croyois pas être obligé de quitter ce pays si précipitamment. Les révolutions qui se font partout, et l'état de guerre qui menace la Suisse entière, ont rendu ce pays inhabitable pour les étrangers de toutes les nations. Les François couvrent les routes qui mènent aux frontières. J'ai quitté à la hâte la maison de M. de Garville, et je vais demain à Tubingue. Je suis avec la vicomtesse de Laval et M. de Narbonne; nous allons faire ménage ensemble. Je resterai à Tubingue : si la paix s'y conserve, je pourrai m'y réunir à mon Amélie, et trouver avec elle tous les lieux bons pour moi. Je la recommande à tous les anges du ciel et de la terre, et me jette aux pieds de tous nos amis, pour les conjurer de lui continuer leurs tendres soins. »

Tubingue, 1798

« Ma chère Amélie, soignez bien votre « santé, je la recommande à votre tendresse, vous en avez besoin pour continuer à votre tendre ami ce que vous « seule pouvez faire pour lui. Si vous vous « abandonnez vous-même, qui soutiendra « mon courage? Je n'ai de force que par « vous, et ne redoute que vos peines. Cela « est vrai à la lettre, ma chère Amélie: « soyez résignée, je vous réponds de ma « parfaite résignation. Je vous recommande, les mains jointes, au ciel et à « ces bons amis qui ne peuvent bien sentir le bien qu'ils font à mon cœur: je les « embrasse tous avec tendresse et reconnoissance; j'aime à les compter quelquefois, et je trouve un grand bonheur à « pouvoir, dans ce temps de calamité, se « reposer sur un si grand nombre d'amis « excellents et de parents si tendres. J'embrasse ma bien-aimée, dont la tendresse « est mon premier besoin et mon plus « grand bonheur. »

Tubingue, 1818.

« Ma bien-aimée, on m'écrit que vous « êtes changée et maigrie. Cette idée est « mon plus grand tourment, elle me fait « croire que votre raison ne prend pas « assez d'empire sur votre ame et votre « imagination. Rassurez-moi, mon Amé- « lie, si vous voulez que la vie me soit « chère encore. Faites-moi vivre, faites- « moi respirer en paix et dormir d'un « doux sommeil, en m'assurant que le « vôtre est paisible. Ouvrez votre ame à « tout ce qui peut la distraire; je ne puis « jouir que de vos plaisirs, et je puis les « partager tous d'ici. Je baise tendrement « votre portrait, qui semble m'approcher « plus de tout ce que j'aime.

« Je n'ai qu'à me louer des manières « aimables et des procédés de ma société; « elle me parle souvent de mon Amélie, et « vous desire bien sincèrement. »

Ah! quand je le voyois s'éloigner de

moi, quand je voyois plus d'obstacles à notre réunion, quand nos communications pouvoient être moins fréquentes, pouvois-je toujours avoir du courage? J'en avois pour lui cependant, autant que j'en étois capable. Je sentois que j'étois son bien le plus cher, que je lui appartenois tout entière par le cœur. C'étoit pour lui que je soignois ma santé; mais chaque déplacement qui l'éloignoit appeloit toutes mes forces pour le supporter.

Juillet, 1818.

« J'ai reçu hier, ma bien-aimée, votre « n° 112. Combien j'aurois perdu si cette « lettre avoit pu s'égarer! elle a porté dans « mon cœur les plus douces consolations. « Que ces épanchements de votre ame si « tendre ont d'empire sur moi! Cette com- « munication intime de nos ames efface le « sentiment de l'absence; je m'approche « de vous, je vis près de vous, je crois « entendre votre voix. Ma bien-aimée,

« puisque vous voulez bien être pour moi « *tout ce que je desire que vous soyez pour* « *mon bonheur*, ouvrez votre ame à tout « ce qui peut l'affecter agréablement : cha- « que fois que vous éprouverez un plaisir, « pensez que j'en jouis : je me nourris « de votre vie, de vos sentiments ; ainsi « vous serez la maîtresse de remplir mon « ame de paix, ou de trouble et de décou- « ragement.

« Ma santé est bonne. Je ne manque « de rien. J'éprouve dans le cours ordi- « naire des choses beaucoup moins de ces « petites contrariétés qui troublent, et « contre lesquelles je n'étois pas assez en « garde (1).

(1) Il étoit fort impatient dans les petites contrariétés, que je lui épargnois autant qu'il m'étoit possible ; mais il devenoit plein de calme et de courage dès que l'occasion se présentoit, pour combattre une grande douleur physique ou morale. Dans une goutte sciatique qui lui fit souffrir des maux affreux, comme j'avois un lit-de-camp la nuit à ses côtés, mes gémissements faisoient écho à tous les siens : il les supprimoit sur-le-

« Résigné sans effort à toutes les pei
« nes que m'impose la destinée, je ne
« sens mon ame se soulever que contre
« des malheurs qui ne me regardent pas
« personnellement. *Je n'ai aucun sentiment*
« *de vengeance contre ceux qui m'ont fait*
« *du mal* (1).

« Si j'étois seul malheureux, j'ose dire
« que j'aurois peu de mérite à supporter
« le malheur. Adieu, ma bien-aimée; je
« baise votre portrait en terminant cette
« lettre, et mes larmes coulent avec dou-
« ceur en relisant une partie de la vôtre.
« Je vous promets d'aimer la vie pour vous;
« mais je ne l'aimerai plus du moment où
« elle ne seroit plus bonne pour vous. Je
« vous presse contre ce cœur tout à vous. »

champ, et me disoit le lendemain qu'il avoit moins souffert, en obtenant cette victoire.

(1) Ah! je n'étois pas si bonne assurément, et le mal qu'ils faisoient à mon tendre ami et à moi entroit pour la moitié, je crois, dans mes malédictions contre leur gouvernement.

Tubingue.

« Ma bonne amie, je ne vois pas encore
« une probabilité prochaine de notre réu-
« nion, ma continuelle pensée, ma plus
« chère espérance. Des bruits de guerre
« menacent toute l'Allemagne. Vous ne
« pouvez venir me chercher que dans un
« lieu où vous serez sûre de me trouver.
« Ah ! quand arrivera ce bienheureux
« moment, qui effacera le sentiment de
« toutes mes peines ! S'il faut supporter
« des privations, nous les supporterons
« ensemble ; votre modération et votre
« courage m'en donneroient, quand je ne
« me sentirois pas naturellement toute la
« fermeté qui convient à des circonstances
« plus fâcheuses encore. Nous nous aime-
« rons et nous vivrons ensemble. Je n'aurai
« plus ces désolantes inquiétudes qui font
« palpiter ce cœur à chaque jour de courrier.
« O ma bien-aimée ! quand vous presserai-

« je contre mon sein ? Mais vos lettres me « consolent toujours ; les expressions de « votre tendresse sont un baume pour mes « blessures ; c'est la manne du désert qui « s'accommode à tous les besoins de mon « cœur. Elles me fortifient quand j'en ai be-« soin, elles me soutiennent quand je suis « bien, elles adoucissent ma mélancolie, « car j'en ai quelquefois ; mais je ne con-« nois ni l'ennui, ni le découragement ; je « ne suis jamais malheureux qu'en pensant « à vous, en pensant sur-tout aux inquié-« tudes trop vives dont votre imagination « peut se laisser dominer, à cette solitude « de cœur qui pèse en certains moments, « et que rien ne peut adoucir.

« Je recevrai avec plaisir le bon vin de « Malaga que vous m'envoyez ; celui que « je bois ici ne me convient pas ; je n'aime « pas davantage la cuisine allemande. « Mes bons déjeûners que je fais moi-« même me dédommagent de ces petites « privations ; mais comment voulez-vous, « mon Amélie, que je boive seul de ce bon

« vin et que je ne le partage pas avec « mes compagnons(1)? Je crois bien qu'ils « y mettront de la réserve ; mais il faut « bien aussi que j'y mette de la politesse. « M. de *** aime le bon vin encore plus « que moi. »

Camille Jordan et M. Gau s'étoient réunis à cette aimable société, et faisoient aussi ménage commun avec M. de Narbonne et la vicomtesse de Laval.

Nous ne fûmes occupés pendant plusieurs mois que de l'espérance de nous réunir, et des moyens d'opérer cette réunion; mais les menaces de guerre répandues dans toute l'Allemagne, l'incertitude où étoit le Wirtemberg de conserver la paix avec le Directoire, et le besoin de surveiller notre propriété du journal qui se relevoit tous les jours, et qu'un homme vouloit s'approprier, nous soumit tous les deux à des cir-

(1) C'est qu'il étoit nécessaire à sa santé, et que je n'étois pas sûre d'avoir une bonne occasion de lui en renvoyer.

constances si peu favorables à nos espérances.

Tubingue, septembre 1798.

« L'espérance que j'avois conservée si « long-temps de vous voir bientôt m'a « laissé dans un grand vide. Ce qui me « reste ici, quoique bien aimable, me sem- « ble peu de chose, en songeant au bien « auquel je dois renoncer pour long- « temps encore. Je faisois chaque jour de « longues promenades dans ce pays vrai- « ment très agréable, et quand je décou- « vrois quelques sites qui réunissoient tout « ce que vous aimez, la verdure, l'om- « brage et le silence, j'en jouissois avec « délices, en pensant que vous viendriez « en jouir avec moi. Aujourd'hui ces « belles promenades ont perdu leurs « charmes; je n'aime à les visiter que « seul : elles entretiennent ma mélanco- « lie, mais elles l'adoucissent. Je sens ce- « pendant que tout justifie le conseil de

« nos amis, de rester encore pour sur-
« veiller nos intérêts. Je voulois vous
« écrire aussi qu'il vient de s'élever de
« nouveaux obstacles qui m'alarmeroient
« sur les dangers de la route. Je voyois
« une réunion dont le bonheur seroit court
« et se termineroit par une séparation qui
« me seroit bien amère : ne croyez pas
« pourtant, ma bien-aimée, que mon ame
« se laisse abattre par le sentiment de ma
« situation ; non, je vous le jure, je ne
« regrette que vous et quelques amis. Si
« je vous avois près de moi, vous me
« consoleriez de tout. Je vous presse contre
« mon pauvre cœur, tout à vous, et tout
« plein de vous. Je vous recommande à
« cette providence qui vous protége. Je
« me repose sur la tendresse de votre
« cœur, c'est ma première providence et
« le premier bienfait de l'autre. »

Ah ! c'étoit bien lui qui étoit ma providence, et qui l'est encore, par sa longue et tendre prévoyance au-delà de sa vie.

Ces lettres, car j'en reçus plus d'une sur ces regrets qui frustroient son espérance et la mienne, ces lettres me pénétroient de tristesse; cependant il falloit soutenir mon courage pour ne lui pas faire perdre le sien. Hélas! il fut mis dans ce temps à de cruelles épreuves. Je perdis le meilleur, le plus tendre, le plus généreux des frères, celui dont j'étois l'amie, la confidente, la consolation dans ses peines, et qui étoit la source de tous les biens dont j'avois joui; et le jour même de cette si douloureuse séparation, à côté de son corps, dont les yeux étoient fermés pour jamais, j'appris, par l'imprévoyance d'un de ses amis, que ma sœur, si tendrement chérie, attaquée d'un mal qu'elle me cachoit par tendresse, alloit bientôt le suivre. Je fus saisie du plus affreux désespoir : je me vis seule dans l'univers. Ah! comment ai-je mérité de me voir arracher les objets les plus chers à mon cœur? Le bien si précieux qui me restoit, le premier ami

de ce cœur si déchiré pouvoit à chaque instant être obligé de s'enfoncer dans l'Allemagne, où j'envisageois mille obstacles pour le rejoindre, pour lui rendre les soins de ma tendresse, si nécessaires à son cœur et même à sa santé naturellement délicate. Je puis dire que, dans ce moment affreux, j'éprouvai une telle douleur, que je sentis que, si je n'employois pas toutes mes forces à la combattre, j'allois en mourir; mais l'image de mon tendre, de mon malheureux ami me sauva, et je me commandai de vivre, pour ne pas le priver de celle qu'il regardoit comme son premier bien.

A quelle ame affligée des lettres semblables à celle qu'on va lire n'auroient-elles pas porté des consolations!

« Que j'aurois regretté, ma bonne amie,
« que votre dernière lettre se fût égarée!
« votre tendresse, qui est le premier bien
« de ma vie, s'y peint avec des mouve-
« ments et des expressions qui portent au

« fond de mon cœur les plus douces im-
« pressions. Ah ! oui, ma bonne, ma
« chère Amélie, aimez la vie pour moi,
« soignez-la pour moi ; que les contra-
« riétés de la fortune soient les seules
« peines que vous y rencontrerez, et que
« les peines du cœur n'en troublent plus
« jamais la douceur. Je ne demande au
« ciel que d'achever le cours de ma vie au-
« près de celle qui y attache tant de prix.

« Que je vous remercie, ma bien-aimée,
« d'avoir fait un aussi bon usage de l'ar-
« gent que Smith vous a remis, et de n'a-
« voir pas attendu mon consentement pour
« une chose si douce à mon cœur ! Qu'il
« est consolant, dans la perte de sa for-
« tune, de trouver encore les moyens de
« faire quelque bien à d'honnêtes gens
« qu'on aime ! J'ai joui de cette douceur
« dans mes courses ; quelque bornés
« que soient mes moyens depuis notre
« désastre, j'ai trouvé des compatriotes
« plus misérables, et j'ai pu leur donner
« quelques secours. Je voulois vendre

« aussi quelques hardes embarrassantes à « transporter, j'ai rencontré un compa- « triote errant et déguenillé que cela a « rendu bien heureux. »

C'est à-peu-près, je crois, vers la fin de cette année que le Directoire, instruit que la tombe avoit englouti presque tous les déportés qu'il avoit fait passer à Cayenne, offrit à ceux qui avoient échappé à ce funeste voyage l'île d'Oleron pour asile, sous peine d'être sur la liste des émigrés, s'ils ne s'y rendoient pas. Je connoissois trop l'ame noble et fière de M. Suard pour penser qu'il pût consentir à se mettre entre les mains d'une puissance qui lui avoit ravi, par un décret aussi injuste qu'arbitraire, sa fortune, ses amis, ses foyers, sa patrie, et j'étois bien loin moi-même d'en former le vœu; j'attendois son sentiment pour en avoir un moi-même. Voici ce qu'il m'écrivit dans cette circonstance.

« A l'égard du voyage d'Oleron, qu'on « propose aux déportés, j'aurois, comme

« plusieurs d'entre eux, une grande répu-
« gnance pour me mettre en liaison si in-
« time et si dangereuse avec des hommes
« qu'on ne peut estimer ; des hommes
« qu'il est triste de redouter, et à qui il
« est triste de devoir, et dont la fortune
« et les démarches dépendent même d'é-
« vénements qui les maîtriseront malgré
« eux. Je sais renoncer à la fortune quand
« j'ai le nécessaire. Il faut conserver tant
« qu'on le peut l'indépendance de son
« ame, de sa pensée et la liberté de sa
« vie. Je sais que ces sentiments sont
« conformes à ceux de mon Amélie et aux
« calculs de sa raison. »

Et sur ma réponse, il me dit :

« Je me suis presque reproché ma let-
« tre, ma bien-aimée, en lisant celle où
« votre tendresse, si détachée de vos in-
« térêts personnels, se résigne au vœu que
« j'exprime, avec tant de bonté. Ah ! ma
« bien-aimée, tant de tendresse n'est pas

« perdue pour mon cœur. Je n'ai pu m'em-
« pêcher de lire votre lettre à mes com-
« pagnons, qui en ont été attendris jus-
« qu'aux larmes. Je sens tout le prix du
« sacrifice, et moins il vous coûte, plus
« il m'est précieux. »

Je ne faisois aucun sacrifice en le laissant à sa libre détermination; le bonheur de vivre à côté de lui étoit balancé par l'horrible crainte de le voir sous la puissance du Directoire. « Si, me dit-il ensuite,
« le sacrifice non seulement de ma liberté,
« mais, ce qui est plus fort, d'un senti-
« ment d'indépendance qui s'est encore
« accru dans la retraite, étoit nécessaire à
« votre bonheur, vous n'auriez qu'à dire
« un mot, j'obéirois; mais je connois la
« tendresse de votre cœur et la suscepti-
« bilité de votre imagination; il y auroit
« pour vous, même auprès de moi, un
« état de trouble plus pénible que l'ab-
« sence même (je crois qu'il avoit raison), et j'éprouverois le regret le plus
« amer et le sentiment le plus pénible,

« celui d'être mécontent de moi, et d'a-
« voir gâté les restes d'une vie que n'a
« dégradée aucune lâcheté. »

Un de nos amis demanda au Directoire de le laisser vivre dans une ville d'Allemagne à son choix; je le lui écrivis, et il me répondit:

« Je ne puis, mon Amélie, partager les
« espérances que vous me donnez; je
« veux conserver mon indépendance: il
« n'y a que l'intérêt de ma bien-aimée qui
« puisse balancer ce sentiment, mais il
« n'y a aucun sacrifice que je ne sois prêt
« à faire à ce premier de tous les senti-
« ments. Si je quittois Tubingue, ce se-
« roit pour Anspach ou Weymar. Mon âge
« mériteroit quelques considérations, ma
« conduite en mériteroit davantage, si elle
« étoit connue; si on savoit ce que j'ai fait
« et ce que j'ai empêché de faire, et les
« propositions que j'ai refusées pour un
« pays (l'Angleterre) où j'aurois trouvé
« des moyens de travail favorables à mes
« projets littéraires. Mais je l'ai fait pour

« moi, par mon sentiment intérieur ; par « délicatesse, non par devoir. Je ne dois « rien à aucune puissance, mais je serai « fidèle à mon pays, à mon caractère, à « celle à qui j'ai consacré ma vie ; et je fe- « rai toujours ce que me dictera un senti- « ment supérieur à toute crainte, à toute « ambition, à toute cupidité.

« Je suis bien aise que M.*** parle de « moi comme il doit en penser; mais je « n'attends aucun succès de ses paroles. « La cause des déportés tient à des senti- « ments qu'il ne rectifiera point et à des « principes de rigueur qui ne fléchiront « point à des distinctions. D'ailleurs les « circonstances vont être telles (une nou- velle coalition se préparoit) que les intérêts « des individus seront bien insignifiants « dans les mesures qu'elles nécessiteront. « Ne vous livrez donc, mon Amélie, à « aucune espérance de ce côté. J'en con- « çois encore d'une meilleure destinée. Je « trouve de grandes probabilités d'une réu- « nion peu éloignée avec l'amie de mon

« cœur. C'est tout ce qu'il me faut, c'est le « seul bien que je desire et qui puisse en- « core me faire sentir la vie. Adieu, mon « Amélie. Parlez toujours à mon portrait, « il doit vous répondre. Ah ! que ne puis- « je réaliser la scène du tableau parlant ! « Avec quel sentiment de bonheur je « presserois mon Amélie sur mon cœur ! »

M. Suard avoit, dans ce moment, l'espérance, ainsi que sa société, d'obtenir un asile en Italie ; mais les armées françoises qui y entrèrent la détruisirent bientôt. Pendant ce temps tous nos amis, qui avoient demandé, pour M. Suard, un long sursis, sous prétexte de maladie, tous nos amis, dis-je, et surtout M. de Vaines, qui nous avoit toujours montré une amitié aussi vive que constante, se montroient affligés de la fierté de M. Suard, que j'honorois du fond de mon cœur ; ils combattoient avec moi son éloignement et la défiance qu'il avoit de l'usage que pourroit faire le Directoire, des ennemis

qui seroient entre ses mains. Il croyoit qu'on étoit las d'être haï. La nouvelle de la mort de tant de déportés avoit fait un effet affreux ; nos amis croyoient que l'offre de l'île d'Oleron étoit un commencement d'expiation. Plusieurs déportés y étoient arrivés et s'en félicitoient. Ils se composoient entre eux, avec leurs femmes, une société douce et agréable. M. de Vaines recevoit des lettres de quelques uns, dont il me faisoit part ; elles me firent céder un moment au bonheur de voir mon tendre ami se rapprocher de moi. En même temps M. de Vaines, à mon insu, le pressa fortement d'arriver pour ne me pas priver de sa fortune. M. Suard ne balança plus. Il m'écrivit que son sacrifice étoit fait et me conjura de l'accepter; mais il régnoit dans sa lettre une telle tristesse que je sentis tout ce que ce sacrifice coûtoit à son noble caractère; et j'honorois trop les motifs de sa répugnance, j'avois trop besoin de

son bonheur pour ne pas rejeter absolument le sacrifice de tous les nobles sentiments de son ame. Qu'avois-je besoin, pour lui et pour moi, de plus de fortune, quand j'avois mis notre nécessaire hors d'atteinte, autant qu'il étoit possible? Je fus affligée de lui avoir donné un moment un sentiment si pénible, qui s'effaça bientôt de son ame par les assurances que je lui donnai de ne plus ouvrir la mienne qu'à l'espérance de le rejoindre en Allemagne, dès que les circonstances nous favoriseroient.

Tubingue, 1799.

« Ma bonne amie, nous sommes tou-
« jours ici dans l'incertitnde sur la paix
« ou la guerre. Si cette dernière se renou-
« veloit du côté du Rhin, on y craindroit
« également les armées amies et enne-
« mies, on y craindroit aussi des mouve-
« ments intérieurs ; c'est par-tout de
« même. Le Nord est aussi menacé d'o-

« rages intérieurs et extérieurs. Dans cette « incertitude, je ne puis fixer mon esprit « sur aucune occupation sérieuse: ou je « me livre à mes rêveries qui ont souvent « de la douceur, ou je trompe le temps « par des riens. La société dans laquelle « je suis me donne d'agréables et conti- « nuelles distractions ; elle vous desire « beaucoup. Madame de Laval a été bien « sensible à quelques phrases de votre « dernière lettre pour elle, que je ne man- « que pas de lui lire. Nous mènerions une « vie assez douce, si nous étions sûrs de « rester ici; mais une idée qui frappe plus « mon imagination que ma raison, c'est « que je me dis, chaque jour, en m'éveil- « lant: Allons, voilà encore un jour de « moins entre mon Amélie et moi. Je vois « cette réunion comme certaine, quoique « je ne puisse encore en calculer le mo- « ment, et cette intime persuasion à la- « quelle je m'abandonne me fait suppor- « ter les longueurs de l'absence. Moi, qui « ne vivois guère dans l'avenir, je m'é-

« lance vers ce moment heureux qui me
« réunira à mon Amélie. Je me suis ac-
« coutumé à vivre avec mes fantômes ; ma
« bien-aimée, puisque mon bonheur vous
« est si cher, écartez de vous toute idée
« triste, racontez-moi toujours les visites
« de nos amis. J'aime à répéter à mon
« Amélie que, condamné par la nécessité
« à vivre loin de ce que j'aime presque
« uniquement au monde, je me suis for-
« tifié contre ce mal, le plus grand dont
« je puisse être frappé, par les doux et fré-
« quents témoignages que j'ai reçus de sa
« tendresse, par toutes les consolations
« que nous avons trouvées dans notre in-
« fortune, et sur-tout par le sentiment
« que ma résignation et la tranquillité de
« mon ame ajouteroient à votre courage.
« Adieu, ma bien-aimée ! je n'aime plus
« qu'en Amélie, mais j'aime bien tendre-
« ment tous ceux qui l'aiment. »

Mars 1799.

Les François venoient d'entrer dans

le Wirtemberg. M. Suard fut obligé de quitter Tubingue, une société charmante, et de s'enfoncer dans l'Allemagne. Ce fut pour moi un terrible événement et heureusement le dernier.

Anspach.

« Chère amie de mon cœur, calmez-« vous, je vous en conjure. Que votre « raison vienne au secours de votre ima-« gination ! voici encore un moment d'é-« preuve ; il faut le subir, mais il doit ef-« frayer de loin plus que de près ; écoutez-« moi bien. Le seul mal que j'éprouve, et « il est grand, c'est de voir troubler et « suspendre cette facilité de correspon-« dance qui faisoit la douceur de ma vie ; « mais ce mal n'est que momentané. Les « correspondances se rétabliront. Ma « santé est bonne ; je pourrois choisir « plusieurs résidences agréables ; celle-ci « l'est beaucoup, elle m'éloigne moins de « vous. J'y trouve des connoissances in-

« téressantes et des ressources de tout
« genre. J'ai une société d'échecs ; nous
« avons des concerts excellents, des bals,
« des opéra italiens et une cour fort ai-
« mable, celle de M. le prince de Hardem-
« berg. Ses qualités d'homme d'état sont
« connues de toute l'Europe, mais ce n'est
« qu'en Allemagne qu'on peut connoître
« et juger tout ce qu'il a de bon, de
« généreux et de noble dans l'ame, d'ex-
« cellent et d'aimable dans l'esprit, et de
« politesse et de graces dans les manières.
« Les environs d'Anspach sont fort agréa-
« bles. J'attends donc ici les événements
« et la belle saison ; j'y entretiens l'espé-
« rance d'y voir ma bien-aimée : cette
« idée embellit ce séjour. Si vous vou-
« lez, mon Amélie, que je conserve
« toute ma force, dites-moi que vous ne
« voyez, dans l'absence de votre ami,
« qu'une séparation telle que l'aménent
« des objets de fortune entre des amis
« tendres, sans les rendre malheureux. Il
« faut continuer de lutter contre les diffi-

« cultés et trouver dans sa conscience et « dans les trésors inépuisables d'une tendresse confiante et mutuelle la force de « supporter les privations. Votre vie est « ma vie; votre tendresse est la flamme « qui entretient ma vie. Soyez calme, je « n'aurai que ces peines que les scènes de « la vie amènent dans les situations les « plus tranquilles. Oh! mon dieu, conservez-moi mon Amélie, rien n'ébranlera ma résignation et je ne sentirai « point le malheur. »

Comme ma plus grande peine et même ma seule crainte étoit celle de le voir malheureux, et son bonheur mon premier besoin, cette lettre porta dans mon cœur les plus douces consolations; je me livrai à l'espérance prochaine de me réunir bientôt à lui à Anspach, et je n'eus plus à faire, avec cette douce idée, une suite d'efforts de courage qui à la fin m'auroient épuisée.

Anspach.

« Combien je suis content, mon Amélie, « de votre résignation, et combien je trou- « ve de tendresse dans votre raison ! Ma vie « est douce, j'ai plus de distractions que « je n'en desire. Mon habitation est gaie et « commode, de plain-pied, avec un petit « jardin, sur une promenade plantée de « superbes marroniers ; elle est peu éloi- « gnée du château qu'occupe M. de Har- « demberg, qui a un parc que vous aimerez « beaucoup. Il y a ici un grand nombre « de personnes aimables parmi lesquelles « est la sœur de notre bon M. Barin (ma- dame de Monbel) ; je ne reçois de tous « que des preuves de la plus grande bien- « veillance. Bonjour, mon Amélie, l'ob- « jet, l'espérance, l'unique bien de ma « vie ; je vous appelle de toutes les voix « de mon cœur. Les beaux jours s'appro- « chent ; nous nous réunirons, *et l'amer- « tume de la vie sera passée.* »

Ces dernières paroles sont de milord

Ruxel après ses adieux à sa femme, la veille du jour où il fut décapité.

La Prusse étant en paix avec la république, et ayant sauvé tout ce que je pouvois des débris de la fortune de mon tendre ami, je ne pensai plus qu'au bonheur de me réunir à lui. Je fus quelque temps à trouver une compagne qui allât au moins jusqu'à Strasbourg, où je pouvois, par les recommandations de madame Gau, dont le mari étoit compagnon d'infortune de M. Suard, trouver un compagnon pour me rendre à Mayence, et traverser le Mein ensuite, pour me rendre à Francfort. Je trouvai cette compagne et j'obtins un passe-port pour l'Allemagne, sous prétexte que j'avois une succession à y recueillir. C'étoit la seule raison admise pour en obtenir, et ce fut le président même de la municipalité, à qui j'étois recommandée, nommé, je crois, M. Colar, qui eut l'extrême bonté de m'apporter une lettre écrite de sa main, que je devois lui présenter à la municipalité le len-

demain, comme preuve de la vérité de la succession. La scène se passa de la manière la plus sérieuse. Je revins enchantée d'avoir dans ma poche les moyens de sortir de cette France, autrefois tant aimée, avec une espérance qui alloit m'embellir toute la route. Un de mes amis, à mon insu, demanda aussi pour moi une lettre de recommandation à l'ambassadeur de Prusse, pour M. de Hardemberg, et mademoiselle Clairon que je connoissois m'en donna une autre pour le dernier ministre du margrave d'Anspach. J'oubliois de dire que la fortune du journal, dans lequel M. Suard avoit une propriété, se rétablissoit tous les jours, et que je portois sur moi un trésor qui pouvoit nous faire vivre avec aisance une année entière. C'étoit le terme du passe-port. Je renaissois tous les jours à la santé et au bonheur, ayant une si douce espérance devant moi. J'annonçai mon départ à mon ami, qui me répondit :

Anspach, 6 juillet.

« Chère amie de mon cœur, j'ai reçu « les deux lettres où vous m'annoncez « votre départ. Mon cœur battoit avec « une douce violence en les lisant, et il a « peine à se calmer. Mon imagination va « au-devant du moment si long-temps « attendu où je presserai mon Amélie sur « mon cœur. Je ne suis occupé que des « moyens d'arriver à Francfort. Je logerai « à l'hôtel du Cygne. Ah! j'attendrai au- « près de vous avec courage le retour « d'une meilleure fortune. O ma chère « Amélie, quel bonheur nous attend! »

J'eus le bonheur de rencontrer dans la diligence un garde-du-corps de la reine que sa belle figure avoit sauvé de la mort par la profonde compassion qu'il inspira à une femme patriote, qui le recommanda à son mari, lequel jouoit un grand rôle dans la section: mais je fus sur-tout frap-

pée de sa bonté. De trois femmes que nous étions dans la diligence jusqu'à Strasbourg, je crois que la plus âgée étoit celle pour qui il avoit le plus d'attention ; il lui offroit son bras pour descendre, le lui laissoit pour entrer dans l'auberge, et recommençoit à chaque station. Il alloit à Mayence, comme militaire. J'étois enchantée de l'avoir pour compagnon de voyage jusque-là. En descendant de la diligence à Strasbourg, je fus aussi étonnée que reconnoissante pour madame Gau, d'y trouver son frère qui voulut absolument que je le suivisse chez lui, où mon dîné m'attendoit et où il espéroit que je lui donnerois quelques jours, pour me reposer. Je lui dis que je ne pouvois me séparer du jeune officier qui étoit près de moi, et que je prenois pour protecteur jusqu'à Mayence, où nous allions l'un et l'autre. Il l'emmena sur-le-champ chez lui et le fit jouir, pendant les deux jours suivants, de toutes les aimables distractions qu'il me procura. J'eus le bonheur

de trouver dans la diligence qui conduisoit de Strasbourg à Mayence, deux Allemands excellents qui alloient à Francfort, à qui ce jeune officier me recommanda fortement. Je n'arriverois donc pas dans un pays inconnu et dont j'ignorois la langue. Nous nous embarquâmes sur le Mein, et en débarquant j'étois heureuse, mais fort agitée. Un de mes bons Allemands, qui en devina la cause, me dit qu'il se chargeoit de répondre aux visiteurs et qu'il me prioit de ne pas dire un seul mot. Je descendis et volai à l'auberge. Mon ami m'avoit prévenue depuis deux jours ; il alloit sans cesse sur le port, il y étoit encore et accourut. Oh ! quel souvenir que ce premier moment de réunion ! le malheur fut à l'instant anéanti. Nous passâmes trois jours à Francfort, remplis de bonheur comme de plaisirs. J'y vis deux opéra buffa qui me ravirent d'admiration par la perfection des acteurs et de l'orchestre. L'Allemagne est vraiment une terre d'harmonie, et le peuple

même vous suspend immobile dans les rues, par les sons qu'il tire des plus simples instruments.

28 janvier 1820.

Quel nouveau malheur vient me frapper en ce moment! malheur le plus grand que je puisse encore éprouver! la perte du duc de Crillon, le plus ancien ami de M. Suard, celui avec lequel j'en parlois avec le plus d'abandon, celui qui lui a donné le plus de regrets, qui a le plus partagé les miens. Personne ne lui a jamais porté une estime plus sentie, plus affectueuse: car un beau caractère et une ame noble et sincère étoit pour le duc de Crillon la première de toutes les dignités. Personne ne m'a rendu des soins plus assidus, plus affectueux. Il ne verra donc point ce portrait de mon ami, dont il s'occupoit avec tant d'intérêt, dans les jours qui ont précédé cette horrible maladie, qui l'enléve, hélas! pour toujours à une famille si digne de lui, et aux amis les plus tendres.

Ce portrait, que mon inquiétude a suspendu, il venoit le lire à mesure qne j'avançois et me faisoit des observations pleines de sagesse et de bon goût, dont j'ai toujours profité. Il pleura jusqu'à être obligé de s'interrompre en lisant le retour si flatteur, si honorable de M. Suard dans sa ville natale, en sortant des îles Sainte-Marguerite. Oh, mon Dieu! m'avez-vous donc condamnée à survivre au petit nombre d'amis que j'aimois encore, quand je ne tenois à la terre que par l'espérance qu'ils ne m'abandonneroient jamais! Aujourd'hui vous m'enlevez le plus chéri de tous. O combien celui à qui je dois seul les belles années que j'ai goûtées sur cette terre, aujourd'hui si dévastée pour moi, me plaint, dans sa tombe, d'avoir à pleurer le duc de Crillon, si digne de son ancêtre, par ses mœurs, par sa bienséance qu'il gardoit tout entière dans son cœur, son estime naturelle pour tout ce qui étoit beau et honnête, et sa vie réglée par les sentiments les plus uniformément

nobles, bons et généreux. Sa maison où il étoit adoré, cette maison aujourd'hui dans un deuil que je partage, offroit l'image de la plus tendre, de la plus parfaite union. Il sembloit que sa femme et ses deux enfants, si dignes de lui, à qui jamais je ne lui entendis reconnoître que des vertus sans aucun défaut et sans aucun tort, il sembloit, dis-je, que ces trois personnes ne formassent avec lui qu'une seule ame. Cette maison présentoit aussi celle d'un grand seigneur; la magnificence y laissoit apercevoir l'ordre qui la maintient. Personne ne portoit dans l'amitié plus de ces prévenances qui en font le charme, et ses vertus nobles et douces en assuroient la constance. Il laissoit sans crainte l'amitié qu'il inspiroit, et jamais l'idée de voir s'affoiblir son intérêt n'est approchée de mon cœur. O mon cher, mon respectable, mon aimable ami, je ne vous verrai donc plus! quelle douleur vous me donnez aujourd'hui! mais vous vivrez toujours dans mon cœur. Je voue

à votre mémoire une éternelle reconnoissance et une parfaite et tendre estime. Je verserai souvent des larmes au souvenir de votre amitié. Les vertus de vos enfants me rappelleront souvent les vôtres. Et celui qui aujourd'hui m'a appris mon malheur avec tant de larmes, celui qui hérite de vos dignités avec tant de désespoir, me prévient dans le vœu que je puis former encore de succéder à votre intérêt pour moi, et m'inspire le doux sentiment de la reconnoissance au moment où vous venez de rendre le dernier soupir.

Je dois ajouter, pour rendre plus compléte l'idée qu'on doit se former de celui que je pleure en traçant ces lignes, que les goûts les plus aimables embellissoient sa raison, étendue par les connoissances les plus variées et les plus solides. Et tous ces avantages étoient relevés par la plus noble et la plus intéressante figure, par les manières les plus aimables et les plus affectueuses, par le sentiment des convenances le plus parfait et la politesse la

plus exquise. Ce beau modèle vient de disparoître, et nos mœurs ne peuvent plus, hélas ! le reproduire jamais.

La douleur qui restera long-temps dans mon ame, d'une perte si douloureuse pour moi, m'oblige d'abréger un travail que j'ai des raisons importantes de terminer promptement; raisons que je n'ai point cachées aux personnes qui s'intéressent à ce qui me touche. Je réclame donc l'indulgence du petit nombre de mes lecteurs, si je mets quelque précipitation pour arriver au terme d'un écrit qu'il m'est si important de terminer.

Nous passâmes très doucement huit mois à Anspach. Cette ville renfermoit plus de deux cents émigrés qui étoient l'un pour l'autre une société d'amis. Le roi de Prusse s'étoit chargé de l'existence d'un grand nombre d'entre eux et protégeoit tous les autres, quand l'occasion s'en présentoit. Toutes les femmes s'y occupoient à broder des ouvrages charmants, sous la direction de l'une d'elles qui faisoit passer en Allema-

gne les différents travaux de cette petite manufacture. Les hommes s'y étoient découvert des talents tout nouveaux. La nécessité leur avoit fait trouver des ressources de travail et d'industrie, dont ils ne se fussent jamais avisés dans des jours plus heureux. Ils remettoient, sur le produit de leur travail, trente sous par mois à l'évêque de Saint-Diez, homme aussi bon que respectable, pour leurs camarades d'infortune à qui l'âge ou les infirmités ôtoient les moyens de s'occuper comme eux. Aucun n'étoit sans secours. L'évêque de Saint-Diez s'étoit fixé à Anspach, dans l'émigration, avec ses deux grands-vicaires et son frère. Il étoit auprès de M. de Hardemberg l'interpréte de tous les besoins des François; et toujours la bonté, la générosité de cet aimable seigneur répondoient aux vœux de l'évêque.

Les femmes, comme les hommes, commençoient à travailler à sept heures du matin et ne quittoient l'ouvrage qu'à neuf du soir; on se réunissoit alors chez la

sœur du dernier ministre du margrave et plus souvent chez l'évêque de Saint-Diez; on y jouoit, on y causoit. Le château du margrave, qu'occupoient M. et madame de Hardemberg, étoit fort beau; ils y recevoient, tous les quinze jours, la noblesse d'Anspach, celle des environs et tous les émigrés. Leur cour étoit charmante; on y jouoit à toutes sortes de jeux, on y donnoit des concerts délicieux, des bals et des collations; nous eûmes bien à nous louer, M. Suard et moi, des bontés de M. de Hardemberg qui nous reçut à dîner avec sa fille et son gendre; il eut pour M. Suard des égards marqués et causa souvent avec moi avec une bienveillante confiance, qui ressembloit presque à l'amitié. Il étoit impossible de n'être pas étonné de la perfection avec laquelle ce seigneur étranger parloit notre langue: on l'auroit cru sorti de la cour de Versailles, et ses manières avoient toutes les graces de nos seigneurs qui en ont le plus.

Nous avions rencontré à Paris le prince

de Salm et la princesse de Bouillon. Ce fut un véritable bonheur pour nous de nous retrouver avec deux personnes si parfaitement aimables, que nous vîmes souvent dans de charmants soupés où ils invitoient le petit nombre d'émigrés qui leur convenoient. Je me rappelle encore aujourd'hui avec plaisir que cette princesse, par la réunion heureuse des qualités du cœur, de l'esprit et de l'imagination, m'offroit le modéle de la perfection où peut aspirer une femme.

Nous réunissions aussi quelques émigrés, deux fois la semaine. C'étoit pour nous un grand bonheur que de leur procurer quelques douceurs; et, quand nous partîmes de cette ville, nous en goûtâmes un autre plus doux encore, celui de les prier de vouloir bien que nous disposions de notre petit mobilier en leur faveur. Les gros meubles appartenoient au propriétaire, mais tout le reste leur fut abandonné. Je goûte encore du charme, en me rappelant la satisfaction que nous éprou-

vâmes, M. Suard et moi, en les voyant emporter avec tant de plaisir des bagatelles agréables et utiles, qu'ils ne possédoient pas auparavant.

C'est après huit mois de séjour dans cette jolie ville que nous reçûmes la nouvelle du retour d'Égypte de Bonaparte, de son élévation au consulat et du rappel de tous les déportés. La chute du Directoire nous causa une grande joie, et nous ne concevions, comme la France entière en ce moment, que des espérances d'un meilleur avenir, en voyant le gouvernement confié à un seul homme, à qui on accordoit un caractère assez ferme pour savoir employer le pouvoir qu'on mettoit entre ses mains à réprimer les factieux. On lui prêtoit aussi des projets inspirés par le sentiment de la véritable gloire, qui, s'ils se fussent réalisés, lui auroient assuré l'estime de l'Europe entière et la place la plus honorable dans la postérité.

On ne tarda pas à découvrir l'excès de son ambition, qui s'accrut sans cesse par

ses succès. La considération dont jouissoit M. Suard lui procura l'accueil le plus flatteur du premier consul. M. Suard venoit d'être nommé secrétaire perpétuel de l'académie françoise; il n'avoit formé aucun vœu à cet égard, mais il fut flatté d'être l'objet d'un pareil choix. Bonaparte, la première fois qu'il le reçut, ne lui parla que de l'académie et lui demanda où en étoit le dictionnaire. Il lui répondit qu'il avançoit peu, et qu'il manquoit à l'académie du temps et des hommes. — C'est beaucoup, dit Bonaparte: des hommes, je le conçois; mais pourquoi du temps? — C'est, général, qu'autrefois il y avoit trois séances par semaine pour travailler au dictionnaire et qu'aujourd'hui il n'y en a qu'une seule. — Mais n'imaginez-vous rien pour le faire avancer? Proposez-moi vos vues et je les adopterai. M. Suard, qui ne se soucioit plus de se mêler de politique avec un homme qui n'étoit gouverné que par son machiavélisme et son ambition demesurée, proposa une commission

de cinq membres qui se rassembleroient deux fois par semaine pour préparer les articles qu'on devoit discuter dans la séance. Bonaparte adopta sur-le-champ son idée, et cette commission, dont étoient M. Suard, l'abbé Morellet et M. de Boufflers, etc., rendit les plus grands services à l'académie et en rend peut-être encore, par les nombreux matériaux qu'elle a laissés à ses successeurs.

Bonaparte traita les hommes de lettres avec une générosité inconnue jusqu'alors; il vouloit gagner les voix de la renommée. Quoiqu'il n'eût pour guides que ses passions, qu'il dédaignât l'opinion publique, il aimoit le meilleur encens et ne pouvoit souffrir le blâme. De cent louis qu'avoient reçus les Fontenelle et les d'Alembert, pour la place de secrétaire perpétuel de l'académie, Bonaparte en fit monter les honoraires à 6,000 francs. Les pensions pour les septuagénaires n'étoient que pour quatre membres, il les doubla et augmenta le revenu des académiciens; les

membres de la commission furent aussi traités assez magnifiquement.

On pense bien que le ton de franchise et d'urbanité que M. Suard avoit porté dans plusieurs écrits polémiques ne l'abandonnoit ni dans la conversation, ni même dans la discussion ; un de ses confrères à l'académie, avec lequel il a été le plus lié, m'a assuré que sa conversation y déceloit l'homme de lettres le plus instruit et l'homme du monde le mieux élevé. Il n'y déguisoit jamais son sentiment, surtout lorsqu'il y avoit du courage à l'exprimer. Il avoit une adresse remarquable pour envisager et faire envisager une question sous toutes les faces. Quelque caractère que prît la discussion, jamais il n'élevoit la voix au-dessus du diapazon ordinaire, et savoit toujours se faire écouter. Soit qu'il louât, soit qu'il critiquât, il mettoit dans l'éloge et dans le blâme je ne sais quoi de délicat et de fin, qui ôtoit à la critique tout ce qu'elle a trop souvent d'amer, et à l'éloge tout ce qu'il peut

avoir de fade. Ce n'est pas lui qui put jamais faire dégénérer en dispute une discussion littéraire. Lorsque le sujet qui avoit donné lieu à une dissidence étoit épuisé, on le voyoit causer amicalement avec ceux de ses confrères qui avoient le plus combattu son opinion, et leur prouver, par une politesse qui n'avoit rien d'affecté, qu'il étoit au-dessus de tous les petits ressentiments de la contradiction et de l'amour-propre blessé.

M. Suard accueilloit avec politesse les prétentions de ceux qui aspiroient aux places vacantes à l'académie, sans laisser apercevoir son opinion. Mais s'il se présentoit un homme qui pût blesser en rien la dignité qu'il attachoit à ce corps, sentiment dont il étoit jaloux, il déclaroit avec franchise qu'il ne lui donneroit pas sa voix, et lui en disoit les raisons.

Cette franchise, toujours adoucie par son ton et sa politesse, il en fit preuve à l'égard d'un avocat célébre, qui avoit ob-

tenu de grands succès au barreau. Il pensoit, lui dit-il, qu'un avocat distingué trouvoit sa récompense dans ses succès mêmes, mais qu'une place à l'académie étoit le prix le plus glorieux des talents littéraires, et qu'il se croiroit injuste, s'il en frustroit un littérateur de profession, pour un homme d'un talent même éminent, qui ne seroit point dans la classe des littérateurs.

On pense bien que c'est d'après mes propres observations, ou de la bouche même de M. Suard, que j'ai recueilli les détails que je cite ici. Toujours j'ai vu en lui autant de conscience qu'il avoit de lumières: c'est ce que je répondois à tous les prétendants qui vouloient me faire entrer dans leurs prétentions. M. Suard, leur disois-je, est un bien meilleur juge de vos droits; et ils étoient bien étonnés, quand je les assurois avec sincérité que je ne me mêlois en rien de ce qui touchoit à l'académie. J'ai toujours eu horreur de l'intrigue, et j'ai toujours pensé que si, par mon influence, j'eusse obtenu un choix

dont un autre étoit plus digne, je n'aurois pu me consoler. Je devinai souvent, en causant avec lui sur les différents concurrents à qui il donneroit sa voix, et je le savois toujours par lui quand le prétendant étoit l'objet de son estime, comme littérateur et comme homme; car il ne pouvoit supporter le triomphe de la médiocrité et de l'inconsidération sur le mérite qu'il appuyoit toujours de toute son influence.

Je fus un jour bien trompée sur le choix qu'il avoit fait entre deux concurrents, M. de Tressan et M. de Chamfort. Comme j'étois également indifférente aux prétentions de l'un et de l'autre, je n'en dis seulement pas un mot à M. Suard. Le soir de la nomination, j'allai souper chez madame Saurin. M. de Chamfort, sur qui M. de Tressan l'avoit emporté, me dit avec un ton un peu railleur : J'ai bien des obligations, madame, au zéle de M. Suard pour mes intérêts. — J'ignore, monsieur, lui répliquai-je, ce que vous lui devez, je ne me mêle en rien des choix de l'acadé-

mie. — Cela est bien extraordinaire. — Cela est encore plus vrai, lui dis-je. Je croyois que, ne pouvant souffrir le caractère de Chamfort, il avoit donné sa voix à M. de Tressan, et quelque temps après j'appris avec étonnement par lui qu'il l'avoit donné non à M. de Tressan, mais à Chamfort même; il ajouta : *Je n'aurois jamais donné ma voix à M. de Tressan.* Je ne connoissois ce dernier que par quelques épigrammes et ses flagorneries envers les femmes : apparemment que M. Suard en savoit davantage pour lui préférer Chamfort.

Avec quelle attention consciencieuse il examinoit les discours, pour les prix de l'académie ! Quelle crainte délicate de ne pas prononcer en faveur du discours le plus digne de cette couronne, qui procuroit au vainqueur le plus beau jour de sa vie, et ouvroit son ame à l'espérance de nouveaux succès!

M. Suard avoit toujours une part dans les produits du *Publiciste*, mais il n'en

étoit ni l'auteur, ni le rédacteur; il n'en faisoit pas, dans ce temps, un seul article, voyant que la plus simple idée juste et raisonnable ne pouvoit s'y introduire, sous un chef dont l'ambition et l'orgueil s'accroissoient tous les jours. Ce chef surveilloit les journaux avec une attention qui ne se ralentissoit jamais, et les supprimoit d'un seul mot, à sa volonté. Ces papiers n'étoient guère remplis alors que de mensonges politiques, d'injures contre les puissances et leurs ministres, et de fades adulations; et j'ai entendu dire à M. Suard, à propos d'un article inséré dans le publiciste, qu'il aimeroit mieux se brûler la main que de l'avoir écrit: je suis bien sûre qu'il disoit la vérité.

Ce journal fut pourtant suspendu trois fois, malgré toutes les complaisances de quelques rédacteurs.

M. Suard fut fort surpris un jour de voir entrer dans son cabinet M. Maret, qui lui dit qu'il venoit, de la part du premier consul, le prier de faire un petit morceau

sur un sujet que je ne me rappelle pas bien. M. Suard, ne trouvant rien dans ce qu'on lui demandoit qui blessât son honneur, dit à M. Maret qu'il s'en chargeroit, à la condition qu'il le feroit à sa manière, et qu'il resteroit le maître de l'imprimer tel qu'il l'auroit fait. M. Maret l'assura qu'on le laisseroit parfaitement libre à cet égard. Buonaparte desira seulement voir l'article, et demanda aussi que M. Suard le signât; il refusa. Il desira ensuite qu'il y mît la première lettre de son nom, il le refusa encore. L'article parut signé *par un ami de la paix*.

Il étoit facile de juger, par cette résistance réitérée, qu'on n'avoit pas affaire à un homme facile à faire entrer dans des vues qu'il désapprouvoit. Cependant, après qu'il se fut fait empereur, Buonaparte tenta de rendre M. Suard favorable à ses intérêts, dans les deux causes les plus odieuses, celle sur-tout de l'assassinat du duc d'Enghien, si universellement, si douloureusement senti dans toute la France.

Personne que je connoisse ne put dissimuler ni sa douleur, ni son horreur de cet horrible attentat, qui anéantissoit dans ce jeune et brave guerrier une race entière de héros si chers à la patrie. Les sentiments étoient trop violents pour ne pas s'échapper de toutes les bouches; l'horreur se manifesta ouvertement, chez le peuple même: et, quand les sœurs de son assassin allèrent au spectacle, et qu'elles firent appeler leur voiture, sous le nom de la nouvelle dignité dont il venoit de les revêtir, le peuple répéta: *Oui, princesses du sang d'Enghien.*

Le second article que Bonaparte desiroit, pour redresser l'*opinion égarée*, avoit pour objet le sentiment qu'un public nombreux manifestoit en faveur du général Moreau, dans un procès que ses craintes lui faisoient intenter à ce général, sur lequel le public plaçoit beaucoup d'espérances.

M. Maret insinua à M. Suard, dans une lettre, qu'on desiroit de lui deux articles

propres « à redresser l'opinion, qui n'est « pas, disoit-il, le résultat d'une fermen- « tation éphémère. On se gardera bien de « rien prescrire à cet égard; on connoît « trop bien la sagacité parfaite et les res- « sources de l'esprit de M. Suard. »

M. Suard me communiquoit toutes les choses qui étoient de quelque intérêt pour lui. Je me montrai, comme lui, indignée d'une méprise si outrageante; je vis bien et je le connoissois trop bien pour ne pas savoir comment il alloit y répondre. Il m'apporta sa lettre, dont je le priai de me donner une copie; la voici :

« Vous me demandez, monsieur, deux « articles de journal, propres à redresser « l'opinion publique; cela me paroît très « difficile, sur-tout quand les journaux « sont absolument discrédités, et mon es- « prit est tellement séparé des affaires pu- « bliques, depuis que les particuliers n'y « ont plus rien à voir et n'y peuvent exer- « cer aucune influence par leur opinion,

« que, très sincèrement, je suis incapable
« de répondre à ce que l'on attend de moi.
« Mon esprit est d'une nature indépen-
« dante et indocile qui ne peut se vaincre ;
« je ne manque ni d'idées, ni de facilité
« pour exprimer ce qui s'offre naturelle-
« ment à ma pensée, mais je me trouve
« frappé de stérilité quand je veux écrire
« sur des sujets de commande, qui ne sont
« pas dans le cours habituel de mes ré-
« flexions. Je ne puis servir le chef du
« gouvernement qu'en suivant les princi-
« pes qui ont constamment gouverné ma
« conduite, dans le cours d'une longue vie.
« J'ai été lié avec des hommes en place ;
« je leur ai été fidèle, mais je ne leur ai
« jamais fait le sacrifice de mon sentiment
« et de ma pensée ; mon caractère ne s'est
« pas plus assoupli avec l'âge que mes
« membres. Je voudrois achever le cours
« de ma carrière, comme je l'ai parcourue.

« Le premier article qu'on desire de
« moi devroit porter sur les *écarts* de l'o-
« pinion qui s'est élevée en opposition à

« quelques actes du gouvernement. L'un « est ce qu'on appelle *un coup d'état*, et « permettez-moi de vous dire qu'il m'a « profondément affligé, comme un acte « de violence qui blesse toutes mes idées « d'équité naturelle et de justice politique, « acte dont il m'est impossible de conce- « voir la nécessité et même l'utilité.

« Le second motif de mécontentement « public porte sur l'intervention notoire « du gouvernement dans une procédure « judiciaire, soumise à une cour de jus- « tice. J'avoue encore que je ne connois « aucun acte de pouvoir qui doive exciter « plus naturellement l'inquiétude de cha- « que citoyen sur sa sûreté personnelle. « L'indépendance parfaite des tribunaux, « dans l'administration de la justice, est « la première base et la plus solide de « l'ordre social et de la liberté civile. J'ai « vu penser ainsi les hommes les plus sa- « ges et les plus sincèrement attachés au « gouvernement, par leurs sentiments et « par leurs fonctions ; et j'ajouterai encore

« par l'intérêt du chef de l'état, autant que
« pour la chose publique.

« Vous voyez, monsieur, que je ne
« puis censurer un sentiment général que
« je partage; je l'attaquerois foiblement,
« en l'attaquant contre ma conscience, et
« je crois toute attaque inutile au moment
« de l'effervescence.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Quelques personnes ont pensé et même écrit que Buonaparte avoit regardé, dès ce moment, M. Suard comme un ennemi qui pouvoit être dangereux: on a assez de reproches graves à lui faire, pour se dispenser de lui donner des torts qu'il n'a point eus. Il ne montra jamais que de l'estime à l'homme qui venoit de la lui commander, et M. Maret, après avoir mis la lettre de M. Suard sous les yeux de son souverain, lui écrivit:

« J'ai fait de votre lettre, monsieur,
« l'usage que vous desirez; on l'a lue, et on
« s'est convaincu de vos dispositions per-

« sonnelles, et vos sentiments ne sont « point méconnus. »

On a beaucoup parlé d'une conversation sur Tacite qui eut lieu, long-temps après, en présence de l'académie entière. M. Suard en a conté les détails chez le duc de Crillon, où nous dînions ce jour-là : mais je ne m'en rappelle que les résultats. Buonaparte, en parlant de Tacite, reprocha beaucoup d'humeur à cet écrivain si célèbre, et blâma son indignation contre les mœurs de son temps et contre la tyrannie. Il s'aperçut que M. Suard l'écoutoit avec le plus grand étonnement et l'invita à parler en disant : *Je suis sûr que M. Suard est de mon opinion.* La réponse de M. Suard fut que l'indignation de Tacite n'étoit produite que par l'horreur du crime ; qu'il transmettoit ce sentiment à ses lecteurs, et que les noms des tyrans flétris par un historien éloquent étoient leur juste punition.

Pendant tout le régne de Buonaparte, comme dans tous les gouvernements qui

l'avoient précédé, M. Suard n'avoit eu d'autres consolations que d'épancher son ame avec les amis qu'il voyoit au-dehors, et ceux qu'il réunissoit chez lui trois fois par semaine. Tous étoient liés par la bienveillance qu'ils se portoient réciproquement, par une confiance entière, par une parfaite conformité de sentiments ; ils avoient l'habitude, entre eux, de penser tout haut. On n'avoit trop communément, depuis la captivité de la famille royale aux Tuileries, que des espions de police pour domestiques, mais on parloit peu devant eux.

Ma tendresse pour M. Suard avoit toujours contenu mon indignation, dès les commencements de la révolution, et je ne laissois pas échapper davantage un seul mot imprudent devant des témoins que je croyois suspects.

Il n'en étoit pas de même dans notre société à la tête de laquelle étoient MM. de Crillon, de Lally, de Vaines, de Marbois, que nous estimions autant que nous

les chérissions; M. Barthélemy, d'un esprit si sage et d'une ame si douce; notre cher Malouet, qui m'avoit inspiré de l'amitié dès les premiers moments que je l'avois connu, qui revenoit d'Angleterre et qui resserroit tous les jours davantage les liens qui nous attachoient à lui; l'abbé Morellet, le plus ancien ami de M. Suard, et beaucoup d'autres hommes de mérite, et sur-tout en accord avec nos anciens amis. Madame de Staël, qui passa tous les hivers à Paris jusqu'au moment de son exil, faisoit souvent partie de notre société, qu'elle animoit et fécondoit de tout ce qu'elle avoit d'ame, d'esprit et d'imagination. On voit, par ses ouvrages, combien l'occupoient les intérêts politiques; elle les discutoit avec une supériorité que je n'ai vu égaler par aucun homme, de l'esprit même le plus supérieur; c'étoit par la prestesse de ses reparties, car sa raison ne me sembloit pas toujours au niveau de ses autres facultés; c'étoit, dis-je, par la prestesse de ses reparties

aux objections qu'on lui faisoit, qu'elle les mettoit tous hors de combat, et ils aimoient mieux poser les armes que de lutter avec elle. Dans ce temps, elle partageoit tous nos sentiments d'indignation contre le chef du gouvernement, et quoiqu'elle eût quelque crainte qu'il ne fît usage de toute sa puissance contre elle pour l'exiler de Paris, son ame ardente ne pouvoit contenir tout ce qu'elle éprouvoit de haine de sa tyrannie et de son despotisme (1).

Dans notre société, ainsi que dans celles de nos anciens amis, Buonaparte n'a pas remporté un succès qui n'excitât les regrets de tous ceux qui en faisoient partie. Il n'y avoit plus de patrie sous cet odieux dévastateur, qui regardoit la France et l'Europe même comme faisant partie de son patrimoine. Ceux

(1) Buonaparte disoit de madame de Staël que c'étoit une femme agitante et contagieuse, qui lui faisoit un ennemi de tout ce qui approchoit d'elle.

qui le détestoient le plus dans notre société s'embrassoient avec transport toutes les fois que quelques oppositions généreuses venoient contrarier la marche de son gouvernement.

La guerre de l'Espagne dévouée trop long-temps à son horrible despotisme, à ses volontés révoltantes, les machinations infernales dont il fit usage pour se rendre maître de ses souverains, portèrent l'indignation et l'horreur au dernier degré chez toutes les nations de l'Europe. C'étoit un spectacle tout nouveau pour elles, que de se voir humiliées, dévastées, maîtrisées, par un homme qui n'étoit qu'un soldat de fortune. Jamais le sénat romain n'avoit marché avec tant d'audace à la conquête de l'univers; et il falloit joindre à la perversité de l'ame l'absence de toute éducation, même ordinaire, pour se séparer des égards mêmes, et de toute bienséance sociale envers tant de souverains, depuis long-temps en possession de leur trône et de l'amour de leurs sujets.

Mais quand la tyrannie devient trop pesante, les peuples, prêts à succomber sous son poids, se réveillent, et trouvent dans l'énergie qui les réunit les moyens de la combattre et de lui faire éprouver l'horreur que leur inspirent ses forfaits.

L'énergie des Espagnols, pour échapper au joug de l'usurpateur, donna à l'Europe le plus noble des spectacles. Elle apprit aux autres nations qu'un peuple entier, réuni par un même intérêt, trouve les moyens de triompher de la tyrannie, et de se soustraire à son joug.

L'empereur de Russie vint aussi donner la preuve de sa magnanimité, en abandonnant une de ses capitales, et laissant à cet insensé un désert de glace pour nourrir son armée de quatre cent mille hommes.

Lorsque la France se vit au moment de sa délivrance, et du retour de son roi, elle fit éclater les sentiments qu'elle conservoit dans son cœur pour ses princes légitimes. M. Suard retrouva toutes ses

forces pour aller avec moi au-devant de nos libérateurs. Presque toute la ville étoit sur les boulevards, empressée de contempler les traits de l'empereur Alexandre, et voyoit pour la première fois, depuis tant d'années, une armée immense et superbe, avec le sentiment qu'elle ne voyoit qu'une armée d'alliés. Ce monarque vint donner à la France le spectacle de la plus grande magnanimité. On se communiquoit aussi, dans la société, les nouvelles de l'arrivée de Monsieur sur le sol de la France. Nous allâmes, M. Suard et moi, au-devant de son Altesse Royale. Les transports de la joie la plus vive, transports inconnus depuis tant d'années au cœur des François, éclatèrent de toute part, en revoyant ce prince aimable si long-temps exilé, et dont la joie, en rentrant dans cette France si chère, ajoutoit tant de charmes à celle qu'excitoit sa présence. Heureux prince! pensé-je; heureuse nation! votre joie et vos larmes se confondent, et votre réunion est une

fête que le ciel donne à la terre, si long-temps désolée et dévastée par d'odieux tyrans.

Nous allâmes aussi au-devant du roi, qui, pendant son absence, nous avoit appris plus d'une fois que ces François, qui depuis si long-temps combattoient contre ses intérêts, étoient toujours ses enfants, et dont la présence auguste faisoit envisager enfin un avenir heureux, par la réunion d'une parfaite bonté, jointe à l'esprit le plus distingué, le plus étendu par les connoissances solides et les goûts les plus aimables.

Mais à peine jouissions-nous du repos que donne un souverain chéri et légitime, qu'on apprit le retour de l'usurpateur, qu'on ne craignoit pas assez, sur le sol de la France. Eh! qui eût pu penser que des généraux si distingués par leurs talents militaires, que le roi avoit si bien traités, passeroient avec leur armée du côté du dévastateur de l'Europe! Ah! sans doute,

le tableau des calamités si pesantes pour la France, et dont la durée sera si longue, ne se présenta point à leur esprit. Et pourquoi n'espérerions-nous pas, avec un ministre (1) qui ne connoît que le devoir, qu'ils rentreront tous dans le leur, et jureront au fond du cœur d'être pour toujours fidèles à leur serment?

C'est au bruit de la foudre qu'on annonce l'entrée du tyran dans Paris. On est consterné, on verse des larmes ; les différents corps de l'état sont appelés à venir rendre hommage à celui qui leur apporte tous les fléaux. M. Suard, appelé aussi par l'Institut, entend une adresse (beaucoup de membres ne s'y étoient pas rendus) déja préparée sans lui, aussi injuste que peu respectueuse pour la majesté royale. Il n'a pas besoin de son courage pour déclarer qu'il ne la signera pas. Il proclame hautement les bienfaits que le trop court séjour du roi a accordés à ses

(1) M. de Latour-Maubourg.

sujets et à lui-même. C'étoit un bel exemple donné au corps composé de l'élite des hommes les plus éclairés, à l'âge de plus de quatre-vingts ans.

Avec quel sentiment de joie il s'unit aux transports qui éclatèrent dans tout Paris au second retour de son roi légitime! Jamais je n'en vis de plus universels, de plus vrais, de plus éclatants. Ce monarque, instruit à Gand de la conduite de M. Suard à l'Institut, le traita toujours avec une bonté toute particulière. Sa Majesté a embelli ses derniers jours par des preuves de sa bienveillance et de son estime. Il lui envoya l'ordre et le cordon de Saint-Michel, qui ne fut précieux à M. Suard que parcequ'il étoit une preuve de l'estime de sa majesté, qui, lorsqu'il paroissoit aux Tuileries, à la tête de l'Académie, lui demandoit, avec un intérêt plein de bonté, des nouvelles de sa santé.

Le roi, si digne d'être le protecteur des lettres par son esprit et son goût parfait, rétablit bientôt l'Académie françoise dans

son ancienne dignité. Je vis la joie de M. Suard dans cette circonstance. Il dit, et dit au roi, que le plus beau jour de sa vie étoit celui de revoir sa majesté sur le trône de ces ancêtres, et de voir encore l'Académie françoise en possession de ses anciens réglements. Mais hélas! ce rétablissement, il ne le vit point. Le plus grand nombre de ses confrères y furent opposés; il en éprouva une grande peine, que je partageai bien vivement. Mais il se résigna bientôt, comme il faisoit toujours dans toutes les occasions où son influence ne pouvoit plus rien. Il se borna à s'intéresser aux hommes qui, comme lui, avoient l'amour des lettres, à qui il devoit tant de douces et pures jouissances. Il se fit chérir de tous les jeunes gens qui entroient dans cette carrière avec des talents, et qui promettoient de dignes successeurs à leurs devanciers. Tous trouvoient en lui un guide éclairé, et un sentiment presque paternel; tous l'aimoient et l'honoroient aussi comme un père. Et

dans les jours de sa maladie, où on discutoit à l'Académie sur le mérite des discours pour le prix, discours dont il avoit déja pu prendre connoissance, il en demandoit des nouvelles aux académiciens de ses amis qui venoient le visiter.

Son ame restoit toujours attachée aux grands intérêts de la patrie, comme dans les jours de sa maturité; et il n'apprenoit pas une mauvaise nouvelle, il ne voyoit pas commettre une faute au gouvernement, sans en éprouver une vive peine.

Il portoit la plus grande constance, comme je l'ai dit, dans l'amitié; il avoit le bonheur d'avoir auprès de lui une amie de près de quarante ans. Il alloit la consoler de la perte de son mari, et de celle aussi d'une existence agréable qu'il avoit partagée avec eux; il ne passoit pas trois jours sans lui donner quelques heures de sa soirée, et sa perte l'a laissée livrée aux plus tendres regrets.

Les échecs, qu'il avoit toujours aimés, étoient devenus nécessaires à ses loisirs.

Pendant toute la révolution, il disoit que ce jeu seul l'arrachoit aux tristes pensées que faisoient naître en lui de si terribles circonstances. Il en conserva le goût jusqu'à la fin de sa vie, et je me félicitois de cette sorte de passion qui, en lui procurant des heures d'une distraction attachante, le déroboit à toute triste pensée. Mais quelquefois aussi ce jeu l'arrachoit à moi-même et lui faisoit oublier l'heure. Mon inquiétude étoit alors extrême; je restois à la fenêtre pour entendre le marteau de la porte, et j'allois le recevoir sur l'escalier. Il ne pouvoit souffrir un domestique derrière lui, et ce ne fut qu'à mon instante prière qu'il y consentit, la dernière année de sa vie. Dans la belle saison, j'allois souvent le chercher au café de la Régence, et nous allions prendre des glaces ensemble au Palais-Royal. On a pu voir, dans ses lettres, l'invitation, la prière qu'il m'adresse sans cesse *d'être calme;* mais il l'étoit moins que moi encore, quand ne

me trouvant pas en rentrant pour le dîner, ou le soir (ce qui ne lui arriva pas six fois en cinquante ans, et bien malgré moi), il étoit comme frappé de mort; il faisoit courir tous les domestiques pour me chercher, et je voyois bien à ses larmes qu'il avoit craint de ne plus me revoir. Graces au ciel, je n'ai pas à me reprocher de lui avoir donné un seul jour un tel tourment volontairement!

Dans les cinq dernières années de sa vie, je ne le quittois pas, même un jour, pour aller à la campagne: le bonheur que j'y avois toujours goûté ne me touchoit plus quand je pensois à la tristesse qu'il éprouveroit en rentrant sans me trouver. Ses peines pesoient tellement sur mon cœur que dans nos entretiens, vers la fin de sa vie sur le malheur d'une séparation inévitable pour l'un ou pour l'autre, je lui dis un jour qu'en pensant aux larmes qu'il répandroit sur ma tombe, il me sembloit que j'en sortirois tout entière pour

venir les essuyer, et prierois le ciel de me condamner à lui survivre s'il devoit être plus malheureux et moins fort que moi contre un tel malheur.

Il ne soupçonnoit pas sans doute l'étendue de la considération dont il étoit l'objet. Il étoit naturellement modeste (1), mais il me rapportoit toujours les preuves particulières qu'il recevoit de l'estime profonde qu'il inspiroit et dont je jouissois plus que lui-même et pour lui-même, qui cependant s'en montroit touché. Il sembloit aussi n'avoir rien perdu de l'intérêt qu'il avoit inspiré dans sa jeunesse et dans sa maturité dans la société; il plaisoit à tous les âges, à tous les goûts. Les jeunes personnes l'aimoient comme l'homme le plus aimable qu'elles connussent, et sembloient fières des choses flatteuses qu'il leur adressoit.

(1) J'espère, dit-il dans son testament, que mon nom sera prononcé avec bienveillance par ceux que j'ai estimés et chéris.

Il avoit perdu par degrés ses mouvements d'impatience dans les petites contrariétés ; il avoit toujours été un maître juste et généreux, mais il devint encore le maître le plus doux. Sa raison le soumit aux défauts des hommes qu'il rencontroit comme aux autres conditions de la vie.

La nature lui avoit laissé toutes ses facultés. Il étoit droit, et souple encore dans ses mouvements et ses manières ; sa politesse exquise, la décence de son langage, qui de sa vie ne blessa une oreille chaste, offroient toujours un modèle qui ne devoit plus se reproduire.

Il étoit naturellement compatissant et généreux. La vieillesse, loin de le rendre inquiet de l'avenir, excepté pour moi, avoit encore accru ses aimables dispositions. Il n'avoit pas, il ne cherchoit pas à se donner le courage de refuser un secours à ceux qu'il croyoit dignes d'en recevoir, et faisoit à l'intérêt que lui inspiroit le malheur estimable les sacrifices les plus généreux : dans ces derniers cas, il avoit

toujours besoin de mon approbation, et combattoit, par ses craintes pour moi, mon assentiment à sa générosité naturelle, qui n'étoit bornée que par le premier besoin de son cœur, celui de me laisser plus d'aisance ; il en étoit perpétuellement occupé, et comme je m'en plaignois souvent, il me répondoit que mes dispositions naturelles me rendoient l'aisance nécessaire.

Il citoit souvent ce mot qu'on prête, je crois, à Saladin : *qu'au dernier jour il ne reste que ce que l'on a donné.*

J'avois obtenu de lui qu'il ne dînât plus, depuis un an, ni chez M. de Richelieu qui le combloit de témoignages d'estime, ni chez M. le prince de Talleyrand qui lui montroit le desir de l'avoir souvent à ses dîners. Son estomac se trouvoit dérangé de l'abandon d'un jour de son régime ordinaire, que je soignois avec la plus grande attention : ces soins étoient pleins de douceur pour moi, et il m'en témoignoit sa reconnoissance par une tendresse

digne des premiers jours de notre bonheur.

J'ai appris par une de nos amies qu'il avoit beaucoup d'inquiétude sur ma santé dans ses dernières années ; il trouvoit que je maigrissois, que je m'affoiblissois. Heureusement je ne lui connoissois pas cette peine, qui eût beaucoup ajouté à celles que j'éprouvois.

Il n'avoit aucune infirmité. Il me disoit souvent qu'il ne souffroit aucun mal ; ses yeux étoient encore excellents. Il étoit mon guide comme mon appui dans les petites courses que nous faisions ensemble le soir, et marchoit encore si lestement que lorsque je sortois avec lui dans le jour, j'étois obligée de le prier souvent d'aller moins vite ; mais il se plaignoit depuis plusieurs années d'un sentiment de foiblesse qui me perçoit le cœur en me faisant envisager comme peu éloigné le coup terrible qui bientôt viendroit me frapper. Ah ! pourquoi n'est-on pas réuni par la mort quand on a été si uni

pendant la vie! et de combien de maux nous serions délivrés par cette certitude!

On voit que j'arrive au moment le plus malheureux de ma vie, au moment que mes alarmes me faisoient craindre sans cesse. Je ne me sens ni la force ni le courage de retracer les détails de sa dernière et courte maladie, dont il n'a envisagé le terme comme moi que le dernier jour, et qu'il a vu avec un courage qui jusqu'à son dernier souffle l'a fait écarter de moi l'idée qu'il craignoit que je n'eusse de son danger. Le 20 juillet 1817 j'ai été enlevée de cette maison de deuil où jamais je ne devois le revoir. O terrible pensée, suivie par des sentiments plus terribles encore et que je frémirois de retracer! Je n'ai vu autour de moi que des larmes et les soins les plus affectueux. Mes tendres amis m'ont aussi épargné tout ce dont j'étois bien incapable de m'occuper. Le nombreux cortége d'amis qui l'avoient accompagné à sa dernière demeure vint pendant long-

temps le pleurer avec moi et me retracer l'image si honorable de ses funérailles, où la douleur étoit universelle : et c'étoit ma seule consolation que d'entendre cet écho général à ma douleur. Alors je pus pleurer; et, en me retraçant le cours d'un si long et si rare bonheur, je me suis rappelé ces mots d'un ancien : *N'est-ce donc rien que d'avoir eu un tel ami?* Ah! je remercierai éternellement le ciel de ce grand, de cet inestimable bienfait; et j'atteste ce ciel que, malgré les douleurs de cette séparation, si nous renaissions ensemble, mon seul vœu seroit de m'unir de nouveau au plus estimable, au plus aimable des hommes que j'aie connus sur la terre.

Ma douleur de sa perte n'a pas seulement été partagée à Paris; j'ai reçu des lettres de plusieurs parties de la France, de la Suisse, de l'Allemagne, qui me prouvent que cette perte étoit généralement sentie. Je ne citerai, comme la plus propre à honorer la mémoire de cet ami

si précieux et si chéri, que celle que m'écrivit un homme aussi distingué par le rang éminent qu'il occupe dans l'église que par l'association du plus beau talent aux plus douces vertus. Elle est de M. le cardinal de Bausset.

LETTRE *de Son Éminence le Cardinal de* BAUSSET *à Madame* SUARD.

« Permettez-moi, madame, d'unir mes « sensibles regrets à votre juste douleur « et aux regrets des nombreux amis que « M. Suard avoit mérités et obtenus pen- « dant le cours de sa longue et honorable « carrière. Ce ne sont pas seulement les « amis de M. Suard qui, plus à portée « d'apprécier les qualités de son ame, les « charmes de son caractère et tous les « agréments de son esprit aimable et si « cultivé, éprouveront le besoin de vous « entretenir de leurs vrais regrets.

« Il n'est pas un seul être doué de quel-

« que sensibilité pour le bon goût, la dé-
« cence, la saine littérature et les maxi-
« mes de cette morale douce et pure, où
« l'on retrouvoit toujours l'empreinte de
« son ame , qui ne sache jusqu'à quel
« point une telle perte devient plus diffi-
« cile que jamais à réparer.

« M. Suard étoit le dépositaire, le con-
« servateur de toutes les bonnes traditions
« en morale, en politique et en littérature.
« Jamais on ne l'a vu, dans les temps les
« plus difficiles, transiger avec ses princi-
« pes et ses sentiments. Jamais la crainte
« ni l'intérêt ne lui ont arraché un seul
« mot qui ressemblât à une adulation de
« forme et d'étiquette. M. Suard étoit ,
« sans aucune comparaison, celui de nos
« contemporains qui nous représentoit
« le plus fidélement ces hommes des dé-
« bris du siécle de Louis XIV, qui hono-
« roient autant les sciences et les lettres
« par leurs mœurs et leur caractère que
« par leur goût et leur excellent esprit.

« Je regrette, Madame, que mon séjour

« à la campagne et mes infirmités ne me « permettent pas d'aller vous porter l'ex- « pression de tous mes sentiments de dou- « leur et de respect.

« Bausset, *Pair de France.* »

Juillet 1817.

Universitas

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

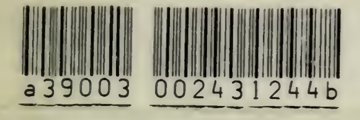
Libraries
University of Ottawa
Date Due

P.E.B.
29 NOV. 2000
MORISSET

08 NOV. 2000

P.E.B. / I.L.L.
FEB FEV 20 2003
MORISSET

FEB FEV 28 2003



CE PQ 2066
.S87Z88 1820
COO SUARD, MME A ESSAIS DE ME
ACC# 1218349

